Enrégistré, conformément à l'Acte du Parlement du Canada, en l'année mil huit cent soixante-et-treize, par L. M. Darveau, au bureau du Ministre de l'Agriculture.

# NOS

# HOMMES DE LETTRES

PAR

Collection
Rouge

L. M. DARVEAU.

VOL. I. non continué

MONTREAL:
IMPRIMÉ PAR A. A. STEVENSON, No. 245 RUE ST. JACQUES.

1873.

PS8082
D3
***
D ARVEAU

O
pag
que
l'em
la m
Un a
celle
diffé
—
manu
—
—
—
tromp
en ri
—J
libéra
Nou
—V
sugge
—V
—E
—C
prose.
—P
moyen
depuis

# AU LECTEUR.

On nous croira certainement si nous disons que ces pages étaient destinées à l'oubli comme tant d'autres que nous avons griffonnées dans le but de chasser l'ennui, de calmer les angoisses ou les souffrances de la maladie, et qui sommeillent encore dans nos cartons. Un ami indiscret ayant, un jour, par hasard, aperçu celles-ci, leur a donné une destination tout-à-fait différente de celle que nous leur avions faite.

—Pourquoi, nous dit-il, ne publiez-vous pas ce manuscrit ?

—Parcequ'il ne vaut pas la peine d'être publié.

—Vous vous trompez, je crois.

—Nous croyons, au contraire, que nous ne nous trompons pas. D'ailleurs, aucun éditeur ne voudrait en risquer la publication.

—J'en connais un qui le publiera à des conditions libérales.

Nous haussâmes les épaules en signe de doute.

—Voulez-vous, ajouta notre ami, me permettre une suggestion ?

—Volontiers, si la chose est praticable.

—Eh ! bien, voyez M. Stevenson.

—C'est inutile, nous ne tenons pas à publier notre prose.

—Publier ce livre sera peut-être pour vous un moyen de venir en aide à votre famille privée depuis si longtemps de votre labeur !

Ce mot de famille nous décida à faire la tentative projetée. En conséquence nous fîmes les démarches nécessaires,

Nous devons l'avouer, si nous espérions beaucoup de la libéralité de M. Stevenson, nous ne comptions guère sur le mérite de notre humble travail. Nous fûmes donc aussi agréablement surpris qu'enchanté de recevoir une réponse favorable.

Maintenant que les circonstances dans lesquelles parait ce livre sont connues du lecteur, la critique sera peut-être plus indulgente envers cette œuvre bien modeste que nous osons publier sans prétention aucune et dans le seul but de nous conformer à cette loi de Dieu qui ordonne à tout homme de *gagner son pain à la sueur de son front.*

Un mot d'explication est, croyons-nous, nécessaire ici.

Un affaissement des nerfs causé par une tension continuelle du cerveau, une préoccupation constante de l'esprit, l'inquiétude, la surexcitation, l'anxiété, et nous pouvons bien le dire aussi, les persécutions de toutes sortes et plusieurs autres causes morales, ayant produit chez nous une paralysie partielle de certains muscles, nous empêchent depuis six ans de pouvoir marcher et, en un mot, de gagner la vie de notre famille. Certes, la pauvreté n'est pas un déshonneur quand on la supporte honnêtement et avec courage, mais ce qui fait le désespoir de l'homme de cœur, c'est d'être à la charge des autres quand il pourrait se suffire à lui-même si on lui procurait du travail. Or, en ayant demandé en vain à toutes les portes, nous sommes décidé à nous en procurer nous même.

Segrais a dit :

Que faire, demanderons-nous à notre tour, quand on est cloué sur un fauteuil, à moins que de crever d'ennui ou de travailler de la tête ? C'est ce que nous faisons. Ne rien faire serait pour nous une chose impossible. Une plume sera donc désormais notre outil pour gagner notre existence, comme elle a été pendant vingt ans un moyen de nous distraire et de nous instruire.

Lamartine n'a pas hésité à mourir sur sa tâche, pour payer, avec le produit de sa plume immortelle, des dettes d'honneur qui le torturaient ; on nous pardonnera bien, sans doute, aussi à nous qui sommes loin d'être un Lamartine, si nous faisons l'essai d'un talent bien humble et bien restreint, il est vrai, mais qui, s'il est accueilli avec l'indulgence à laquelle il a droit, s'efforcera de tenir, plus tard, encore plus qu'il ne promet aujourd'hui. Grâce au ciel, nous avons autant de capacité sous tous les rapports aujourd'hui qu'autrefois ; malheureusement,—et c'est là l'inconvénient qui fait toute notre infortune,—nous ne pouvons marcher ! Mais si les pieds sont forcément oisifs, la plume peut encore courir sur le papier aussi légère qu'auparavant ; l'imagination, *cette folle du logis*, peut encore penser, agir et produire ; le cœur, enfin, est toujours jeune, alerte et dispos ! Avec cela, on peut, on doit réussir, si l'on a droit de compter sur la bienveillance et la libéralité d'un public sympathique et généreux. C'est ce que nous osons espérer obtenir en considération surtout du motif qui nous anime.

En terminant, nous ajouterons que nous croyons ne pas trop espérer en disant qu'en qualité de

ci-devant journaliste, nous comptons beaucoup sur la sympathie et la libéralité de la presse canadienne.

Maintenant, quant à ce livre, nous devrons faire des excuses à ceux qui voudront bien l'accueillir. Nous avions promis d'accompagner, s'il nous était possible, chaque biographie d'un portrait et d'un autographe. Nous avons fait toutes les démarches nécessaires pour accomplir intégralement cette promesse, mais il nous a été impossible de réussir d'une manière complète. Plusieurs portraits et presque tous les autographes dont nous avons besoin, sont entre nos mains, mais comme il nous faut offrir tout ou rien, nous avons, après mure réflexion et d'après le conseil de personnes compétentes, décidé de remplacer les portraits et les autographes par une augmentation de l'ouvrage. Ainsi, au lieu de 250 pages, le livre en aura à peu près 300, et au lieu de huit biographies en contiendra au moins douze. De plus, si ce premier volume reçoit l'accueil que nous espérons, nous ajouterons dans le second volume, les douze portraits et autographes destinés à celui-ci, car nous aurons eu à cette époque le temps et les moyens de nous procurer ceux qui nous manquent et qu'il nous est impossible d'obtenir aujourd'hui à moins de retarder trop longtemps l'impression de ce premier volume.

Nous espérons donc que ce dédommagement qui leur est offert, satisfera les plus exigeants.

# INTRODUCTION.

He that whishes to be counted among the benefactors of posterity must add by his own toil to the acquisition of his ancestors.

RAMBLER.

Celui qui veut être compté au nombre des bienfaiteurs de la postérité, doit ajouter par son propre mérite au travail de ses ancêtres.

Les peuples dont le souvenir est gardé avec le plus d'amour, de respect et de reconnaissance par la postérité, ne sont pas ceux qui ont ensanglanté le monde par leurs exploits guerriers, mais bien ceux dont les écrivains ont fait étinceler ces lueurs de génie qui brillent encore et brilleront toujours. Que reste-t-il des Perses, des Mèdes, des Huns, des Vandales, des Goths, des Sarrasins, et de tant d'autres peuples barbares et conquérants ? Il sont passés les uns après les autres sans laisser de leur passage d'autre trace que le souvenir des ruines qu'ils firent avant de disparaitre.

Qui parlerait aujourd'hui des anciens Grecs et de leurs grands capitaines Alexandre, Alcibiade, Thémistocle, Léonidas, etc., si nous n'avions pas Homère, Hérodote, Aristophane, Démosthène, etc., pour nous rappeler les exploits de ce peuple si petit par le territoire mais si grand sous tant d'autres rapports ?

Qui chanterait la gloire et les conquêtes de César, s'il n'avait pas lui-même gravé pour ainsi dire ses commentaires avec la pointe de son épée ?

Que sont Romulus, Tarquin, Régulus, Scipion, Fabius, Cincinatus, Pompée, Auguste, Trajan, etc., à côté de Virgile, Tacite, Juvénal, Plaute, Horace, Catulle, Salluste, Cicéron, Tite-Live, Ovide, Tibulle ?

En France, que deviennent les victoires de Louis XIV comparées aux sublimes créations de tous les grands génies dont il ornait sa cour ? L'influence imprimée aux idées, aux mœurs, à la civilisation par Corneille, Molière, Racine, Buffon, Cuvier, Bossuet, madame de Sévigné, Fénélon, Pascal, Descartes, Lafontaine, etc., ne surpasse-t-elle pas de beaucoup celle des Turenne, des Condé, des Villars, des Vauban, des Catinat ?

Les écrits de Montesquieu, de Voltaire, de Rousseau, de D'Alembert, de Diderot, de Vauvenargues, de De La Harpe, etc., n'ont-ils pas laissé dans l'esprit et le cœur des Français de leur époque plus de traces que les lauriers des héros de Fontenoy ?

Comme de raison, nous ne parlons que de l'influence littéraire de ces écrivains, car ce n'est pas ici le lieu de discuter le bien ou le mal produits par leurs écrits respectifs.

Bernardin de Saint-Pierre, l'auteur si sentimental de *Paul et Virginie*, le chantre philosophique de la nature ; Beaumarchais, le Juvénal de la comédie française qui, sous l'habit de *Figaro*, fit tomber le masque de tant de Basiles ; André Chénier dont le dernier hyme fut un chant de cygne en faveur de la liberté ; n'ont-ils pas laissé un souvenir aussi impérissable dans le cœur du peuple français contemporain du grand cataclysme politique et social de 1789, que les vainqueurs de Valmy et de Jemmapes ?

Les victoires du premier et du second empire sont bien peu de chose maintenant, à côté des chefs-d'œuvres de Chateaubriand, de madame de Staël, de Béranger, de Lamartine, de Victor Hugo, de Musset, de Vigny, de Cousin, de Paul-Louis Courrier, de Royer-Collard, de Benjamin Constant, de Cormenin, de Thiers, de Guizot, de DeMaistre, de Lamenais, de George Sand, de Villemain, de Balzac, de Dumas, d'Eugène Sue, de Michelet, de Dupanloup, de Montalembert, et de tant d'autres grands écrivains français du dix-neuvième siècle ?

Ce sont moins Cromwell, Marlbourough, Henri VIII, Nelson, Wellington, que Chaucer, Spenser, Bacon, Shakespeare, Milton, Dryden, Pope, Young, Thomson, Gray, Goldsmith, Cowper, Crabbe, Sheridan, Byron, Shelley, Keats, Southey, Walter-Scott, Coleridge, Wordsworth, Thomas Moore, Macaulay, McGregor, Dickens, Thackery, et cent autres lettrés qui ont conservé le nom et la gloire d'Albion dans la mémoire des peuples.

Comment l'Italie est-elle revenue à la surface du monde politique, sinon grâce à l'Arioste, à Dante, au Tasse, à Boccaccio, à Beccaria, à Machiavel, à Manzoni, à Sylvio-Pellico,—à Ugo Bassi, etc., qui infiltrèrent tour à tour dans le cœur des Italiens cet enthousiasme continu pour la résurrection politique et l'indépendance de la patrie des arts !

Voyez l'Espagne. Que sont devenues les victoires et les conquêtes de Charlequint et d'Isabelle-la-catholique ? Perdues pour toujours, hélas ! En revanche, Cervantès, l'auteur de *Don Quichotte* si universellement connu des lecteurs, continue à ré-

pandre le nom espagnol par le monde entier, tandis que le souvenir de Cortez fait exécrer le joug de l'Espagne de cette époque de pirateries barbaresques.

Le nom du Camoëns ne fait-il pas plus aimer le Portugal par le monde civilisé que le nom du cruel Pizarre ?

Klopstock, Schiller et Goëthe ont plus contribué par leurs écrits, à produire l'unité allemande que ne pourront jamais faire Bismark, Molke, notre Fritz et tous les canons Krupp.

Chez nos voisins, le *bonhomme* Franklin, Longfellow, Finmore, Cooper, Webster, Calhoun, Parkman, n'ont-ils pas fait jaillir sur la *grande république* autant d'éclat que Washington, Jefferson, Jackson, Lincoln ou Grant ? Le nom d'Harriett Beecher Stowe, l'auteur de la *Case de l'oncle Tom*, ne sera-t-il pas conservé par les ci-devant esclaves du Sud, avec autant sinon plus d'amour et de gratitude, que les noms de Sherman, de Sheridan ou de Butler ?

Certes, il faudrait être aveugle ou insensé pour ne pas admettre l'influence des guerriers sur les hommes et les choses ; mais si elle est devenue souvent incommensurable, elle a été aussi presque toujours passagère.

« Ils n'ont fait que passer, elle n'était déjà plus. »

Ce vers parodié donne leur mesure.

L'influence du génie littéraire est par contre impérissable.

On dit :

*Verba volant scripta manent.*

Ne peut-on pas dire aussi avec autant de vérité :

*Arma volant scripta manent.*

En effet, réunissez en esprit toutes les conquêtes des plus fameux exterminateurs du genre humain, placez les fruits de ces conquêtes à côté des chefs-d'œuvres des grands écrivains, et puis, comparez :

Que reste-t-il des premières ? De la gloire, c'est-à-dire un peu de fumée et des fleuves de sang qui soulèvent les sanglots des nations !

Que nous ont laissé les grands maitres littéraires ?

Des livres, des créations sublimes du génie, des chefs-d'œuvres de l'intelligence ; c'est-à-dire la lumière qui éclaire et vivifie les peuples !

Oui, si jamais la race canadienne française vient à disparaitre, à s'effacer complètement,—ce que nous ne croyons pas, car tout nous fait espérer le contraire,—elle devra de survivre dans la mémoire des générations de l'avenir, moins aux exploits de ses guerriers, aux joutes héroiques de ses tribuns, de ses hommes d'état, qu'aux œuvres de ses écrivains presque toujours si peu compris et très-souvent dédaignés ou même persécutés ! Les chants patriotiques de ses poëtes, les récits attrayants de ses romanciers ; les pages éloquentes de ses historiens, les écrits énergiques de ses polémistes, les dissertations savantes de ses publicistes, rediront aux âges futurs qu'elle a existé et combattu vaillament au Canada !

C'est donc un honneur, un devoir, une nécessité pour les Canadiens-Français, d'encourager ceux qui, dans l'avenir, devant la postérité, sont appelés à les représenter si noblement et d'une manière si efficace !

Encore un mot, et nous terminons ces quelques pages d'introduction à notre sujet : *Nos hommes de lettres.*

Nous avons groupé dans les pages que l'on va lire, les noms des Canadiens-Français qui ont contribué ou qui continuent encore aujourd'hui à faire connaitre par leurs œuvres littéraires, le peuple Franco-Canadien. Consacrer à chacun d'eux, le plus impartialement possible, quelques lignes qui, dans notre humble opinion, renferment à leur égard, un jugement désintéressé sinon irréprochable, c'est, croyons-nous, remplir un devoir envers les premiers de la nation par le savoir et le mérite littéraire.

En traçant la biographie de nos écrivains, nous aurions désiré pouvoir toujours laisser de côté l'individualité politique pour ne nous occuper exclusivement que de l'homme de lettres, mais il nous eût été très-difficile pour ne pas dire impossible, en passant sous silence, leur rôle d'homme public, de ne pas paraître juger quelques-uns d'entre eux d'une manière qui aurait, peut-être, aux yeux d'un certain nombre, semblée partiale, dans ces pages exemptes, quoiqu'en disent certaines gens, de préjugés, de haines ou de vengeances politiques et autres. D'aucuns trouveront probablement, que notre plume est quelquefois trop incisive envers quelques-uns de ceux que nous faisons poser, mais nous défions le critique le plus exigeant de prouver que nous touchons le moins du monde à leur caractère privé ou que nous refusons de reconnaitre le moindre de leur mérite littéraire. Comme Barbier, nous pouvons dire :

> "Le cynisme des mœurs doit salir la parole,
> Et la haine du mal enfante l'hyperbole.
> Or donc je puis braver le regard pudibond :
> Mon vers rude et grossier est honnête homme en fond ?"

Nous espérons donc que la sincérité de nos motifs nous fera pardonner les imperfections de notre œuvre en faveur de laquelle nous reclamons de nouveau la bienveillante indulgence du lecteur.

# NOS HOMMES DE LETTRES

## AUBIN.

Aubin (Napoléon) est né en 1812, à Chaynes, près de Genève, dans la Suisse française, pays des raisonneurs par excellence. Bien jeune, à vingt ans, croyons-nous, il vint, vers 1833, à la Nouvelle-Orléans, d'où, après un court séjour, il passa au Canada qu'il n'a point quitté depuis, si ce n'est pour faire plusieurs voyages aux Etats-Unis, à propos du gaz qui porte son nom et qui est maintenant employé dans beaucoup de localités, surtout chez nos voisins. Il peut donc être regardé à bon droit, comme un vrai Canadien-Français.

Aubin est un talent pour ainsi dire universel. Littérature, politique, philosophie, mathématiques, chimie, mécanique, il a touché à tout et peut traiter de tout à son aise. Il pourrait être aussi bien diplomate que professeur, journaliste que mécanicien. De fortes études littéraires et scientifiques, un jugement solide, une intelligence d'élite toujours bien servie par un talent naturel et, pour ainsi dire, inné pour toutes choses, le rendent propre à manier également bien la plume du penseur ou celle de l'écrivain-fantaisiste. Il a été son propre maître et est devenu ce que les *Yankees* appellent *a self-made man.* Son front bien développé démontre que celui qui le porte, possède une vaste et féconde imagination.

Nous n'avons pas, aujourd'hui, à juger Aubin comme savant, nous nous proposons seulement de l'apprécier spécialement sous le rapport littéraire.

S'étant établi vers 1834 à Québec, où il épousa une demoiselle Sauvageau, sœur du célèbre musicien de ce nom, Aubin fonda le *Fantasque* de spirituelle et impérissable mémoire. Depuis cette époque, il s'est presque constamment occupé des affaires publiques du Canada. Le journalisme a été sa vie. Il s'est mêlé à tous les mouvements politiques, nationaux et autres du parti libéral avec lequel il s'est identifié pour ainsi dire, et dont il a suivi toujours la bonne comme la mauvaise fortune. Il fut le secrétaire de la fameuse *Association de la réforme et du progrès*, formée à Québec en 1847, et sous la bannière de laquelle se rangèrent tous ceux qui voulurent faire entrer à cette époque, notre pays dans la véritable voie du progrès et des réformes politiques. Ce fut Aubin qui prépara le manifeste de cette grande association nationale. Ce document est un véritable chef-d'œuvre de raison et de patriotisme qui, aujourd'hui encore, pourrait servir de programme au besoin. La jeune et brillante phalange libérale qui, en 1854, étonna notre monde politique, s'était inspirée des idées progressives et patriotiques de ce célèbre document !

Aubin a rédigé successivement le *Fantasque*, le *Castor*, le *Canadien*, le *Canadien Indépendant*, la *Tribune* et le *Pays*. Grâce à lui, la petite presse a eu, elle aussi, en Canada, ses jours de gloire et de triomphe. Aubin fut vraiment chez nous le fondateur de la petite presse. Il ne faut pas conclure de là, qu'il fut indigne de la grande presse, au contraire, plusieurs

grands journaux ont dû leur influence et leur célébrité à sa plume vraiment gauloise. Il faisait bien l'article, comme on dit en style de journaliste ; mais né fantasque comme le Français est né malin, Aubin seul pouvait faire éclore le *Fantasque* et le rédiger d'une manière aussi facétieuse.

Voilà près d'un quart de siècle, comme dirait un ex-président du sénat canadien, que ce journal ne parait plus depuis sa dernière résurrection,—car le *Fantasque* vivait comme il pouvait et mourrait quand il fallait, si l'on en croit son épigraphe !—et néanmoins on ne peut encore aujourd'hui se lasser de le relire, ni s'empêcher de pouffer de rire en le relisant !

Depuis cette époque, beaucoup de petits journaux ont vu le jour en Canada, mais aucun n'a atteint ni la vogue, ni l'influence,—aussi considérable que méritée, —du *Fantasque* qui fut, dans le journalisme de l'époque, une véritable puissance en Canada, surtout en 1837 et 1838.

Par la forme originale de ses écrits, le genre pittoresque de ses idées, la verve de sa polémique fine et railleuse, Aubin faisait jaillir des causes les plus insignifiantes en apparence, des étincelles de gaité dont le souvenir est encore vivace dans l'esprit des lecteurs de cette époque d'humoristique effervescence et de patriotisme aussi ardent que sincère. Il maniait admirablement bien l'ironie et le ridicule. L'atticisme de ses saillies fera toujours le désespoir de ceux qui voudront le suivre dans le sentier du journalisme satirique. En un mot, il poussa jusqu'aux dernières limites de la perfection, le genre de la critique légère et fut chez nous le Béranger de la presse.

Il est pénible de le dire, mais il faut bien l'admettre, presque tous ceux qui ont voulu imiter Aubin dans le genre comique, n'ont pas su se maintenir dans la voie qu'il avait tracée. Non seulement la plupart des petits journaux qui ont paru à diverses époques, en Canada, depuis la dernière résurrection du *Fantasque*, n'ont pas brillé par le talent de la rédaction, mais ont manqué même de savoir-vivre. Aubin avait donné des manières et du ton à la petite presse. Ceux qu'il attaquait, s'ils étaient gens d'esprit, riaient les premiers des bons mots qui les assommaient si plaisamment. Aujourd'hui on ne met pas tant de façons pour clouer les gens sur la sellette du ridicule. On les livre, sans crier gare ! à la risée publique, et, vraiment bienheureux sont-ils,quand l'injure ou même la calomnie ne les éclabousse point. Autrefois on se rappelait probablement que *la lettre tue et que l'esprit vivifie !* On se lançait jadis des bons mots, de nos jours on se jetterait des pavés si l'on en avait la force ! On est donc tenu, malgré soi, de se contenter de s'aveugler avec des injures, ou même de se salir avec forces calomnies souvent aussi atroces que poissardes. Les personnalités les plus grossières et presque toujours assaisonnées du plus gros sel et vulgairement épicées, ont remplacé la critique mordante mais respectable et spirituelle. Nous y avons certainement perdu de toutes manières. Ce qui est plus grave encore, c'est que cette dépravation littéraire, qu'on nous pardonne le mot à cause de sa justesse, atteint aussi très souvent, de nos jours, quelques-uns des organes de la grande presse. Nous pourrions citer plusieurs de ces grands carrés, qu'on est obligé de lire en se crucifiant, qui, du haut de la grandeur de

leur large format, traitent leurs confrères de la petite presse, de *feuilles de chou*, *de petites guenilles*, etc., etc., nous pourrions, disons-nous, citer plusieurs de ces représentants de la grande presse à la barre de l'opinion publique, et les accuser, preuves en mains d'être en grande partie cause de la mauvaise tenue de la petite presse.

C'est qu'aussi quand certains de ces messieurs des grands journaux dont nous parlons, font tant que de se brosser et de se laver réciproquement la tête, ils n'y vont pas de main morte ! Sous ce rapport, nous en connaissons quelques uns qui pourraient céder des points à leurs confrères de la petite presse. Il faut dire aussi que les horions de ces messieurs ne sont bien souvent que la contre-partie des coups d'encensoir qu'ils se donnent mutuellement ensuite, à tour de bras, au risque de s'étouffer dans des flots d'encens ! Bref, nos Guelfes et nos Gibelins de la presse, n'en sont pas encore, grâce à notre état de société, rendus au point de se couper la gorge avec leurs ciseaux de journaliste, comme autrefois leurs homonymes d'Italie avaient l'habitude, fort désagréable, on en conviendra, pensons-nous, de le pratiquer à coups de dague ; mais cela peut venir comme tout le reste est arrivé dans notre pays privilégié !

Quand donc plusieurs des ainés de la grande presse font, pour ainsi dire, le coup de poing dans le journalisme, il n'est pas étonnant que les cadets de la petite presse les imitent, ne fut-ce que pour se faire la main à ce métier !

Presque tous les échantillons de la petite presse que nous avons vus, nous ont prouvé surabondamment que, sauf quelques rares exceptions, les

petits journaux ne furent certainement pas en ce pays ce qu'ils auraient dû être. Si, en France, le *Charivari*, le *Figaro*, le *Journal pour rire*, et maints autres journaux critiques, sont lus avec plaisir, c'est qu'ils conservent toujours avec leur charme humoristique et leur aiguillon satirique finement aiguisé, le cachet de la politesse et le respect de la vie privée.

En cela consiste presqu'entièrement le secret de leur immense succès, de leur prodigieux débit et de leur étonnante circulation.

Mais nous voici bien loin de notre sujet ; *revenons à nos moutons.*

Le *Fantasque* ou plutôt le *Fantasque d'Aubin*, comme on l'appelait parmi le peuple, était rédigé selon les règles auxquelles sont soumis les journaux français que nous venons de mentionner.

Aubin et son journal furent intimement liés aux événements de l'insurrection de 1837 et aux luttes politiques produites par l'union des deux Canadas. C'était le temps où le Canada se trouvait si bien *cravaté* par Sir John *Coq-borgne* et *Poulette* Thompson qui, à leur tour, étaient encore mieux *peignés* par le *Fantasque !* Aussi Aubin eut-il la gloire de voir en 1838 ses ateliers typographiques saccagés par la police bureaucratique, et d'être écroué pendant plusieurs mois dans la vieille prison de Québec.

Un poëte a dit :

> " Mourir pour la patrie,
> " C'est le sort le plus beau, le plus digne d'envie !"

On peut dire aussi que l'emprisonnement pour cause politique est un honneur. Sous le rapport de la persécution politique, Aubin a payé amplement son tribut au Canada.

Vers 1862, un malheur frappa le spirituel écrivain au milieu de ses travaux scientifiques : il fut affligé d'une paralysie qui le retint dans sa chambre pendant plusieurs mois. La science aidant à la nature, les lettres canadiennes n'eurent heureusement pas à déplorer la perte de cet homme de talent qui contribua autant, sinon plus, qu'aucun autre, à les faire connaitre et à les propager en Canada et à l'étranger.

Aubin fut l'un des plus ardents admirateurs de Papineau dont il eut aussi l'honneur d'être l'ami sincère et constant.

Sociable, philantropique, ayant sans cesse le cœur sur la main, le rédacteur du *Fantasque* a toujours été un grand enfant sous le rapport de la libéralité. Prodigue, insouciant de la vie réelle, ayant des talents pour amasser dix fortunes, prêt à toute heure à tout donner, il fut toujours indifférent à l'endroit des richesses. Le *primo vivere* se faisait-il sentir, aussitôt il trouvait, grâce à son génie inventif, rempli d'expédients et de ressources, les moyens de gagner de l'argent ; mais dès que le *vil métal* touchait ses doigts, notre héros au lieu de l'appliquer aux réalités présentes de la vie, le dépensait souvent pour satisfaire quelques caprices frivoles, ou le donnait spontanément au premier nécessiteux qui le lui demandait.

Aubin était incapable de désobliger ou de voir souffrir son semblable.

Il devrait toujours y avoir une fée invisible auprès des artistes, afin de veiller sur leur bourse et de ramasser la fortune qu'ils éparpillent, pour la plupart, avec une folle et téméraire imprévoyance, à peu près comme ce favori de Catherine de Russie qui

laissait tomber les diamants dont il était couvert, sans même daigner jamais les ramasser. Il faut dire aussi que ce favori avait une nièce qui s'empressait de se charger de ce soin, sinon pour l'avantage de l'oncle, du moins au profit de la nièce !

Les artistes et les poëtes, ces oiseaux privilégiés de la civilisation, se rappellent sans doute que Dieu

.....

" Aux plus petits donne la pature."

Nous est avis, pourtant, qu'un peu des qualités de la fourmi ne nuit jamais.

Aubin est un causeur émérite et un flaneur parfait, ce qui ne veut pas dire qu'il soit un paresseux, loin de là ; mais il y a flaneur et flaneur, comme il y a *fagots et fagots.* Il aime le *far niente*, et sait en jouir et le savourer. Autrefois, à Québec, sa maison était le rendez-vous de tout ce qu'il y avait de gens d'esprit et de gais convives dans la capitale du Bas-Canada.

Il avait formé dans cette ville une compagnie d'amateurs qui, pendant plusieurs années, fit les délices de la vieille et noble cité de Champlain. On s'y rappelle encore avec enthousiasme des magnifiques représentations qui furent données par ces amateurs sur la scène canadienne. Les noms des Savard, des Bélanger, des Bédard, des Rowen, des Vézina, des Sauvageau, des Chartrain, des Jacquies, etc., etc., sont encore vivaces dans la mémoire de ceux qui furent témoins de leurs triomphes scéniques.

Aubin est certainement un de ceux qui ont le plus contribué par leurs écrits et par leurs discours, à répandre au milieu de notre population, le goût

artistique et littéraire. Il a prêché d'exemple pendant plus de quarante ans.

Il fut l'un des fondateurs de la "Société Saint Jean-Baptiste de Québec," et à différentes reprises, l'un de ses principaux officiers. En 1869, l'Institut-Canadien de Montréal le nomma son président.

Outre ses nombreux articles aux journaux, on a de lui plusieurs brochures scientifiques très estimées, entr'autres : *La chimie agricole mise à la portée de tout le monde ; Cours de chimie, etc. Le Répertoire National* contient un grand nombre de ses essais littéraires dont les principaux sont, en prose : *Une entrée dans le monde, La lucarne d'un vieux garcon, Monsieur Desnotes, etc.* Parmi ses productions poétiques, il en est une que tout le monde connait : c'est celle en l'honneur du *petit caporal.* Qui n'a pas entendu chanter dans nos salons canadiens cette chanson empreinte d'une douce mélancolie ? Nous la livrons à l'admiration du lecteur. La voici :

NAPOLÉON I.

Il dort ce héros dont la gloire
Verra la fin de l'avenir !
Il dort ! on entend la victoire
Le rappeler par un soupir.
Tous avec moi versez des larmes,
Guerriers que respecta la mort ;
Car vous direz posant vos armes :
Il dort ! Il dort !

Il dort, hélas ! il faut le dire,
Pour ne se réveiller jamais !
Il dort, et Clio va redire
Quel fut pour lui le nom français.
Oui, ce beau nom, vous dira-t-elle,
Pourrait être terrible encor....
Mais le héros que je rappelle,
Il dort ! Il dort !

Il dort et sa tête repose
Sur des lauriers dus au vainqueur.
Il dort et son apothéose
Se grave au temple de l'honneur.
Tous avec moi versez des larmes,
Guerriers que respecta la mort;
Car vous direz, posant vos armes :
Il dort! Il dort!

N'oublions pas de mentionner ses biographies de Papineau, de Morin, de Gugy, d'Andrew Stuart, etc., qui sont de véritables chefs-d'œuvres de style et d'appréciation. La biographie de Gugy est, surtout, tracée de main de maitre comme, en y référant, tout lecteur impartial pourra s'en convaincre.

On trouve aussi dans le premier volume du *Répertoire National*, plusieurs autres jolies pièces de poésie que les recueils littéraires les plus exigeants de Paris montreraient avec orgueil. On peut citer entr'autres : *Les Français aux Canadiens*, *La Suisse libre*, *Le juste milieu*, *Le jeune Polonais*, *L'épitaphe de Napoléon Ier*, *L'amour de la patrie*, *Souvenirs*, *Jenny*, *Quarante ans*, *Tristesse*, *Chant d'une mère au berceau de son enfant*, *Les Français en Canada*, *Couplets en l'honneur de la Saint Jean-Baptiste en* 1835.

Voulez-vous l'admirer comme prosateur dans le genre comique ? Lisez un de ses écrits les plus profonds et en même temps les plus satiriques et les plus spirituels que voici :

" AUX LIBRES ET INDÉPENDANTS ÉLECTEURS DE QUÉBEC.

" On a bien raison de dire que c'est dans le malheur qu'on découvre ses véritables amis. Lorsque cette excellente ville de Québec était la pompeuse capitale de notre glorieuse province; lorsqu'on pouvait la représenter sans sortir de chez soi, sans avoir à errer par monts et par eaux, bouscoulé, moulu, brisé par la classique et tortueuse carriole, sans courir le risque d'être échaudé par les bateaux-à-vapeur ou noyé par la

fantastique goëlette ; enfin lorsque l'emploi du défenseur des droits de ses citoyens n'exposait qu'à des bals prolongés, qu'à des indigestions plus ou moins opiniâtres, qu'au desagrément d'empocher deux *shillings* par jour, sans avoir même la consolation de les gagner ; lorqu'en faisant marcher les affaires publiques on pouvait donner un solide coup de pied aux affaires privées ; alors c'était à qui se disputerait vos suffrages ; on s'arrachait le *poll ;* on se tuait pour arriver à l'aréopage et l'on ne regrettait point les horions plus ou moins gênants dont on se trouvait ordinairement favorisé, tant au moral qu'au physique, si l'on sortait victorieux de la lutte.

" Mais aujourd'hui que votre antique et tant vantée cité n'est plus qu'une misérable bicoque reléguée dans un coin désert et inconnu de ce monde, qu'elle est insultée, invectivée, vilipendée, conspuée, empolicée, emmuraillée, verrouillée et souillée, aujourd'hui qu'elle est tombée de son trône dans le pétrin, qu'elle est plus morte que vive et que par conséquent un poulet n'a pas craint de lui donner le coup de pied de l'âne ; aujourd'hui que pour prendre les intérêts publics il faut faire abnégation des soins du boursicot particulier ; aujourd'hui qu'il faudra parcourir l'Amérique Septentrionale à la poursuite du siége du gouvernement, qu'on croirait recouvert de fourmis à voir l'instabilité de celui qui l'occupe ; aujourd'hui que la gloire d'être votre délégué parait nulle et le profit clair, chacun vous tourne le dos ; chacun vous renie toutes les fois que le *coq* chante ; chacun reste sur le qui vive du *statu quo*, et l'on met autant de zèle à se cacher qu'on en mettait autrefois à s'offrir à vous. On se dispute l'obscurité.

" C'est donc, libres et indépendants électeurs, un acte de bravoure et d'excessif dévouement que de s'exposer à réunir vos votes. Eh ! bien c'est moi qui subirai la peine ; c'est moi qui vient m'offrir en sacrifice. Quoique je ne doute pas que vous ne m'ayez de fort vives obligations et que vous ne vous empressiez de m'accabler de vos suffrages unanimes, je veux bien condescendre à vous détailler mes titres et justifier ainsi la haute opinion que j'ai de moi-même.

" D'abord avant de procéder, je vous demanderai très humblement pardon de vous avoir appelé *libres* et *indépendants*. C'est une petite phrase en manière de frime flatteuse pour emmieller un peu votre légère vanité ; car si je pensais que vous fussiez *libres* et *independants* je vous assure bien que je ne vous offrirais point mes services et que je vous conseillerais au contraire de rester comme vous êtes, de peur d'être pis. Mais c'est parceque je sais fort bien que vous n'êtes pas plus libres qu'indépendants et que vous désirez le dévenir, que je veux bien vous démontrer que je suis, mieux que tout autre, fait pour vous faire arriver à votre louable but.

" Je suis indépendant.

" Je crois n'avoir pas besoin de vous expliquer au long combien je réunis à un haut degré cette précieuse et rare qualité ; vous avez eu plus d'une occasion d'en voir les preuves. Je suis indépendant de tout préjugé de partis, de castes et de rangs, vu qu'étant étranger à votre pays, on ne m'accusera pas de partialité ; je ne reconnais que l'aristocratie des talents et de la vertu ; aussi je respecterai bien davantage le plus pauvre des cordonniers, quoi qu'il soit le plus mal chaussé, que son Excellence le potentat de tous les Canadas avec tout son luxe et tout *votre* argent.

" Je suis indépendant sous le rapport pécuniaire puisque je n'ai pas le sou vaillant sur la terre et que par conséquent je ne crains pas de le perdre ; d'ailleurs je méprise hautement les biens éphémères de ce monde. Je me suffis à moi-même, je mange du pain blanc quand j'en ai ; je le partage au besoin avec l'indigent. Quand je n'en ai pas je m'en passe ; c'est ce que ne pourront peut-être pas dire maints propriétaires et gros marchands.

" Je suis indépendant ; mais cette indépendance n'est cependant que le plus faible de mes titres à votre choix ; j'en ai d'autres plus incontestables encore et que je ne crains point de vous étaler en détail.

" Je ne suis pas officier public. Ainsi vous devez être bien certains que dans le parlement, je ferai tant de bruit, de mes pieds, de mes mains, de mes voix, de mes motions, de mes rapports, pour obtenir la réforme radicale des bureaux et de leurs abus, qu'on sera forcé pour se débarasser de moi de me donner une belle et bonne place d'honneur et de profit que je remplirai au gré de mes désirs. Il est vrai que vous perdrez un précieux représentant ; mais vous acquerrez un excellent officier public qui se souviendra toujours qu'il vous aura dû son avancement, et qui, s'il ne vous fait plus de bien, montrera le chemin de la fortune à tous ceux d'entre vous qui sauront le suivre.

" Je ne suis point docteur. Ainsi vous ne pourrez point penser que les discours virulents que je prononcerai n'auront pour but que de m'attirer la pratique et que je ne me serai mêlé de votre politique et des affaires de votre gouvernement que par un penchant invincible à tripoter de la drogue.

" Je ne suis point avocat. Ainsi vous pouvez être certains que les lois auxquelles je travaillerai seront un peu plus intelligibles que celles qu'on doit à ceux qui vivent de la brillante obscurité du droit. Autre singularité dans mes vues : je prétendrai qu'il faut que les lois soient faites plus encore pour ceux qui sont gouvernés que pour ceux qui gouvernent.

« Je ne suis point marchand. Je ne serai donc point instinctivement porté à trafiquer sur tout, comme le premier négociant du pays qui brocante sur les opinions, spécule sur les trahisons, met à l'encan sa loyauté. Non, dignes électeurs, je vendrai ma dernière culotte avant ma conscience.

« Je ne suis point juge-en-chef. Ceci vous prouve que j'ai dans le cœur un reste de justice. Je ne bouleverserai point les lois pour servir mes viles vengeances. Je n'abolirai point des districts florissants pour m'enrichir. Je ne recevrai pas une somme de plus ou moins de cent louis pour plaider une cause comme jurisconsulte dans le même temps que je condamnerai mes clients comme législateur. Je pourrai encore rougir d'une mauvaise action, enfin, je n'aurai rien qui puisse m'attirer le titre de chevalier; rien de commun avec .... mais pas de personnalités.

« Vous savez ce que je ne suis pas. Voyons maintenant ce que je suis et ce que je sais. Une telle connaissance accroîtra nécessairement l'admiration que vous avez déjà pour moi.

« D'abord je suis le flaneur-en-chef du *Fantasque*. Cette simple désignation me dispensera, j'espère, de détailler tout ce que ce titre comporte. Je me bornerai donc à passer en revue les agréments superflus que je pourrai consacrer au service du pays.

« Je connais assez passablement la musique. Ce sera sans doute d'une grande utilité pour ramener fréquement parmi les représentants, la bonne harmonie sans laquelle il n'est pas de gouvernement possible. Quand il s'agira de bien public, je crierai : *Presto ;* mais lorsqu'il sera question des biens publics je vociférerai : *Moderato.*

« Je dessine fort joliment. Ceci me permettra de découvrir au premier coup d'œil les mauvais desseins de l'administration. Dans mes instants de loisir j'en ferai même au besoin d'agréables caricatures qui serviront à votre recréation. Ce sera la vraie manière de *représenter* votre gouvernement.

« J'ai d'assez profondes connaissances en astronomie, ce qui me permettra d'étudier la lune et tous ceux qui sont sous l'influence de cet astre. Cela me servira à trouver le moment propice pour déposer aux pieds de votre gouverneur les requêtes que vous lui pourriez addresser par mon entremise.

« J'ai fait une étude toute particulière de la chimie et je suis sur le point de découvrir la pierre philosophale. Il n'est pas besoin de vous faire concevoir l'utilité de cette découverte au moment où vous allez être obligés de payer tant d'inombrables écus, et où, sans moi, l'on ne vous

laissera que les yeux pour pleurer. A défaut de la pierre philosophale je vous donnerai la pierre philosophique au moyen de laquelle on se casse le cou lorsqu'on n'a plus d'autre consolation.

"Je pourrais énumérer longuement encore maintes autres perfections dont je suis doué et au moyen desquelles j'avancerai vos intérêts; mais c'est par des actions plutôt que par des paroles que je vous témoignerai de mon dévouement.

"N'allez point me demander une profession de foi, ce serait une insulte à mon bon sens comme à mon bon cœur. Je veux être libre, comme vous désirez l'être vous-mêmes. A bon chat bon rat. Je vous dirai seulement que dans toutes les questions de liberté....d'égalité....de probité....de morue....de légalité....de hareng....d'éducation.... d'amélioration....d'amnistie....d'union....de réserves du clergé.... de police....d'encouragement....de monopole....d'embellissements.... de budget secret....de chemins de fer....de canaux....de chevaux.... etc., etc., etc., je suivrai toujours la ligne qui me paraitra....selon mon opinion....par l'effet....d'autant plus que....sans restriction du système et sous beaucoup de points de vue....je ne sais trop....au fait, oui, sinon le contraire, c'est-à-dire, n'importe quels seront les événements, voilà comme je penserai toujours invariablement et la profession de foi à laquelle je resterai sans cesse inébranlable et avec laquelle

J'ai bien l'honneur d'être, etc., etc., etc."

Malgré sa longueur nous avons cru devoir citer en entier cet admirable article, tant il est susceptible d'application encore aujourd'hui. Ecrit en 1840, c'est-à-dire depuis trente-trois ans,on pourrait, en changeant la date, le prendre pour un article d'hier, tant il a d'actualité. Nous l'avons choisi entre mille articles du *Fantasque*, mais combien d'autres sont aussi dignes d'être cités !

Lorsque la *Tribune* cessa de paraitre, Aubin s'en fut résider à Belœil, où il vécut retiré de la politique active, mais sans, toutefois, la perdre tout à fait de vue. Ce fut pendant son séjour dans ce charmant village, qu'il publia les *Veillées du père Bonsens*. Ce pamphlet politico-philosophique écrit dans ce style

à la fois léger et profond qui caractérise toutes les œuvres littéraires d'Aubin, renferme tout un cours d'entretiens familiers bien propre à instruire le peuple sur les affaires publiques.

Quelques années plus tard, Aubin fut chargé de la rédaction du *Pays* qu'il maintint avec une rare habilité et un talent de polémique de première force.

Aujourd'hui Aubin demeure à Montréal. Quoique sur l'âge, il conserve, néanmoins, toute la vivacité de la jeunesse. Vieux de corps, mais alerte d'esprit, il pourrait encore tenir la plume et lutter avec avantage contre les plus rudes jouteurs de la presse.

En voyant passer ce petit vieillard encore leste et dispos, qui vous jette en passant un regard furtif et animé à travers des bésicles d'argent qu'il relève vivement à votre approche ; la figure rayonnante d'idées ; allant quelquefois d'un pas accéléré, puis devenu distrait, le ralentissant tout à coup et le scandant pour ainsi dire sur le rhytime de sa pensée toujours en éveil ; tenant une canne plutôt pour battre la mesure que comme objet de luxe ou pour s'aider ; portant une barbe de patriarche ; en voyant, disons-nous, cette figure empreinte d'une spirituelle bonhomie qui rappelle les traits du chantre du *Dieu des bonnes gens*, on se dit : voilà un penseur, un savant, un philosophe.

Aubin est tout cela, et de plus un brave homme. Comme tout le monde, il a ses défauts, mais nous ne lui connaissons pas de vices. Les défauts que l'on peut lui reprocher, proviennent un peu de la légèreté de son caractère prime-sautier, indifférent au réalisme de la vie, et beaucoup aussi de sa trop grande

BIBLIOTHÈQUE U.S.

confiance dans l'esprit de camaraderie si souvent trompeur ; mais ces légères imperfections sont amplement compensées par l'exquise urbanité de ses manières, la franchise et la fermeté de ses principes politiques.

Loyal et confiant, il s'est laissé parfois surprendre et circonvenir par des apparences trompeuses, et certains faux amis qui avaient intérêt à l'exploiter, abusèrent de sa bonne foi. L'auteur de ces pages peut en parler par expérience et avec connaissance de cause, car il lui fut donné de subir, il y a quelques années, les conséquences funestes de la néfaste influence de cet esprit de camaraderie dont il est parlé plus haut ; mais il se convainquit plus tard que le plus coupable n'était pas celui qui semblait l'être. Il n'y a rien d'aussi dangereux que les faux amis pour susciter des difficultés, des *chicanes d'Allemand*, comme on dit, et faire éclater de *véritables tempêtes dans un verre d'eau !*

Somme toute, Aubin, pour nous servir d'une expression populaire, pêche *plutôt de la tête que du cœur.*

## PAINCHAUD.

C'etait en 1848. La France venait de chasser son roi, et Louis-Philippe, prenant le chemin de l'exil, se dirigeait sur Claremont, comme dix-huit ans auparavant Charles X avait suivi la route de Holyrood, et comme près d'un quart de siècle plus tard, après la chûte du premier, le prisonnier de Ham, atteignait Chiselhurst. Quelqu'un a dit que quand " la France éternue, le monde tremble ;" on peut avec encore plus de vérité déclarer que quand la grande nation lance un de ses rayons intellectuels, le monde s'illumine.

Le comotion sociale qui, en Europe, ébranlait les trônes, réagissait aussi sur les idées. Le monde était de nouveau mis en mouvement, et la révolution s'opérait dans le domaine des arts et des sciences aussi bien que dans l'arène politique : le progrès emboitait le pas après la liberté.

Ce mouvement intellectuel eût aussi son contre-coup en Amérique et jusque dans notre pays.

Tous les dix ans, il surgit une nouvelle jeunesse. Celle de 1848 était remplie d'enthousiasme et d'espérance. Elle a tracé pour l'avenir une voie spacieuse et rayonnante que devront nécessairement suivre toutes les générations qui voudront se montrer dignes de leur origine et du rôle important que le peuple Canadien est appelé à remplir en Amérique, cette terre classique du progrès et de la liberté.

C'était le temps où les *Tories* sous la conduite de Sir Allan MacNab, que l'on aurait pu, aussi juste-

BIBLIOTHÈQUE U.S.

ment que Sir Colborne, appeler le *vieux brûlot*, incendiaient le parlement canadien, et renouvelaient en petit l'acte vandalique du calife Omar, en y faisant bruler aussi une riche bibliothèque ; où les Canadiens chassaient de la demeure de LaFontaine les émeutiers qui avaient insulté le bon et honnête lord Elgin ; et où le *Répertoire National* démontrait que les Canadiens avaient eux aussi une littérature indigène. Cette jeunesse héroique et loyale montrait avec orgueil dans ses premiers rangs, les Dorion, les Papin, les Desaules, les Doutre, les Laflamme, les Laberge, les Coursol, les Lenoir, les Laframboise, les Euclide Roy, les Pierre Blanchet et cent autres vrais lions canadiens comme ceux-là ! On savait alors repousser aussi bien l'ennemi que manœuvrer la plume.

C'était un temps de troubles et de luttes mais où les hommes étaient pleins d'héroïsme et d'abnégation.

La génération qui a suivi celle dont nous parlons, est restée bien loin en arrière de son ainée. Nous ignorons ce que fera celle qui perce aujourd'hui, mais s'il nous était permis de lui donner un conseil, nous lui dirions de suivre l'exemple que lui a laissé la jeunesse de 1848.

La jeunesse de cette époque entrait tête baissée dans la lutte ; faisait face à l'orage, à la persécution et risquait sa peau et son avenir dans la mêlée ; celle d'aujourd'hui, sauf de nobles exceptions, est trop prudente et trop indécise. Elle voudrait parvenir au but vers lequel en justice elle a droit d'aspirer, mais elle craint les hasards de la lutte, ou, si elle l'entreprend, ce n'est que gantée et parfumée. Devenant bientôt poussive, elle retraite et se retire. Elle voudrait des triomphes faciles, mais elle doit savoir,

pourtant, que *l'on ne va pas à la guerre sans qu'il en coute !*

A cette époque, la jeunesse instruite de Montréal qui se faisait une gloire d'être libérale, venait de fonder l'Institut-Canadien. Québec ne voulut pas rester en arrière, et l'on vit sa jeunesse à la tête de laquelle brillaient les Fournier, les Soulard, les Plamondon, les Hudon, les Huot, les Lévesque, les Dupont, les Adjutor Chartier, les Lécuyer, les Fiset, et maints autres, inaugurer aussi un institut littéraire dans la ville de Champlain.

Bientôt, sous les auspices des deux institutions, des cours de lectures ou conférences furent donnés durant la saison d'hiver devant des auditoires attirés par la nouveauté des sujets et le savoir des conférenciers. Des talents jusqu'alors ignorés, se revélèrent tout à coup à l'admiration du public instruit, et portèrent une impulsion considérable au mouvement littéraire qui s'annonçait alors si brillamment et qui, depuis cette époque, a fait de si grands et de si rapides progrès en Canada.

De tous ceux qui ont le plus contribué à répandre et à entretenir parmi la population québecquoise, le goût littéraire, on peut citer, en tête de tous, le savant et spirituel docteur Painchaud qui, à lui seul, délivra plus de lectures que tous les autres conférenciers ensemble Il était le *lectureur* à la mode, et certes il méritait bien la vogue qu'il avait si légitimement acquise. Il avait tout ce qu'il fallait pour captiver l'auditoire. Vastes connaissances sur tous les sujets ; organe souple, délié, se prêtant à toutes les intonations de la voix et à toutes les exigences de la mise en scène du sujet ; geste varié, tour à tour

BIBLIOTHÈQUE U.S.

imposant ou comique ; pose vraiment mimique, véritablement tragique ou comique, suivant le cas ; Painchaud n'était pas seulement un parfait lectureur, mais aussi un inimitable comédien.

En voyant cet homme taillé à l'antique, quoique d'une moyenne stature, orné du solennel habit noir de cérémonie, portant sur la poitrine un large jabot aussi blanc que la neige de nos Laurentides ; cette figure réjouie, respirant le plaisir et la santé, étincelante de spirituelle malice ; cette tête ornée d'une perruque, pyramidale, ce torse bien cambré, ces larges épaules et ce buste dont la pose annonçait celle d'un mime accompli ; l'auditoire se sentait gagné d'avance.

Et qu'était-ce donc quand Painchaud avait parlé ? Pour se faire une idée exacte de l'attrait qu'il exerçait sur ses auditeurs, il faut avoir soi-même assisté aux intéressantes séances littéraires qu'il donnait. Oui, il faisait véritablement courir tout Québec à ses *lectures*. C'est qu'aussi il savait faire rire tout en instruisant. Jamais comédien n'eut à un si haut degré que lui le don de dérider les fronts et de désopiler la rate. Jamais aussi lectureur ne développa en même temps aussi savamment et d'une manière aussi drôlatique, les divers et nombreux sujets qu'il eut à traiter. Dire le nombre de questions aussi variées qu'intéressantes sur lesquelles Painchaud a parlé dans ses savantes et spirituelles conférences, serait bien difficile. Le *Répertoire National* contient l'une de ses principales *lectures*, celle qui a pour titre : *Cours de lectures sur l'univers.*

Ce cours se compose de trois lectures, et certes elles

forment bien ce qu'il a écrit de mieux sous tous les rapports. Ses autres lectures étaient, néanmoins, encore plus assaisonnées de plaisanteries et de bons mots. Parmi les plus spirituelles et même, on peut dire les plus facétieuses, on peut citer ses lectures sur *la pipe et le tabac*, *les erreurs populaires*, *le choléra*, *le magnétisme*, et maintes autres.

Parfois on y rencontre un peu trop de gros sel, mais cela n'aurait peut-être pas tiré à conséquence, si l'auditoire n'avait été composé que de personnes capables de le goûter comme le sel le plus attique. Naturellement, beaucoup de jeunes gens assistaient à toutes ces lectures, et le clergé jugea qu'elles étaient trop largement assaisonnées et trop fortement épicées pour des jeunes constitutions.

Défense fut donc faite d'assister aux lectures de Painchaud, qui cependant, n'en continua pas moins à lecturer mais à de longs intervalles

Les lectures se faisaient alors dans l'ancienne bâtisse du parlement ; dans cet édifice où les Papineau, les Vallières, les Bédard, les Lafontaine, les Morin, les Stuart, les Gugy, s'étaient si souvent et si éloquemment fait entendre. L'édifice n'était pas ce qu'il est aujourd'hui : une espèce de ferme bousillée. Si l'on ne pouvait le comparer aux Tuileries, au Louvre, à l'Alhambra, à l'Escurial, au Vatican, au Quirinal, à Windsor, à Schœnbrunn, à Sans-Souci, ou même au Capitole de Washington, on pouvait, au moins, le considérer comme un monument digne de Québec, surtout quand il a été complété. Sa façade possédait surtout un frontispice superbe dont les ornementations emblématiques attiraient le regard des connaisseurs artistiques. Et dire que notre grand



BIBLIOTHÈQUE U.S.

ministre Langevin qui est artiste comme il est ministre, c'est-à-dire à peu près comme un joueur d'orgue de Barbarie est musicien, dire que ce grand homme, quand il a été maire de Québec, a vendu ou plutôt sacrifié tout cela pour une bagatelle dans le but de plaire à quelques-uns de ses affidés !

C'est donc dans cette bâtisse doublement digne d'éveiller les souvenirs patriotiques et l'amour des Canadiens-Français que Painchaud lecturait.

Grands et petits, pauvres et riches, jeunes et vieux, filles et garçons, *blondes* et cavaliers, les papas et les mamans, tout le monde courait entendre lecturer Painchaud. Chaque fois, il y avait foule. Il faut ajouter aussi qu'outre l'agrément d'entendre ce lecteur aussi savant qu'aimable, la musique qui, souvent, se faisait entendre pendant ces soirées amusantes, avait l'effet d'attirer beaucoup d'amateurs. On parlait de ces soirées, de ces lectures, huit jours d'avance ! Nous même, comme bien d'autres, nous nous rappellons encore, avec un ineffable plaisir, à vingt ans de cette date, de ces trop courts instants de récréation instructive, tant les réminiscences du passé ont de prise sur la vie entière. L'homme aime à se ressouvenir et à se refléchir dans la miroir de son passé. Il s'abuse et se trompe par la fiction. Quand il s'illusionne, il s'amuse ! Le plus beau de la vie, est dans le rêve qu'on s'en fait. L'illusion nous plait et fait oublier la triste réalité ! Et puis, les hommes paraissaient moins tristes, les choses plus gaies alors qu'aujourd'hui. C'est peut-être là, la raison qui nous les rappelle si souvent à notre esprit et qui nous les fait tant aimer !

Le docteur Painchaud était bien l'homme le plus jovial et même le plus excentrique que nous ayons jamais connu. Nous avons eu, un jour, la bonne fortune de nous rencontrer avec quelques amis en compagnie du fameux lectureur qui était de plus un causeur émérite. Le hasard voulut que le célèbre colonel Gugy fit aussi son apparition chez la personne où nous nous trouvions rassemblés. A eux deux ils soutinrent la conversation pendant deux heures. Ce fut un feu continuel et bien nourri de bons mots, de fines réparties où le savoir et l'esprit excitaient l'admiration et l'hilarité des auditeurs. Il faut avouer que nous avions l'avantage d'entendre converser deux des plus savants et des plus spirituels causeurs du Canada.

Afin de faire connaitre le style et la manière d'écrire de Painchaud, qu'on nous permette de citer ici, deux extraits d'une de ses lectures, l'un dans le genre sérieux, et l'autre dans le genre badin.

Citons d'abord l'extrait de la partie sérieuse :

*Mesdames et messieurs,*

" Vous offrir des lectures sur l'univers, entreprendre de vous parler du monde matériel, du ciel et de la terre, vous paraitra, sans aucun doute, chose bien téméraire.

" L'histoire de la terre, qui la sait ? le tableau de l'univers, qui peut l'embrasser ? n'est-ce pas la route de l'infini ? l'entreprise ne serait-elle pas le comble de la hardiesse et de l'audace ?

" Telle n'est pas aussi notre dessein, nous nous contenterons de jeter, bien humblement, un rapide coup d'œil sur tout ce qui nous frappe davantage dans cet univers ; sur tout ce qui touche plus généralement nos sens. Nous n'avons pas non plus, la prétention de vous donner du nôtre dans ces lectures. Nous ne ferons que mettre devant vos yeux, ce que les savants ont dit et écrit de mieux et de plus satisfaisant sur cette matière : notre seul mérite, s'il y en a, sera donc d'avoir bien

choisi, d'avoir assemblé les différentes pièces, et leur avoir donné de la suite.

"Nous parlerons d'abord de la terre et de ce qu'elle contient; puis nous monterons au ciel tous ensemble; mais non pour y rester longtemps, car dans ce cas, tout le monde ne monterait pas avec nous, tant on aime cette misérable terre, cette vallée de larmes, et que personne ne veut quitter, jeunes, vieux, pauvres, riches, infirmes, malades, mendiants, personne demande à partir. Vous connaissez ce que le poëte fait dire au bucheron, réduit à l'extrême misère: il succombe sous le poids de son fagot, dans son découragement il le jette par terre, il commence à se lamenter, il invoque la mort, pour venir le débarrasser de ses maux. Celle-ci, à l'air diabolique, vient par derrière, lui tappe sur l'épaule et lui dit: 'Que me veux-tu donc, mon ami, tu m'appelles, me voici.' 'Eh! qui êtes-vous donc, s'il vous plait?' 'Je suis la mort, dit-elle, toujours obligeante.' 'Ah! dans ce cas, voulez-vous bien avoir la complaisance de m'aider à remettre mon fagot sur mon dos?'

"Voilà l'homme, tout l'homme. Personne ne veut mourir, chacun trouve des raisons pour vivre encore.

"Lorsque nous serons, mesdames et messieurs, au milieu du céleste panorama, nous passerons en revue les astres, les soleils, les planètes; nous les verrons suivre paisiblement et dans un majestueux silence, la route que l'Eternel leur présente; nous les verrons rouler, s'avancer, s'éloigner, s'en retourner et revenir, avec une telle harmonie que l'on sera tenté de croire, pour un moment, que ces corps sont réellement stationnaires."

.....

"Cependant il fut un temps, assurément, où la terre et les cieux n'existaient pas. Dieu a voulu qu'ils existassent, et sa volonté toute puissante créa l'univers. Oui, mais *quand?* Mesdames et messieurs, il n'y a pas de *quand*, pour Dieu, ni de *pourquoi*, ni de *comment!* Il est lui-même le commencement et la fin: il n'y a pas d'époques en Dieu, ni passé, ni avenir; c'est un *maintenant* éternel. "Dieu, a dit Fénélon, est éternellement créant tout ce qui lui plait de créer."

"Mais si vous me demandez, depuis quand l'homme est-il sur la terre? à cela je puis répondre, avec assurance, qu'il n'a guère plus de six mille ans."

.....

C'est ainsi que Painchaud parlait quand il voulait être sérieux.

Maintenant voulez-vous le connaitre quand il prenait le ton comique ? Voici quelques échantillons que nous glanons dans le même cours de lectures :...

" Je vous ai prouvé, je l'espère, dans ma dernière lecture, que je sais prendre mon sérieux dans l'occasion.....
.....

" Maintenant, que le goût des lectures est, pour ainsi dire général à Québec, nous pouvons aborder les sujets graves ou amusants.

" Pour ceux qui ne viennent ici que pour s'amuser et rire, je dois leur dire que le temps de rire est passé, qu'il s'agit à présent de s'instruire.

" A la sortie de ma précédente lecture, j'avais devant moi des demoiselles anglaises, et une d'elles disait à ses compagnes :

" *But he has not been so funny as last time !*" *Funny !* et où trouver du *funny* dans un sujet comme celui de l'univers ? Non, le sérieux va prendre la place du *funny*. Je ne prétends pas, pourtant, aller jusqu'à faire pleurer mes auditeurs ; il me faudrait, pour cela, changer de caractère, et je ne m'y hasarderai pas à mon âge. Sans ma gaité oratoire, je gèlerais à glace tout mon auditoire, dames et messieurs, sans exception !

" Nous avons considéré, l'autre soir, la belle harmonie qu'il a plu à la divine providence d'établir sur cette terre. Nous continuons le sujet aujourd'hui, l'harmonie terrestre ; et nous prouverons qu'ici bas, tout est à sa place, et que tout concourt à procurer à l'homme, et la jouissance et le bonheur.

" Il est probable que nous ne monterons pas encore au ciel, ce soir ; mais préparez-vous y, mesdames et messieurs, pour la prochaine soirée !

" Mais on va, peut-être me dire que j'ai mal choisi mon temps pour une excursion céleste : qu'on s'amuse si bien sur la terre, durant le carnaval ; qu'on ne parle que de *pick-niks*, de danses, de bals et de divertissements !

" Je conviens de tout cela, et pour ne déranger personne, voici ce que je proposerai : Comme j'apprends que mon ami, le docteur Bardy, doit donner prochainement une lecture, je lui abandonnerais volontiers mardi prochain, qui est le *mardi gras ;* et moi je me présenterais le *mercredi des cendres*, jour assurément très propre à méditer sur les vanités de ce bas monde, et à nous engager à visiter le ciel !".....

Painchaud s'était autrefois mêlé activement de politique. Quelques années avant l'insurrection de 1837, il avait été choisi par le parti libéral de l'époque, pour opposer à Québec, le candidat *tory*. Les luttes

BIBLIOTHÈQUE U.S.

électorales étaient alors excessivement vives. On luttait pour ainsi dire, sur les bords du volcan qui devait bientôt faire irruption. C'était le temps ou le célèbre Castarat, ce chef de bande, dont l'habile et savant auteur des *Tours de force*, L. A. Montpetit, a si bien décrit les exploits et les prouesses, sur l'*Opinion Publique*, se mettait à la tête des Canadiens-Français,—qui, jusque-là, avaient fui comme des moutons devant les fils de la verte Erin, poussés par le parti *tory*,—pour les lancer dans la mêlée et à la victoire.

La lutte qui se préparait semblait promettre à Painchaud, une victoire assurée; seulement tout faisait croire qu'elle serait chèrement payée et que le sang coulerait. Cette crainte jointe aussi à d'autres considérations, décidèrent certaines personnes timorées et ayant de l'influence sur Painchaud à le forcer à abandonner une lutte aussi menaçante. Il en coutait beaucoup à Painchaud de laisser ainsi ses amis dans la honte et l'embarras ; aussi persista-t-il a continuer la lutte. Le premier jour de la votation, ce que l'on avait prévu arriva : la lutte dégénéra en bagarre. Painchaud fut de nouveau sollicité, obsédé et finalement contraint par les amis de l'ordre et de la paix à tout prix, ne plus continuer cette lutte sanglante.

Painchaud céda sous la pression et surtout devant les pleurs et les craintes de ceux qui lui présentaient les choses sous un jour si terrible.

La parti qui l'avait mis en nomination fut naturellement fort irrité, et pour se venger le brula en effigie. Preuve nouvelle de l'inconstance du peuple et du peu de durée des faveurs populaires.

Depuis cette époque, Painchaud s'était exclusivement occupé de la profession médicale. Sa clientèle était des plus considérables.

Il est mort à Québec, il y a une couple d'années, âgé de plus de quatre-vingts ans, emportant dans la tombe la certitude d'avoir guéri beaucoup de ses compatriotes et, surtout, d'en avoir fait rire encore un plus grand nombre !

Painchaud (Antoine) était né à l'ile aux Grues, en 1784. Il était frère de feu le révérend messire Charles-François Painchaud, fondateur du Collège de Sainte-Anne de la Pocatiere

BIBLIOTHÈQUE U.S.

## CAUCHON.

On peut dire de Cauchon ce que l'auteur d'*Andromaque* répondit, un jour, à Boileau qui lui demandait son opinion sur la manière d'écrire du chantre du Lutrin :

" Tu es un bœuf qui fait bien son sillon !"

Telle fut l'énergique réponse de l'immortel Jean Racine.

L'ex-président du sénat canadien a fait, lui aussi, son sillon. Il l'a fait dans le journalisme canadien,—partant dans la littérature du pays,—et l'a creusé profondément, comme partout ailleurs, du reste. Sa plume est une plume de fer qui a laissé dans les annales du pays, pendant les vingt-cinq dernières années, une empreinte marquante mais, par malheur, souvent aussi triste que fatale.

Le style du rédacteur-en-chef du *Journal de Québec*, est dur, sec, rude jusqu'à la brutalité, cru, trop même, et cependant, malgré ces graves imperfections, sa phrase, sacadée comme sa démarche, respirant le défi et la violence, se précipite à travers les obstacles et écarte, sur son passage, amis et ennemis quand elle ne les écrase pas.

Cauchon mord jusqu'au sang ses adversaires. Sous sa plume, chaque mot se change en un trait redoutable, souvent mortel. Cet homme est un rude jouteur. Il nous fait songer à ces fougueux spadassins du moyen-âge, qui, à la moindre agression, tiraient l'épée et mettaient flamberge au vent.

Shakspeare a donné pour titre à l'un de ses chefs-

d'œuvres : *Mesure pour mesure ;* les articles de Cauchon peuvent être intitulés : *Morsure pour morsure.*

J'amais écrivain n'a plus attaqué et ne l'a plus été que lui. Esprit revêche et tracassier, il s'attaque à tout le monde. Il jette l'injure et la calomnie à pleines plumées à la figure de ses adversaires, même de ceux qui ne les méritent point. Telles sont ses armes favorites dès qu'il croit voir dans un homme un obstacle à ses projets, à ses intrigues.

Dans *Han d'Islande*, roman qui fut l'un des premiers triomphes littéraires de Victor Hugo, le principal personnage fait périr ses victimes, dans le seul but d'assouvir sa soif du sang ; Cauchon, lui, salit ses adversaires pour contenter son besoin de salir *quelqu'un ou quelque chose*, comme l'a si bien dit, un jour, feu l'honorable et, surtout, l'honnête juge Morin. Cela tient à son tempérament, à son éducation, à ce que les Anglais appelleraient *his training*, enfin au milieu dans lequel il a vécu et où il se débat encore. Il court après la lutte comme le soldat cherche la gloire, comme le routier désire le butin. Si, dans la mêlée, il reçoit bon nombre d'horions, il en donne, en revanche, encore d'avantage. C'est dans sa nature d'attaquer et de l'être.

On conçoit qu'avec une existence aussi orageuse que la sienne, la plume de Cauchon puisse être à craindre. Lorsque la tempête fait bondir et bouillonner les vagues, la mer peut-elle être calme ? Non. Eh ! bien, Cauchon porte toujours une tempête au bout de sa plume. Sa phrase mugit et gronde. Elle semble toujours hurler au-dessus d'un volcan en irruption !

BIBLIOTHÈQUE U.S.

Tel est l'écrivain.

Cauchon, (Joseph-Edouard) n'est pas sorti de la cuisse de Jupiter et n'a pas été, par conséquent, bercé sur les genoux d'une duchesse ; ce qui n'empêche pas, néanmoins, qu'ils soit le fils d'une pauvre mais respectable famille de Québec. Il est né dans cette ville, en 1816

Son père était laitier.

Cette humble origine réhaussée par une énergie presque sauvage et un rude talent qu'il a perfectionné sans, toutefois, avoir jamais réussi à le rendre plus poli, lui fait certainement plus d'honneur que s'il était né sur de moëlleux coussins de velours, entouré de crachats et de parchemins, et qu'il eût ensuite consumé son existence dans un oisif repos. Pour arriver au sommet où il se trouve aujourd'hui, il a dû faire, camme on dit, un *travail de cheval.* S'il n'a pas, comme les Titans, entassé Pélion sur Ossa et Ossa sur Pélion, il a dû, au moins, écarter et surmonter de grands obstacles avant de passer pardessus les épaules de ses nombreux et redoutables concurrents, afin d'escaladër le pouvoir qui, dans notre siècle, parait être encore plus attrayant et surtout plus profitable aux ambitieux que ne l'était aux héros antiques la cour de Jupiter !

Cauchon est un Cyclope dans le journalisme canadien.

Le travail anoblit.

Plût au ciel que Cauchon eût toujours employé cette énergie et cette somme de travail au seul bien-être de sa patrie, et non pas presque toujours unique-

ment au profit de son amour-propre et de son ambition exclusivement personnelle et démesurée.

Nous voudrions pouvoir ne dire que du bien de tous nos hommes de lettres, mais si nous sommes obligé de rendre à tous la justice la plus impartiale, nous sommes tenu aussi de dire la vérité. Nous aurons à critiquer les actes publics de plusieurs de nos écrivains qui se sont mêlés activement de politique, nous le ferons avec tous les égards qui leur sont dûs, mais aussi sans crainte comme sans faiblesse. Le public, croyons-nous, y gagnera de toutes manières en fin de compte, à bien connaitre ceux qui prétendent le servir.

Cela dit, poursuivons notre sujet.

Cauchon fit ses études au séminaire de Québec. Au sortir du collége, il publia un traité de physique déclaré par beaucoup de personnes n'être qu'une insipide compilation, mais dont un certain nombre d'autres font, au contraire, les plus grands éloges. Comme dit un auteur latin :

*Adhuc sub judice lis est.*

Pendant sa cléricature, il publia plusieurs articles dans le *Libéral*, de Québec, la feuille la plus avancée de cette époque ! *Quantum mutatus ab illo !* ne peut-on pas dire avec vérité aujourd'hui ?

Admis au bareau vers 1842, il jeta de côté, au bout de quelques mois, la robe d'avocat et les bouquins, pour entrer dans la carrière du journalisme qu'il n'a pas quittée depuis, sauf quand il à été ministre, et encore surveilla-t-il de son bureau ministériel son CHER *Journal de Québec* ! Il fit son entrée définitive dans le journalisme, en qualité d'assistant-rédacteur

BIBLIOTHÈQUE U.S.

du *Canadien* qui, à cette époque, était rédigé par l'illustre Etienne Parent, le doyen et plus érudit de nos publicistes.

Le style de Cauchon n'était certes pas alors ce qu'il est aujourd'hui, il s'en faut de beaucoup. Cauchon est loin d'avoir atteint la perfection littéraire, mais il s'est dépouillé de plusieurs de ses défauts de style, en conservant toutefois sa grossièreté phénoménale. A cette époque dont nous parlons, que de *cuirs*, grand Dieu ! que de mots, que de phrases qui, dans ses articles cocasses, prêtaient journellement à rire ! Pendant longtemps, même après qu'il fut devenu propriétaire d'un journal, la plume resta encore rebelle entre ses mains violentes. On ne peut, même encore aujourd'ui, s'empêcher de rire, lorsqu'on relit ce lugubre article dans un paragraphe duquel il raconte d'une manière vraiment grotesque, la délivrance miraculeuse de feu M. Ronald Macdonald,—à cette époque rédacteur du *Canadien*—de l'incendie de l'ancien théâtre Saint-Louis, à Québec,—le 12 Juin 1846,—où ce savant et regretté journaliste eut le malheur de perdre son épouse et sa fille ainée.

Ecoutez-le raconter ce triste événement :

.....

"M. McDonald, le rédacteur du *Canadien*, eut aussi le bonheur d'échapper à cette calamité. Dès qu'on l'aperçut et qu'on l'entendit plusieurs bras s'attachèrent à lui et on le retira ; dans les efforts qu'on avait faits pour le dégager, il avait perdu ses bottes. Ce serait peu si c'était là sa seule perte, mais il pleure la perte de son épouse et de sa fille ainée, madame Rigobert Angers, qui sont péries dans les flammes."

.....

Le mot bottes convient d'être placé dans les lignes que nous venons de citer, à peu près comme qui dirait *des cheveux dans la soupe*. Il nous semble que

quand on est obligé de raconter un aussi grand malheur, on évite, pour peu que l'on soit susceptible d'avoir du goût et que l'on connaisse les convenances les plus élémentaires, toute expression grotesque ou triviale qui peut prêter à rire.

Et son article à l'adresse de feu l'honorable John Neilson,—cet anglais si sympathique aux Canadiens-Français,—article qui fut publié le 1er Février 1848, le jour même de la mort de cet honnête député du comté de Québec, qu'elle pénible impression ne produisit-il pas dans le public ?

La *Quebec Gazette* et le *Journal de Québec* étaient alors aux prises. Le jour de la mort de feu l'honorable John Neilson, le *Journal de Québec* contenait deux articles violents à l'adresse de ce grand homme d'état, mais plutôt que de retarder l'impression de sa feuille, en prenant le temps nécessaire pour remplacer les malencontreux articles, Cauchon fit paraitre son journal avec accompagnement d'une note explicative de sa façon !

Mais jugez plutôt par vous-même, lecteur, voici ce chef d'œuvre de condoléance :

"L'honorable John Neilson est mort ce matin, à 4 heures. Lorsque nous avons appris cette mort inattendue, les articles à l'adresse de la *Gazette* étaient mis en pages, et, pour les laisser de côté, il eût fallu renoncer à publier aujourd'hui ; cela expliquera pourquoi nous répondons à un mort."

Le 5 du même mois de février 1848 il ajoutait :

"Nous devons encore une fois exprimer le regret que nous avons éprouvé lorsque nous nous sommes vu dans l'obligation de publier deux articles à l'adresse de l'honorable John Neilson, lorsqu'il venait de descendre dans la tombe ; mais nous avons expliqué la cause de cette publication et l'inconvénient qu'il y aurait eu de l'omettre. Nous n'aurions pas pu dans un but de simple convenance, exiger de nos lecteurs un pareil sacrifice...."

BIBLIOTHÈQUE U.S.

Bah ! priver les lecteurs d'un numé . *Journal de Québec* de cette époque, n'eut certes pas été un sacrifice, bien au contraire. Combien de fois les lecteurs d'un journal, n'ont-ils pas été obligés de faire de semblables sacrifices, parceque grâce à la gaucherie d'un ouvrier, une *forme* avait été brisée ?

De plus, devant le respect dû à un mort illustre, et pour prouver qu'on est homme d'honneur, la perte de quelques piastres n'est pas un sacrifice. Ce fut, l'opinion générale du public à l'égard de Cauchon au sujet des articles en question.

Après cela, on peut rabattre le rideau et tirer l'échelle. Pourtant, citons un dernier extrait comme exemple de son bon goût littéraire. Ce sera le bouquet.

Le *Nouveau-Monde*, organe de l'évêque catholique de Montréal est en cause :

" La fraternité du *Nouveau-Monde*, s'écrie Cauchon, a des dévouements que l'on pourrait appeler sublimes, si ses membres n'avaient pas d'autre objet que le terre-à-terre des ambitions, des satisfactions, des brutalités et des ignobles haines de ses membres froissés dans leurs prétentieuses espérances, écrasés sous la logique de ses adversaires et réduits enfin au rôle peu enviable de faiseurs de religion et de pharisiens, déchirant à belles dents leur prochain pour sauver du péril la religion du Christ, qui n'a jamais prêché que l'amour et l'oubli des injures et qui, conséquemment, aurait horreur d'avoir pour disciples les Saladin-Lamarche, les Luc Désilets, dit-la-plaie-du-clergé-des-Rivières, les Gatineau-Saint-Maurice McLeod, les Beausoleil-Médéric-Lanctôt et les Desjardins à l'odeur du " fumier ;" mais il y a longtemps qu'un auteur a dit : " il n'y a qu'un pas du sublime au ridicule " et, quand on vient vous dire que tous ces amas d'absurdités, d'horreurs, de rancunes, de vengeances est la véritable doctrine de l'Eglise et est autorisée, que la combattre avec la vérité, la raison et Rome même, c'est nier l'autorité et se rendre coupable de résistance aux lois de Dieu et de l'Eglise, il faudrait adorer ?..... Quoi ! M. le chanoine Lamarche, dont l'ignorance est aussi connue que l'insupportable orgueuil, serait l'autorité et il ne resterait plus aux

humbles fidèles qu'à recevoir à genoux ses décrets ! L'humanité serait-elle descendue si bas et l'intelligence humaine, éclairée de la foi, de la doctrine, de l'autorité et de la science, serait-elle donc condamnée à cette humiliation d'*avoir à se courber devant une matière aussi grossière et aussi mal pétrie?*.....

"M. Desjardins est brutal et mal élevé sans doute, mais il a eu au moins *la magnanimité de couvrir de ses initiales la personnalité du "vaste" chanoine.* De ce "goujat," nous n'avons pas à nous occuper, d'autant plus que le manteau serait assez vaste pour couvrir son maître tout entier, s'il n'était pas *atteint d'une effrayante hydropisie d'orgueil qui lui donne des vapeurs d'infaillibilité.*

"Vous verrez que ce chanoine là tournera mal un jour, quand on mettra la bride à son incommensurable orgueil. On a dit que c'était un second Hyacinthe: pour le talent? non; pour le reste? nous ne disons pas non."

Pouah ! le cœur se révolte ! Comment un homme d'un tel talent peut-il donc descendre si bas et se servir d'un langage aussi inconvenant ? Hélas ! demandez à l'homme politique.

On respire dans cet article de Cauchon, l'odeur du style du *Père Duchesne*, feuille qui n'était guère rédigée d'une façon plus grossière que cet échantillon du *Journal de Québec*.

Nous n'avons cependant pas glané dans les plus fertiles parties de son parterre littéraire, où l'on trouve encore plus d'épines, de ronces et de chardons, que de lys, de jasmins et de roses ; mais ces quelques citations suffisent, croyons nous, pour démontrer que cet ardent polémiste est armé d'une plume qui, si elle était toujours inspirée, guidée, par un veritable amour de l'intérêt public, deviendrait une plume d'aigle, tandis que malheureusement sous la pression de l'esprit de parti, et surtout, de l'intérêt privé, elle se change souvent en un stylet où l'encre est remplacé par le fiel ou le venin. C'est un malheur pour l'écrivain et surtout pour son pays.

BIBLIOTHÈQUE U.S.

Que dire maintenant de ses insultes à l'adresse de Papineau, insultes qui forcèrent Gugy à défendre et à faire l'éloge de son ancien adversaire politique ? Elles discréditent pour toujours celui qui s'en rend coupable.

Malgré cela, Cauchon était né journaliste et devait le devenir complètement un jour ou l'autre. *C'est en forgeant que l'on devient forgeron*, et c'est à force d'écrire et, surtout d'étudier, que Cauchon est parvenu à se créer ce style qui lui est propre, bien que beaucoup de gens trouvent avec raison, qu'il ne le soit guère. Chacun a son opinion, et, comme on dit, *des goûts et des couleurs il ne faut pas disputer ;* cependant nous trouvons que les goûts littéraires de Cauchon ne sont pas encore tout à fait académiques, et que ses aspirations politiques ne respirent pas l'honnêteté de feu l'honorable Morin.

Ces écarts de plume, ces égarements de style que nous signalions, il y a un instant, et qui faisaient pouffer de rire ses adversaires toujours à l'affût pour surprendre chez lui quelque travers, quelque ridicule en attendant quelque chose de pis, Cauchon ne les répéterait certainement pas aujourd'hui. Mais s'il ne commet plus de ces balourdises grossières ou ridicules d'autrefois, il a néanmoins conservé la mauvaise habitude de se défendre par l'insulte et le mensonge. D'écrivain médiocre, il est devenu maître écrivain ..... dans son genre. C'est une nouvelle preuve qu'avec du travail et de la persévérance, les natures même les plus ingrates triomphent de tout.

Démosthène qui, dans sa jeunesse, bégayait horriblement, ne réussit à devenir le plus éloquent des

Orateurs grecs, qu'en se plaçant de petits cailloux dans la bouche, et en allant ensuite, la bouche ainsi embarassée, improviser ses harangues immortelles sur les bords des rivages poëtiques de la Grèce. A force d'exercice et d'étude, Cauchon, qui n'est certes pas un Démosthène, a triomphé lui aussi de la plupart de ses imperfections littéraires, et est devenu le redoutable polémiste que l'on ne peut jamais admirer, et pour cause, mais devant l'âpre tenacité duquel pour la curée, on s'étonne et reste comme ébahi ! On finit toujours par se dire : cet homme est un Gargantua politique ! En l'examinant de plus près, on s'aperçoit qu'il tient aussi du Vandale.

Il y a des natures ainsi composées.

Sous le rapport du style, voici, dans notre humble opinion, ce que Cauchon a écrit de plus parfait, de plus achevé. C'est un portrait du célèbre évêque de Nancy. Il se montre dans cette appréciation, ce qu'il peut et ce qu'il devrait toujours être, énergique et correct :

"C'est une tâche bien pénible que celle que nous entreprenons, puisque nous venons vous entretenir d'un homme que vous avez entendu vous-mêmes, qui vous a transportés d'étonnement et d'admiration, qui a remué si puissamment vos cœurs, qui a laissé un souvenir si profond dans vos esprits, de cet homme qui n'a fait que passer parmi nous, mais dont le passage a été marqué par des traces profondes.

"Encore si nous venions vous parler de quelqu'un que vous n'auriez pas entendu et qui ne serait pas si grand dans vos esprits et dans vos cœurs ; encore si nous avions devant nous le texte pur et simple de ses éloquents discours pour nous appuyer et pour marcher dans ce dédale où nous nous sommes engagé, peut-être pourrions-nous nous assurer. Mais où sont maintenant ces traits énergiques et sublimes ? ces pensées vigoureuses ? ces comparaisons si belles, si grandes, si nobles, si justes, si lumineuses, qui portaient tour à tour la conviction dans les âmes et l'effroi dans les cœurs ? Où sont-elles ces paroles de feu ? où sont les puissants accents de génie ? où est toute cette magnifique et majestueuse



BIBLIOTHÈQUE U.S.

éloquence? Tout s'est évanoui, tout à passé devant nous comme le souvenir rapide du voyageur qui ne se rappelle que confusément les lieux qu'il a parcourus et les émotions qu'il a éprouvées. Pendant que nous nous efforcions de retenir ce torrent impétueux et que nous le pressions dans notre aspect, il s'échappait par d'autres endroits avec plus de force et plus de rapidité, et tout confus de chagrin, nous laissions tout aller pour nous livrer comme les autres au courant de ce fleuve majestueux, mais cependant il nous est resté quelques gouttes d'une eau si pure, nous avons pu nous baisser pour nous abreuver en passant aux sources d'une si belle éloquence. Si quelquefois la pente de ce fleuve est moins rapide, si sa marche est plus lente et plus paisible, jamais du moins elle n'est troublée par des matières étrangères, jamais l'horizon de ce beau ciel n'est couvert de nuages et de brouillards, s'il faut le dire, jamais l'éloquence de ce grand homme n'est obscurcie par les trivialités choquantes que l'on rencontre dans les ironies amères du père Honoré, et même dans les figures terribles et sublimes de Bridaine.

"Mais s'il n'a pas les défauts de ces hommes illustres, il a toutes leurs beautés; comme eux il a puisé aux sources de la nature cette force et cette énergie pour peindre les vérités effrayantes de la religion; comme eux, il fait entendre d'espace en espace, comme une voix du désert, les mots de mort, de néant, d'enfer, d'éternité. Si, comme nous l'avons déjà dit, ses discours sont quelquefois diffus et languissants, il ne faut pas s'en prendre à lui, mais à un défaut inhérent à l'improvisation; ayant été obsédé tout le jour, il n'a pas eu le temps de méditer son sujet, qu'il compose au moment où il vous parle. Mais frappé tout-à-coup par quelque pensée subite et comme à l'improviste, il a bientôt racheté toutes ces langueurs par des beautés du premier ordre et par des traits d'une surprenante éloquence, qui sont comme un réservoir dans ce cerveau fécond.

"Il connait parfaitement la poëtique de l'éloquence, et suivant les sujets qu'il traite ou les passions qu'il veut émouvoir, il donne à sa diction toutes les nuances et toutes les couleurs, à son expression toute la richesse et toute la pompe, à sa pensée toutes les formes, à son geste toute la mobilité et toute la majesté de sa pensée.

"Souvent il a l'imposante sublimité de Bossuet quand il appelle le néant, quand il abat les dignités et les grandeurs de la terre, quand il fait résonner la voûte des temples du fracas des trônes renversés, quand il déroule avec une majesté terrible les révolutions des empires qui se succèdent et qui se poussent comme les flots d'une mer agitée, quand il appelle la voix caverneuse des tombeaux pour instruire ceux qui s'attachent au brillant des choses passagères. Si quelquefois il est vague et diffus, d'autrefois dans la liaisons et la succession de ses idées, il se

montre l'émule de Bourdaloue; il est pressé comme lui par l'impulsion de son génie et par l'abondance de ses mouvements et de ses pensées. C'est alors qu'il triomphe sur son auditoire, c'est alors qu'il mêle l'ironie amère à des raisonnements puissants.....

"Comme il méprise en lui-même la grandeur et qu'il n'est obsédé que par l'ardeur de sa charité, il peut tout se permettre, aussi s'écrie-t-il, dans le mouvement de son zèle spontanné : 'Après les pauvres les rois !" Il sait profiter de toutes les circonstances locales et personnelles. La foi et la religion si profondément gravées au cœur des Canadiens, les montagnes qui l'entourent, le beau fleuve qui coule à ses pieds, la chûte formidable de Niagara dont il a entendu les roulements se prolonger sourdement dans les plaines immenses de l'Amérique; tout devient la matière vivante de ses comparaisons et la source de beautés sans nombre. Tout ce qu'il dit est à lui. Bientôt vous l'entendrez lui-même, souvenez-vous, en attendant, comme il développait avec une sombre et paisible majesté les appareils du grand jour du Seigneur, comme il brisait toutes les harmonies de la nature et de ces mondes immenses qui furent lancés dans l'espace par la main du créateur, comme il renversait la pierre des tombeaux, comme il faisait sortir vivants ces squelettes poudreux des demeures sépulchrales. Mais ce n'est pas tout; lorsque la mort a pesé sur l'abime, que l'abime s'est dilaté, puisqu'il s'est refermé, il appelle l'éternité, et l'éternité accourt avec toutes les fureurs de l'enfer, c'est alors que s'élevant vers son auditoire avec un œil étincelant et farouche, avec une voix sourde et sinistre, le cri de l'hyène où les échos des cavernes, il déroule devant lui les horreurs de ces gouffres affreux, qu'il rend présents à tous les esprits et comme ouverts au-dessus de cette immense assemblée. Entendez les accents terribles de sa voix qu'il fait courir comme les roulements du tonnerre sous les arches multipliés du temple; c'était au milieu de la nuit qu'il fesait entendre ces paroles de frayeur et d'épouvante, c'était aux reflets de quelques pâles flambeaux qu'il ouvrait les cavernes sombres du gouffre infernal, c'était dans le silence des tombeaux, qu'il fesait résonner la voix rauque de l'abime et les désolations de l'éternité .....

"Nous le disons avec vérité, nous n'avons jamais vu dans les poëtes ni dans les orateurs une peinture aussi forte et aussi effrayante du séjour de l'infortune éternelle...."

La sous-rédaction du *Canadien* pesait lourdement à ce jouteur impatient de commander en maitre; aussi, le vit-on bientôt quitter le journal de la côte Lamontagne pour fonder, de concert avec son beau-

BIBLIOTHÈQUE U.S.

frère, M. Augustin Côté, une petite feuille qui devait devenir plus tard l'important *Journal de Québec*.

L'humble et ancienne boutique de A. Côté et Cie., ne ressemblait guère aux vastes ateliers, où, pendant environ un quart de siècle, s'imprima, près de l'archevêché de Québec, et depuis quelques années, dans l'ancien hôtel du gouvernement en face de la *Place d'Armes*, dams la même ville, le principal organe du parti conservateur du district de Québec. Le temps a marché, les honneurs et la fortune sont venus aussi vers Cauchon. Entré bien jeune dans la carrière du journalisme, il a escaladé tour à tour le fauteuil de ministre, celui de la mairie et, finalement, celui du sénat. En 1844, il fut choisi pour représenter dans le parlement des Canadas-Unis, le comté de Montmorency dont il a constamment, depuis cette époque jusqu'à l'établissement de la Confédération, tenu le mandat et le plus souvent, hélas, pour le malheur du pays.

Après des efforts, des intrigues, des menées, des luttes, des tergiversations politiques de toutes sortes, il parvint enfin en 1859, à entrer dans le *port*, pour nous servir d'une expression qu'il a fait naitre et qui est devenue historique. Se croyant assez fort, en sa qualité de *Commissaire des Terres de la Couronne*, pour passer par dessus la tête de ses collègues et faire, comme on dit, maison nette, il tomba, néanmoins dans un piége qu'on lui tendit pour se débarasser d'un personnage aussi incommode. Un ami,—un collègue, qui était bien aise d'avoir l'occasion de l'éconduire, lui persuada d'offrir, pour la forme, à propos d'une question en litige, sa démission de ministre qui ne devait pas, disait cet ami, être acceptée ; ce qui ren-

drait le prétendu démissionnaire plus puissant que jamais !

Cauchon donna dans le panneau, offrit sa démission qui fut bien et duement acceptée, et resta *Gros Jean* comme ci-devant !

"Il jura mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus,"

et que si jamais il rentrait au *port*, il n'en sortirait que bien remplumé ! Et certes, il a tenu sa promesse, car il ne lui a été possible de faire une seconde entrée dans le *port* qu'à condition d'approuver les comptes d'apothicaire de l'entrepreneur McGreevey et autres au sujet des bâtisses d'Ottawa. Aucun ministre n'avait voulu se compromettre à ce point, mais Cauchon mit de côté toute délicatesse et signa ! Aussi quand il sortit une seconde fois du ministère, était-il le plus riche ministre du pays, à ce que prétendaient, au moins, ses nombreux adversaires qui allaient même jusqu'à dire que, pendant qu'il se vantait d'avoir enfermé l'honorable Dessaules dans la *tour centrale*, il s'était amusé à la gruger !

Lorsque la Confédération fut définitivement établie, le gouvernement, dans le but de l'empêcher de se mettre du côté de l'opposition, le nomma alors président du sénat et le chargea, en même temps, de former le ministère de la province de Québec. On sait qu'il échoua dans cette dernière tâche ou plutôt qu'il fut joué par certains membres de son propre parti même. Ce fiasco politique lui pèse énormement sur le cœur : c'est un de ses plus insupportables souvenirs ! Cauchon ne peut se consoler de n'avoir, pendant quelques sessions, représenté le comté de Montmorency, que dans la chambre locale, et non comme ministre encore !

BIBLIOTHÈQUE U.S.

Mais ce qu'il regarde comme la déception la plus amère que lui a causé ce fiasco, c'est la perte de la charge de lieutenant-gouverneur de Québec qui lui est glissée entre les mains et qu'on lui a passé au nez !

Aussi, gare au réveil du lion à demi muselé !

Il dût donc, malgré son dépit rentré, remettre son portefeuille de premier ministre de Québec, mais en se retirant, il ramassa le projet vital et toujours populaire du Chemin de fer du Nord si souvent pris, abandonné, repris et réabandonné par tant de chercheurs de popularité et de faveurs publiques. C'était, en un mot, l'ancien cheval de bataille monté tour à tour, depuis si longtemps, par tous les blagueurs politiques de la ville de Québec, qu'il enfourchait après vingt-cinq années de repos forcé !

Le nouveau cavalier sera-t-il plus heureux, cette fois, que tous ses prédécesseurs, et le coursier de fer atteindra-t-il le but de la course, avant que les pauvres Québecquois, si souvent dupés, n'aient complètement déserté leur vieille cité ? Il faut, on peut même raisonnablement espérer, aujourd'hui, que ce chemin sera fait, même malgré Cauchon qui, quoiqu'il dise et quoiqu'il fasse, s'en préoccupe, au point de vue de l'intérêt public, à peu près comme d'un chemin dans la lune !

L'inauguration factice de ce chemin a eu lieu depuis déjà à peu près un an, et qu'on nous dise aujourd'hui combien de pieds de lisses ont été posées ?

Pas un pouce !

C'est donc une farce au moyen de laquelle Cauchon veut parvenir en se jouant d'un public crédule ?

Le chemin de fer du Nord coutera énormement

cher à la ville de Québec, mais lui rapportera encore d'avantage de toutes manières, si toutefois, il est un jour construit. On devra en remercier les capitalistes étrangers et non Cauchon qui malheureusement ne se sert de cette entreprise nationale que pour atteindre à ses fins personnelles.

La lutte, à ce sujet, a été excessivement vive, ou pour mieux dire, acharnée, terrible et les conséquences s'en feront sentir longtemps. Cauchon est sorti victorieux de cette lutte, pour le moment du moins, mais au dépens de Québec, et au prix de quels sacrifices, grand Dieu !

Cauchon a ses partisans aveuglément fidèles et ses ennemis jurés, ses panégyristes aveugles ou intéressés, et ses détracteurs outrés et intraitables. Il y a des gens qui s'imaginent que cet homme est indispensable, et que l'univers s'écroulerait s'il n'y mettait l'épaule ! D'un autre côté, beaucoup de personnes, dans tous les rangs de la société, et c'est le plus grand nombre, prétendent qu'il place la main dans trop de plats à la fois et qu'à force de patauger partout, il finira par tout engloutir !

A l'occasion de cette gigantesque entreprise du Chemin de fer du Nord, l'opinion publique, déjà tant de fois prévenue contre Cauchon, s'élevant de nouveau; et cette fois, avec encore plus de force que jamais, lui prêta des motifs sordides et intéressés. On l'accusa de ne travailler qu'à sa propre fortune tout en faisant construire ce chemin.

" Quand on songe, disait la foule de ses opposants courroucés, à la somme d'énergie que cet homme a dépensée depuis *un quart de siècle* pour se jucher où il est aujourd'hui ; que pour faire sa fortune politique,

BIBLIOTHÈQUE U.S.

il a, chaque fois, qu'il l'a jugé nécessaire à son intérêt personnel, exprimé des opinions, soutenu des systèmes dont il ne pensait pas le premier mot, dont il riait sous cape avec ses intimes, et cela dans le seul but de se pousser et de parvenir à se caser au prix même des plus honteux sacrifices, des plus lâches abandons de parti; qu'il n'a fait qu'attaquer les honnêtes gens par la seule propension naturelle de son caractère adonné à l'envie et à la malignité jalouse contre ceux qui lui portaient ombrage ou contrecarraient ses projets pernicieux, ses instincts tirannique et voraces ; que sa seule tactique a été de passer d'un camp à l'autre, (aujourd'hui encore, le voici dans les rangs de l'opposition !) chaque fois qu'il espérait, par ses pérégrinations répétées, remplir abondamment son escarcelle, ou au moins, se garnir le gousset; que jamais homme public ne s'est plus moqué, à la barbe de ses dupes et de ses victimes, des trois quarts des choses qu'il a débitées dans ses discours ou ses écrits ; qu'enfin au point de vue de la franchise, de la sincérité des motifs, sa vie politique n'a été qu'un long scandale, un agiotage continuel ; quand on se rappelle tout cela, ajoutaient-ils, comment peut-on éloigner la peur qu'il nous inspire au sujet des deniers publics dont il a la garde ou le maniement ? Comment appaiser les haines qu'il a fait naitre partout et les colères qui sont amoncelées de toutes parts au-dessus de sa tête ?"

Ainsi parlait la voix publique.

De plus, les mauvais plaisants rappelaient avec force commentaires plus ou moins épicés, son approbation des honteux *extras* des bâtisses d'Ottawa, à sa seconde entrée dans le *port*, l'histoire ténébreuse des

*rideaux* et des *devants de cheminées*, et, surtout, la scène aussi grotesque qu'inconvenante où il apprit à la dame de Sir Edmund Head, de quelle manière les Canadiens s'y prennent pour partager une pomme en deux parties : en la plaçant sur le genou et en la fendant d'un coup de poing ! etc., etc. Enfin, c'était un vacarme d'enfer, à décourager le plus solide et le plus entreprenant.

Si Cauchon n'avait eu en vue que le bien de son pays, il se serait certainement effacé devant l'opposition formidable, la réprobation universelle que soulevait son passé politique. Mais non, il a tenu tête à l'orage, a fait face à l'opinion publique justement indignée, n'en a tenu aucun compte et a passé outre.

Cauchon doit cependant s'apercevoir aujourd'hui qu'il est encore plus facile d'escamoter une élection dans Québec—Centre, que de lutter contre M. Ross sur le marché monétaire ! Il ne lui reste donc qu'une seule chose à faire : se démettre au plus vite de la charge de président de la compagnie du Chemin de fer du Nord. L'*ultimatum* des capitalistes étrangers exige son abdication ! Le salut de Québec est à ce prix.

Nous ne prétendons pas être prophète, mais nous croyons que c'est le Chemin de fer du Nord qui écrasera Cauchon, politiquement parlant. A force d'essayer à aplatir les autres, le héros du *Sault à la Puce* finira par s'aplatir lui-même !

Et remarquez que quand s'élèva contre lui, cette formidable opposition qui dure encore plus terrible que jamais, et qui, aujourd'hui, est conduite par ses anciens amis, plus fortement que par aucun des libé-



BIBLIOTHÈQUE U.S.

raux ; ce ne fut pas seulement les laïques, les gens d'affaires, qui ne voulaient pas de Cauchon à la tête de cette entreprise nationale ; le clergé même semblait s'être, enfin, aperçu qu'il était joué par lui comme tant d'autres l'avaient été. Aussi, jamais depuis l'excommunication dont l'avait frappé, à Toronto, Monseigneur de Charbonel, jamais, disons-nous, Cauchon ne s'était attiré aussi fortement le courroux d'une grande partie du corps religieux, et il faut avouer qu'il ne l'avait pas volé !

Ah ! si un homme de sa trempe eut mis ses facultés intellectuelles au service de son pays, au lieu de les employer à des fins purement personnelles, quelle belle page il aurait dans l'histoire et quelle large place il posséderait dans le cœur de tous ses compatriotes ! Malheureusement, plus qu'aucun autre, il a contribué à les diviser, en jetant, le premier, à la figure des libéraux honnêtes et sincères, comme un brandon de discorde, le mot aussi stupide que funeste de Rouge, mot qui n'a jamais eu sa raison d'être en Canada, mais qui, exploité par l'ignorance, le fanatisme, les préjugés, et, surtout, l'esprit de parti égoïste et sans vergogne, a creusé un abime effrayant qui, chaque jour, s'élargit d'avantage, et que l'esprit de conciliation, l'abandon, l'oubli des anciennes querelles, l'amour, enfin, de la patrie, parviendront seuls, peut-être, à combler !

Oui, si tous ceux qui s'occupent de politique, songeaient à notre position exceptionnelle comme peuple, et surtout à l'avenir, ils ne voudraient certainement pas prononcer les mots de *Bleus* ou de *Rouges*, et proclamer par là une scision qui ne doit pas et ne

peut pas exister. Il n'y a et ne doit y avoir que des Canadiens en ce pays ?

En semant la zizanie, en soulevant des haines, des vengeances de tous côtés, comme ils le fait depuis plus d'un quart de siècle, Cauchon a le plus contribué à affaiblir les Canadiens de toutes manières, mais surtout au point de vue national.

Après cela on comprend mieux l'écrivain dont nous traçons le portrait fidèle, dont la plume et la parole ont jeté un si vif éclat sur notre littérature, mais qui, en même temps, ont produit des résultats si funestes à notre pays, car l'on voit que ses actes publics ont déteint considérablement sur ses écrits.

Cauchon n'est pas un orateur, il est ce que les Anglais appellent *a debater*. Il n'a pas l'éloquence des grands maitres parlementaires, mais il posséde la fougue du tribun sans en avoir, néanmoins, ni le charme ni la puissance fascinatrice. Son éloquence est la faconde farouche d'un rhéteur forcené qui conviendrait à des forts de la halle, d'un hurleur qu'ils applaudiraient, sans aucun doute, à outrance et promeneraient ensuite en triomphe sur leurs épaules. C'est un matamore en bras de chemise, mais qui s'éclipse dès que quelqu'un de sa force ou de sa trempe, peut couvrir sa voix qu'il s'efforce, dans la bagarre, de rendre semblable au roulement du tonnerre, mais qui ne fait qu'écorcher l'oreille, et produit sur l'auditeur une impression aussi désagréable, aussi pénible que celle causée par la plainte d'un coupable surpris et qui craint d'être égorgé !

Qui ne se rappelle cette séance mémorable pendant laquelle Cauchon ayant, avec son insolence ordinaire,

BIBLIOTHÈQUE U.S.

attaqué l'honorable Loranger, celui-ci lui administra une mercuriale, dont notre héros se souvient encore en grimaçant ? L'ancien député de Laprairie le prit à partie avec l'arme de l'ironie et du riducule qu'il maniait si bien. A chaque coup de canif qu'il donnait à son adversaire aussi cocasse que mal intentionné, la Chambre éclatait en un rire homérique, et Cauchon s'enfonçait de plus en plus dans son fauteuil de député ; tel à point, qu'avant la fin du discours, on ne lui voyait plus que le sommet de la tête !

Il était doublement enfoncé.

Au phisique, Cauchon n'est certainement pas un Quasimado, mais ne peut pas précisément passer, non plus, pour un Adonis. On le reconnaitra sans difficulté, aux quelques coups de brosse que nous allons donner à son individualité phisique.

Cheveux noirs, barbe de même couleur, hérissée, longue et touffue, que le travail et les luttes font grissonner, regards enfoncés derrière des besicles montés en or ; front proéminent, tête solidement posée sur des épaules bien charpentées ; poitrine large et semblant défier les coups ; taille au-dessus de la moyenne ; buste incliné en avant, ce qui fait que celui auquel il appartient, parait chercher constamment quelque chose à terre ; démarche lourde et saccadée ; la coiffure enfoncée jusqu'aux oreilles ou négligemment renvoyée en arrière ; une grosse canne de bourgeois à la main, voilà Cauchon quand il passe sous la calotte des cieux, dans sa *bonne ville* de Québec !

Quand il se lève pour adresser la parole en Chambre, il a l'apparence tapageuse d'un boxeur. Son habitude

ordinaire est de se laisser aller alors à un mouvement continu et cadencé de va-et-vient qui produit une impression fatiguante. On craint toujours qu'il ne tombe le nez dans la poussière, bien que l'on sache qu'il n'y a aucun danger pour lui de se salir, car lorsqu'il est en Chambre, on peut répéter le mot de Sheridan aux Communes anglaises, le jour où les membres du parlement condamnèrent ce grand homme à embrasser le plancher de leur salle :

"I never saw such a dirty floor as this!"

Il hésite en commençant son discours ; il tatonne, il s'efforce de saisir la phrase tardive et rebelle. On dirait qu'il cherche ses pensées ou qu'il n'en a point. Détrompez-vous, s'il tarde à les faire éclore, c'est qu'il les arrange en ordre dans les cases de son cerveau qui fermente de colère et d'impatience. Mais si avant que ce travail soit achevé, un adversaire lui décoche tout-à-coup un trait qui l'atteint et le blesse, il bondit aussitôt comme le bœuf que le taon a piqué. Il ouvre ou plutôt il brise, dans un suprême effort, la digue qui retient captive sa harangue, et donne libre cours à sa pensée contenue, aux flots irrités de sa parole tumultueuse et précipitée. Alors c'est un torrent qui déborde impétueux et discordant. Son organe fatigué, haletant, se dégage et devient strident, terrible, féroce. Son regard fauve lance des éclairs de rage, sa voix, tour à tour aigre ou rauque, jette des cris de possédé !

Certes, il ne charme pas l'oreille, mais la logique de son raisonnement vous arrête et vous enserre. On veut fuir le tribun, mais on est forcé d'écouter, malgré soi, le discoureur. Il faut subir son argu-

BIBLIOTHÈQUE U.S.

mentation à coup sur incisive, serrée, sinon toujours loyale et sincère. Qu'il ait tort ou raison, et il est plus souvent dans l'erreur qu'avec la vérité, il est maitre de la question qu'il discute et traite à sa guise et à son avantage. On le trouve, presque toujours, très fort et bien renseigné sur tous les sujets. Trouvant réponse à tout, il a l'audace des menteurs impudents ; mais plus il parle, moins il persuade, parceque l'on sent qu'il n'est point sincère et qu'il ne pérore que dans son intérêt personnel.

Il ne s'efforce pas de convaincre son adversaire, mais de détruire l'argumentation de ce dernier. Découvrir le défaut de la cuirasse, voilà son but, et quand il l'a trouvé, il frappe sans relâche ni merci.

N'ayant jamais eu les qualités d'un chef populaire de parti, jamais il ne pourra les acquérir et pour cause ; mais il possède les défauts qui le rendent un allié important et dangereux à la fois, pouvant être aussi bien un puissant complice qu'un adversaire redoutable et embarrassant.

Pour bien comprendre ce qu'il vaut, disons qu'il est de l'opinion de ce personnage d'une comédie française auquel on demande qui il aime ?

"Je n'aime que moi-même !"

Répond ce personnage égoiste.

Cauchon, comme Médée, s'écrie sans cesse :

"Moi, moi seul, et c'est assez !"

Conservateur dans son journal, dans ses discours, il est anarchiste dans ses actes, dans ses procédés. L'ambition, la soif du pouvoir et des richesses, dévore le cœur de cet homme public. La jalousie et l'égoïsme percent dans ses écrits politiques, dans ses discours

parlementaires, et surtout, dans ses actions d'homme d'état.

Comme écrivain, on peut le comparer, quant au style, à Proudhon ou à Louis Veuillot. En politique, il n'a qu'un but : faire fortune à tout prix, même en sacrifiant ses compatriotes.

« Périsse la patrie, plutôt que le picotin ! »

Voilà sa devise. Sans vertus civiques, il est en faveur de tous les gouvernements qui paient le plus cher. En politique, il brise ou compromet tout ce qu'il touche. Pour de l'argent, il s'anéantirait lui-même. Il est le roi du *humbug*,—il en fait à foison—et le type de l'agioteur politique.

Le *Ring* de New-York eut été fier de lui. Sa conscience est de caoutchouc et il change d'opinion aussi souvent que d'habit. On trouve chez lui des instincts, des appétis, des intérêts, mais d'amour du bien public, du progrès, de liberté, ne lui parlez point : il n'en connait que les mots sans en apprécier les bienfaits. Là où il est passé maitre, c'est dans l'art d'exploiter la corruption ou la faiblesse des partis politiques pour arrondir sa fortune personnelle. Il semble croire, lui aussi, qu'en politique, *il y a des intérêts, et voilà tout !* Sa politique ne se bâse pas sur des principes, mais s'échafaude sur des calculs égoïstes et mesquins.

Depuis qu'il est journaliste et député, c'est-à-dire depuis plus d'un *quart de siècle*, Cauchon a écrit et parlé sur toutes les questions qui ont agité le pays durant cette période. Ses articles qui ne sont, pour la plupart, que le reflet et la répétition de ses discours, formeraient des volumes. En 1865, il mit en brochure

BIBLIOTHÈQUE U.S.

une série d'articles pour prouver que la confédération était la seule planche de salut de notre nationalité ; et il en avait publié une autre, quelques années auparavant, en 1858, dans le but de démontrer que cette même confédération serait la ruine des Canadiens comme peuple ! Ces deux brochures sont à peu près de valeur égale, quant au style contre lequel il n'y a pas trop à critiquer, car Cauchon avait déjà, à cette époque, acquis le dégré de perfection littéraire qu'on lui reconnait aujourd'hui ; mais nous laissons à d'autres qui ont du temps à perdre, le soin de les juger au point de vue politique. Disons seulement que ces deux élucubrations si diamétralement opposées, offrent deux frappants exemples des nombreux volte-face de l'auteur. Parodiant les vers célèbres de François I, on peut dire en toute sureté :

"Souvent Cauchon varie,
"Bien fol est qui s'y fie."

Il y a quelques années, Cauchon est devenu propriétaire, sous le couvert d'un ami, du vaste Asile de Beauport que le gouvernement de Québec subventionne d'une manière si extravagante. Accusé, à chaque session, de siéger illégalement dans la parlement local parce qu'il recevait de l'argent public, comme propriétaire de cet asile et, aussi, en sa qualité de co-propriétaire de l'établissement du *Journal de Québec*, où s'imprime la *Gazette Officielle* du gouvernement de Québec, il a constamment nié avoir des intérêts pécuniaires dans l'un ou dans l'autre ! Mais un jour, un de ses prête-noms, M. le Roy, un de ses intimes, qu'il avait, parait-il, injustement maltraité, eût la hardiesse de tout dévoiler !

Ah ! la bonne farce ! et comme le public, si long-

temps tondu et dupé, a ri de bon cœur en apprenant cette nouvelle défaite de Cauchon qui recevait la digne récompense de ses nombreuses vilenies politiques !

Espérons que M. Côté, imitant M. Roy, se décidera, lui aussi, a faire, un jour, des confidences au profit du coffre public !

Il est temps.

Le rusé député de Montmorency avait réussi jusque là, à imposer silence au docteur Roy et à éloigner le danger ; mais les efforts vraiment patriotiques de messieurs Joly, Fournier, Holton et autres députés de l'opposition locale de Québec, mirent au grand jour et dans toute leur laideur, devant un comité d'enquête, les monstrueux tripotages et les menées scandaleuses, en un mot, toutes les vilénies politiques de cet écrivain de talent vraiment remarquable, mais aussi de ce député sans vergogne. Pour se soustraire à la honte d'être chassé du parlement local, Cauchon remit son mandat de député. Il fit comme le criminel qui, pour éviter le châtiment, met la ligne 45 entre lui et la police. Une nouvelle élection devait avoir lieu dans Montmorency, et il est probable que ce comté aurait donné un congé définitif à ce député si peu digne d'un mandat, et qui l'avait si ignominieusement représenté, mais Cauchon a, cette fois encore, escamoté l'élection, et il faut attendre à la prochaine session pour voir la justice définitivement vengée.

Voilà de ces choses qui rejaillissent même jusque sur l'homme littéraire, l'éclabousent, et le ternissent en dépit des efforts des gens les plus indulgents et les mieux intentionés à son égard,

BIBLIOTHÈQUE U.S.

L'exploit qui a mis le sceau à la réputation scandaleuse de Cauchon, comme homme public, est, sans contredit, son dégoutant triomphe dans Québec-Centre, en juillet dernier. Devant de pareilles orgies, la plume tombe des mains, et il vaut encore mieux garder le silence sur des scènes ignobles qui, d'ailleurs, sont malheureusement trop connues, que de les rappeler sans effet utile. Disons seulement que jusque là, Cauchon s'était, en matière politique, souvent couvert de honte, mais qu'il n'avait pas encore, pour arriver à ses fins, été cause que le sang eût coulé.

Aujourd'hui il ne manque plus rien à sa gloire !

Cauchon est l'imprimeur officiel du gouvernement de Québec, mais derrière les rideaux, bien entendu ; et en échange, il se fait l'organe officieux de ce gouvernement qui lui fournit des finances sur une si grande échelle ? Aussi est-il riche, immensement riche. Sa maison, située rue d'Auteuil, à Québec, est entassée d'objets d'art, de curiosités artistiques, de tableaux parmi lesquels se trouvent de véritables *croutes* qu'il a acceptés comme des chefs-d'œuvres, car en fait d'objets d'art et de toiles des grands maitres, Cauchon s'entend à peu près comme un aveugle en couleurs. Il dépense avec une extravagance de boyard, ce que le gouvernement local lui donne avec tant de prodigalité. Cauchon est un gouffre humain ! Il est exigeant comme le Centaure. Sous le rapport de l'appétit politique, c'est un colosse de voracité. Immortels et fortunés sont les gouvernements dont le destin est de satisfaire d'aussi incommensurables appétits !

Pour prouver d'une manière irréfutable que nous

n'exagérons pas en parlant ainsi, nous allons donner à ce sujet un témoignage dont on ne pourra certes pas mettre en doute ni la compétence ni la sincérité. Voici ce que disait de Cauchon, au commencement de mars dernier, un journal conservateur de cette ville, à propos de sa récente retraite du camp ministériel :

" La correspondance parlementaire d'Ottawa, parue dans le *Journal de Québec*, du 12 mars, et dont M. Cauchon, ex-président du Sénat, est l'éditeur responsable, constitue non seulement l'acte d'abjuration d'un apostat, mais encore contre les membres et l'esprit du parti dont il s'est honoré d'être un chef pendant 13 ans, la sortie la plus odieuse qui soit jamais échappée d'une plume vénale et d'une conscience avilie.

L'homme que suppose des ventes comme celles qu'il signale, ne connut certainement jamais les premiers principes de la morale, pas plus que les règles de la civilité ; c'est à la fois un coquin et un maloutru.....

" Et c'est M. Joseph Cauchon l'élu de Québec-Centre, le produit d'une élection où la violence chez certains de ses partisans s'est élevée à la hauteur d'un assassinat, qui parle le langage digne d'un prophète ! Celui qui parle d'honneurs et démoluments donnés aux amis, aux parents, ne se rappelle donc pas les scandales du contrat de l'Asile de Beauport ?.....

" M. Cauchon qui n'a point subi l'épreuve d'une enquête commencée, nul ne l'ignore, sous des auspices on ne peut plus accablants, parle des efforts des entrepreneurs publics, d'espoir *d'extras* qui dépassent cinq *millions*, etc., etc.

" Nous n'avons qu'une chose à dire à l'austère M. Cauchon, qu'il veuille bien citer à l'appui des révélations honteuses de l'Asile de Beauport, dix lignes de réhabilitation de la main de l'ex-chef du gouvernement de la province de Québec, dix lignes senties, franches, sans ambiguité, semblables à celles envoyées au Sénateur Colfax par le Président Grant, qu'il obtienne cela, et alors le public oscra peut-être ajouter quelque crédit à des dénonciations, quelque foi aux hypocrites éclats d'une colère insolente et brutale....."

Il est difficile d'atteindre à une plus grande hauteur nous ne dirons pas de style, mais de haine et de vengeance ministérielles contre un ci-devant compagnon du picotin. Les quelques lignes que nous

venons de citer sont extraites de la *Minerve* ; de sorte que l'on voit que pour démontrer que Cauchon, sous le rapport politique, est jugé par beaucoup d'autres encore plus sévèrement que par nous, nous n'allons pas chercher des preuves dans les journaux libéraux ou impies ! Il est vrai que la *Minerve* a perdu son titre de *sainte* et que même elle est déjà passablement *décanonisée*, mais dans le cas qui nous occupe, son témoignage est très significatif et tres-concluent.

Outre la *Minerve*, un autre journal, l'*Opinion Publique*, s'est mis aussi de la partie ; et si les caricatures remplacent les articles, si les attaques portées à Cauchon par ce dernier journal, ne sont guère moins violentes ni mieux appropriées ; de son côté, Cauchon ne leur en cède point et leur répond de la même manière et sur un ton encore plus épicé. Tout cela peut être fort amusant pour les désœuvrés, mais les gens qui mettent les intérêts du pays au-dessus des chicanes de journaux ou des rivalités de personnes, trouvent ce spectacle scandaleux et décourageant au suprême dégré. Si nous rendons justice à Cauchon quand nous croyons qu'il le mérite, nous sommes certe loin d'être un de ses admirateurs, cependant devant la guerre qu'on lui fait, les insultes qu'on lui lance, nous ne pouvons nous empêcher de dire qu'en suivant sa tactique, on se met à son niveau. S'il est coupable de ce dont on l'accuse, qu'on lui fasse rendre gorge, au moyen d'une enquête que le ministère qui en semble prodigue, accordera certainement ; mais si l'on ne veut pas adopter ce moyen pour le punir, que l'on cesse au moins de l'insulter et de se salir.

Nous ajouterons que les ministériels qui lui jettent aujourd'hui la boue à la figure, devraient commencer d'abord par se faire donner un bon lavage, et puis ensuite règler de compte avec Cauchon. Ce serait plus logique.

Maintenant si l'on demande la cause de l'étrange et malheureuse conduite publique d'un homme d'état d'une si haute position sociale et d'un talent incontestable, on ne peut en trouver d'autre que celle-ci : pour les hommes violents, emportés par la fougue de leur caractère, exaltés par la soif, l'ambition des honneurs et de l'intérêt ; impatients de parvenir à tout prix et au plus vite à leur but ; il arrive que souvent la politique les rend pour ainsi dire sourds et aveugles et les grise comme l'odeur de la poudre fait chez le soldat. Alors ils n'ont plus conscience de ce qu'ils font, ils perdent complètement sinon la raison, du moins le sens moral. Les actes qu'ils n'occompliraient pas pour rien au monde dans les transactions de la vie privée, leurs paraissent des peccadiles quand il s'agit d'affaires politiques. Ils oublient que l'honnêteté est la meilleure politique. *Honesty is the best policy*, disent les Anglais honnêtes. Les politiciens comme Cauchon et bien d'autres, trouvent que la *fin justifie les moyens*, quand ces moyens font réussir. C'est cette politique louche, fausse et pernicieuse qui a perdu Cauchon et qui malheureusement en perd et en perdra encore beaucoup d'autres.

Aujourd'hui Cauchon est définitivement rangé dans l'opposition et fait la guerre au ministère pour son propre compte. Il l'a mène même un peu tambour battant, mais en même temps avec une vigueur et

une énergie qu'il aurait dû toujours employer à défendre les intérêts populaires.

Durant la dernière session des Communes, il a pris à partie le Grand-Tronc qui demandait encore de l'argent, mais bien qu'il eût raison jusqu'à un certain point, son passé politique le rendait suspect et affaiblissait ses coups.

Néanmoins, en voyant ces anciens amis se tirer ainsi aux cheveux, on espère que le résultat de la lutte, benéficiera au peuple, en fin de compte. Il vient un temps où l'excès du mal produit la réaction du bien. Ne pouvant s'entendre, les pillards publics se font souvent réciproquement rendre gorge et le peuple en profite.

Pendant une émeute à Paris, en 1848, Causidière disait à ses collègues qui s'alarmaient :

"Soyez sans crainte, je vais faire de l'ordre avec le désordre!"

Et il réussit en effet, par son énergie, sa promptitude et son sang froid, à faire taire la canaille.

Qui sait, peut-être la nouvelle attitude de Cauchon, aura-t-elle l'effet d'enfoncer la boutique.

Espérons.

Quoiqu'il en soit, Cauchon est dans son genre, une puissance dangereuse, avec laquelle il faut, sinon marcher, du moins compter.

Dans l'intimité Cauchon n'est plus le politique farouche, violent et intraitable que l'on connait. A ses heures, le lion se fait agneau, et son plus grand plaisir est alors de partager les jeux des enfants. Un visiteur le surprit un jour prenant ses ébats au milieu de son salon comme un dauphin qui se joue dans les flots. Il était entouré de trois ou quatre

bambins qui lui grimpaient sur le dos, lui tiraient la barbe ou les oreilles, lui donnaient des taloches et lui faisaient maintes autres espiègleries. Cauchon les laissaient faire ou plutôt les encourageait et se montrait encore plus enfant que ces marmots.

Henri IV, ce roi du peuple, était aussi un grand enfant. Souvent on le voyait gambader à travers les allées du jardin de son palais, et portant sur son dos quelque petit prince qui, une ravache à la main, labourait de son mieux les royales épaules de Sa Majesté très chrétienne, comme si elle n'avait été qu'une simple monture de vilan !

Aux yeux de certaines personnes, cette conduite de Cauchon peut paraître très originale, grotesque même, mais elle dénote au moins que sous sa rude enveloppe, il y a encore un cœur sensible qui tient de celui de l'homme.

Accordons lui donc un bon point.

Nous venons de relire cette biographie, et, réflexion faite, nous croyons consciencieusement avoir rendu justice à Cauchon, autant, au moins, qu'il nous a été possible, sous le rapport littéraire et politique. D'ailleurs, les faits sont là, pour prouver que nous sommes resté encore bien en deça de ce que nous aurions pu dire sans blesser ni la justice ni la vérité. Comme écrivain, Cauchon est sans contredit l'un de nos écrivains les plus instruits, les plus féconds et les plus énergiques ; mais sous le rapport politique, c'est une nuisance, une plaie publique !

Nous nous étions d'abord posé comme règle, en commençant ces critiques, de ne toucher que le moins possible à la carrière politique de ceux de nos

écrivains qui se sont occupés activement d'affaires publiques ; mais dans le cas actuel, nous avons été nécessairement obligé d'apprécier plus longuement que nous ne voulions, le président de la compagnie du Chemin de fer du Nord, comme homme public, afin de le faire mieux connaitre en sa qualité d'écrivain. L'histoire sera certainement encore plus sévère que le critique littéraire ; mais comme nous ne sommes pas historien, nous nous en tenons à l'ébauche que notre humble pinceau vient d'esquisser.

Sur ce, nous prenons congé de l'honorable ci-devant président du sénat canadien, et nous le laissons, couvert de ses dentelles et de ses soieries, se rappeler les délices de Capoue qu'il a dû, sans doute, gouter sur le fauteuil de la première chambre du pays ! En terminant nous lui souhaitons de tout notre cœur de le trouver dans trois ans, au plus tard, non pas dans la vallée de Josaphat, mais au terminus d'Hochelaga, arrivant en triomphe sur la première locomotive du *rail route* du nord !

Cet événement, nous l'espérons avec beaucoup de personnes, mais nous y croyons très peu avec encore un plus grand nombre d'autres !

En attendant, que l'on tienne bien les cordons de la bourse ! *Caveant consules !*

## PETITCLAIR.

La jolie paroisse de Saint-Augustin, située à quatre lieues de Québec, eut l'honneur d'être le berceau de Petitclair. C'est dans cet endroit, renommé par ses vignes sauvages, que M. de Courtenay essaya, il y a quelques années, d'établir la culture de la vigne. Il aurait certainement mieux réussi, s'il eût été encouragé comme il le méritait, car il était parvenu à fabriquer un vin préférable, sous bien des rapports, à toutes ces boissons frelatées que l'on offre ici en vente comme venant des meilleurs crûs.

C'est aussi dans cette paroisse que se trouve le fameux lac Saint-Augustin dont il est parlé dans *Une partie de campagne*, charmante comédie en prose due à la plume féconde de celui dont nous allons essayer de tracer le portrait.

Petitclair (Pierre) naquit en août 1813. Les parents de Peticlair étaient de pauvres mais respectables cultivateurs de Saint-Augustin. Etant venus s'établir à Québec, ils résolurent malgré leurs faibles ressources pécuniaires, de s'imposer de nouveaux sacrifices pour procurer à leur enfant une bonne éducation que l'on trouvait à cette époque, encore plus rarement qu'aujourd'hui, dans nos campagnes. Le jeune Pierre entra d'abord à l'école établie dans cette ville, et soutenue par feu M. J. F. Perrault, cet ami, ce bienfaiteur de la jeunesse de son temps et de l'éducation. Bientôt, Petitclair se fit remarquer par sa vive intelligence et son aptitude à saisir ce qu'on lui enseignait.



BIBLIOTHEQUE U.S.

Quelques années plus tard, son père le plaça en qualité d'externe au séminaire de Québec. Là encore il se distingua par ses talents merveilleux et remporta plusieurs succès. Par malheur, des événements incontrolables arrêtèrent de si beaux progrès, et notre héros fut obligé d'interrompre son cours d'études après avoir suivi les classes jusqu'à celle des belles-lettres.

Après sa sortie du collége, il fut employé au Grand Greffe de Québec et passa un brevet afin de pouvoir étudier le droit sous la direction de MM. Perrault et Burroughs. Il resta trois ans dans ce bureau, mais ne se sentant aucun goût, aucune inclination pour débrouiller les affaires de chicane, il mit de côté Pothier, Pigeon, Dénizard et autres vieux auteurs, et se fit copiste.

Quand nous eûmes l'honneur et le plaisir d'être présenté à Petitclair, il était employé comme copiste, à Québec, chez le notaire Archibald Campbell, ce zélé protecteur des arts, ce dilettanti généreux à qui notre éminent compatriote et artiste, le chevalier Falardeau, est redevable d'avoir conquis une si belle position à Florence, puisque, grace à M. Campbell, notre compatriote distingué, trouva les moyens pécuniaires dont il avait besoin pour se rendre en Europe et s'y perfectionner à l'école des grands maitres de l'art. Petitclair était un calligraphe inimitable, et nous croyons même, qu'il égalait sous ce rapport au moins, notre célèbre Bélanger. Il fut employé pendant quelques sessions à grossoyer sur parchemin les *bills* de l'ancienne Chambre d'Assemblée. M. Campbell qui était, ce qu'on appelle, Queen's Notary (notaire de la reine) avait constam-

ment besoin de bons calligraphes et il était heureux de pouvoir employer Petitclair dans son étude.

L'auteur de *Griphon*, cette comédie si pétillante d'esprit et de malice, était, contraste étrange, d'un caractère tranquille, peu communicatif et d'habitudes sédentaires. Aussi ses amis furent-ils les plus surpris du monde, d'apprendre, un bon jour, que le goût des voyages lui était à coup venu !

Régnard qui fut lui aussi un très grand auteur comique, fit un voyage dans les régions du nord, en Suède ; Petitclair ne visita point la patrie de Charles XII et de Gustave-Adolphe, mais n'en parcourut pas moins des régions aussi froides que l'auteur du *Joueur*.

Une riche famille qui faisait en grand le commerce des pelleteries sur les côtes du Labrador, avait réussi à faire décider Petitclair à s'exiler volontairement dans ces lointains parages, et à devenir l'instituteur des enfants de cette famille.

Cependant bien qu'éloigné de Québec, Petitclair ne pouvait oublier tout à fait ses amis et sa ville natale. Tous les deux ou trois ans, il venait se promener à Québec, mais il n'y restait pas longtemps. Comme si un secret instinct, une force invisible, une attraction incontrôlable, l'eut dominé et entrainé, il s'en retournait vivre dans les vastes et mornes solitudes du nord du golfe Saint-Laurent. Le sombre et grandiose aspect de ces régions sauvages avait prise sur son imagination déjà que trop naturellement portée à la mélancolie et à la solitude. Sans doute que sous l'empire de ces impressions osianesques, il a dû repéter souvent les beaux vers si pleins de sombre et mélancolique rêverie qu'il composa vers

1830, et qui peignent si bien le cœur de cet homme sensible, honnête et studieux.

Sombre désert, et forêt noire,
Pour moi vous avez plus d'attraits
Que les honneurs, les biens, la gloire,
Que le plus brillant des palais.
Seul avec moi chez vous je goûte
Un bonheur, un plaisir plus doux
Que chez l'homme que je redoute :
Sombre est mon âme comme vous.

Ciel de rose, et belle aurore
Charmaient jadis mes sens émus ;
Le soleil brille, éclaire encore,
Et pourtant ne me charme plus :
Foudres, tombez ; grondez, orages ;
Votre aspect sinistre m'est doux.
J'aime à vous voir, épais nuages ;
Sombre est mon âme comme vous.

Jadis sur vos rives fleuries,
Petits ruisseaux. oh ! l'heureux jour !
Je goûtais des faveurs chéries,
Je dormais sur le sein d'amour ;
Aujourd'hui, mornes précipices,
Gouffres profonds, mers en courroux,
Vous m'êtes amours et délices ;
Sombre est mon âme comme vous.

Tu danses, folâtre jeunesse,
Des roses naissent sous tes pas :
Comme toi j'aimais l'allégresse,
Pour moi tout avait des appas ;
Aujourd'hui je ne vois qu'épines,
Et mon âme, sous les verroux,
Aime à vous voir, tombeaux, ruines,
Sombre et morne elle est comme vous.

Pendant son séjour au Labrador, tout en instruisant les enfants confiés à ses soins, Petitclair fut souvent

appelé à agir soit comme notaire ou comme avocat, bien qu'il ne fut légalement ni l'un ni l'autre ; mais on sait que dans ces contrées lointaines et désertes, la loi autorise même les prêtres catholiques et les ministres des cultes dissidents, à agir comme tels, auprès des tribunaux. Notre poëte s'acquittait de ces différentes charges à la satisfaction de tous ceux qui recouraient à lui pour solliciter le secours de ses talents, de ses bons offices et de ses connaissances.

Aimant passionnément la lecture, il consacrait tous ses moments de loisir à acquérir de jour en jour des connaissances en tous genres. Il avait de grandes aptitudes pour les mathématiques et la géométrie. C'était pour lui un plaisir, une récréation que de soutenir une discussion, mais seulement avec des amis, car la foule l'intimidait. Sa logique était d'une force extraordinaire et son argumentation très serrée.

Connaissant à fond le français et l'anglais, il traduisait également bien ces deux langues aujourd'hui souveraines et maitresses de toutes les autres.

Bon musicien, il connaissait très bien les principes de la musique. Il jouait également à merveille du violon ou de la clarinette et pinçait agréablement de la guitare.

Il lisait facilement la musique, et était même assez bon compositeur. Sa voix, une magnifique voix de basse, que Lablache n'eût pas dédaigné, était mélodieuse et puissante.

La peinture lui était également familière, et il fit, parfois, des dessins qui excitèrent l'admiration des connaisseurs et lui attirèrent des compliments aussi flatteurs que mérités

Comment se fait-il donc qu'avec tous ces brillants avantages, il soit resté pauvre et relativement obscur ? C'est bien facile à comprendre.

Il possédait, sans doute, des talents splendides, des qualités transcendantes ; il avait le génie de la conception littéraire, le feu de la poésie l'inspirait, mais comme beaucoup d'autres écrivains, il manquait de hardiesse pour parvenir, pour se pousser, comme on dit. Ayant du génie à revendre à beaucoup de ceux qui le primaient avec des talents secondaires, il n'avait pas assez d'audace pour montrer publiquement ce qu'il était. Il avait peut-être la conscience de sa force et de sa valeur, mais il manquait de confiance en lui-même. Dès qu'il s'agissait de ses intérêts privés, même les plus chers, il devenait timide, honteux et tremblant. Un enfant alors le génait et le faisait fuir.

Ce côté faible de son caractère lui a toujours nui considérablement et l'a constamment tenu en arrière, à l'écart, dans l'oubli et dans l'obscurité, quand, avec un peu plus de hardiesse, plus d'ambition, ou plutôt plus de force, plus de volonté pour en avoir, il aurait infailliblement, avec les talents supérieurs dont il était si merveilleusement pourvu, il aurait, disons-nous, certainement brillé au premier rang et se serait fait une belle position sociale. Il y avait chez lui de *l'étoffe* pour faire un de nos hommes les plus marquants et les plus distingués.

*Audaces fortuna juvat*, a dit un poëte latin ; la fortune sourit aux audacieux, mais Petitclair ne l'était pas, il lui manquait de cette audace qui fait lutter, périr ou triompher. Il n'avait pas, comme on dit, assez de

front, assez de toupet, et manquait totalement de ce que les Anglais appellent *pluck*.

Il était d'une apathie désespérante à l'égard, surtout, de ce qu'il aurait été nécessaire, indispensable même d'employer pour faire avancer et réussir ses intérêts les plus chers.

Dans un autre pays où le talent dramatique est apprécié à sa juste valeur ; sur un autre théâtre où le génie est rénuméré en proportion du succès qu'il remporte, et à une autre époque, plus artistique, plus littéraire et moins spéculative que la nôtre, Petitclair serait peut-être devenu un autre Molière, un second Regnard, un nouveau Beaumarchais ou, au moins, un nouveau Scribe. Quoiqu'il en soit, tel qu'il est, Petitclair peut être considéré, à bon droit et à juste titre, comme l'un de nos plus parfaits auteurs comiques. La scène canadienne aussi peu riche encore en succès comiques qu'en chefs-d'œuvres tragiques, lui doit certainement beaucoup.

Il y a dans les comédies de Petitclair, de la verve, du naturel, de l'apropos et de l'originalité. En les voyant représenter sur la scène, les spectateurs sont tenus dans un fou rire continuel mais qui n'est pas du tout forcé.

*Une partie de campagne* est une peinture de mœurs canadiennes parfaitement combinée et très bien réussie. C'est une satire mordante et spirituelle contre les Franco-Canadiens devenus anglomanes à tous crins. La trame de la pièce est admirablement bien arrangée, les personnages bien choisis, bien disposés, les détails bien ordonnés, l'intérêt bien ménagé, l'ensemble, enfin, habilement conduit et le dénouement, surtout, bien terminé.

Le héros de la pièce reçoit ce qu'il mérite.

Nous venons de relire *Une partie de campagne* et *Griphon*, et vraiment, nous ne savons trop à laquelle des deux œuvres donner la préférence. Si la première est mieux agencée, si elle est une exposition plus fidèle des mœurs champêtres, la seconde, en revanche, est encore plus frétillante de verve et d'esprit.

L'une fait plus penser, mais l'autre fait beaucoup plus rire.

*La Donation*, comédie en deux actes et en prose, est aussi un autre de ses œuvres de théâtre. Nous croyons faire plaisir au lecteur en reproduisant ici quelques scènes de cette jolie pièce. Ce sera un moyen de juger plus surement du talent littéraire de l'écrivain comme prosateur et de se faire une idée de son talent comique.

Faisons d'abord l'analyse de la pièce.

Delorval, vieux marchand, a un commis honnête et laborieux dont il est très content et qu'il veut récompenser en faisant une donation de ses biens en sa faveur. Caroline, nièce de Delorval, est aimée d'Auguste qui, à son tour, tient une assez bonne place dans le cœur de la demoiselle. Estimé de l'oncle, aimé de la nièce, Auguste est au comble du bonheur. Tout semble marcher comme sur des roulettes. Malheureusement, Bellire, un intrigant, de la pire espèce, vise au cœur de la nièce, et surtout à la bourse de l'oncle, et vient jeter le trouble et la discorde. Détesté de la nièce, il emploie tous les moyens pour tromper Delorval qui, malheureusement, se laisse duper. Ajoutant foi aux calomnies de Bellire qui accuse Auguste d'être un scélérat, un

monstre, enfin, Delorval chasse de chez lui ce dernier, et lui refuse sa nièce et sa fortune.

Le désespoir entre dans le cœur des fiancés ; heureusement que Susette et Nicodème, deux bons serviteurs qui ont, sans doute, reçu des bienfaits de la part de Caroline et d'Auguste, se décident à leur témoigner de la reconnaissance, en obtenant de Delorval le pardon d'Auguste. Les deux serviteurs se rendent auprès de Delorval, mais malgré l'éloquence de leurs larmes, ils ne peuvent le fléchir.

De son côté, Bellire n'est pas resté inactif. Il a forgé une lettre dans laquelle il accuse Auguste d'être déjà marié. Quand il a réussi à convaincre Delorval de la fourberie d'Auguste, il touche adroitement la question d'argent. Delorval consent à lui faire une donation de ses biens en considération du service rendu.

Pendant que Bellire court chez le notaire pour lui faire dresser l'acte au plus vite, Susette informe Delorval que Bellire se moque de lui, l'insulte et le calomnie. Delorval reste d'abord incrédule, mais finit par se facher des insolences de Bellire.

Pour le raffermir dans ses bonnes dispositions, Susette le fait placer derrière un écran d'où il peut entendre tout le mal que dit de lui Bellire à Martel, un complice.

La conséquence qui résulte de tout cela, c'est que quand Bellire se présente avec le notaire, Delorval arrache le masque de Bellire et que le nom d'Auguste est substitué dans l'acte de donation au nom du coupable qui, dans la crainte de la justice, prend la fuite en faisant toutefois d'insolentes menaces.

Tout se termine heureusement pour Auguste et Caroline ainsi que pour Nicodème et Susette, car les deux noces se font le même jour.

Une simple analyse ne suffit certes pas pour faire bien juger du mérite de la pièce : il faut la lire pour pouvoir goûter les beautés qu'elle contient.

*La Donation* ne prête pas autant à rire que *Griphon* ou qu'*Une partie de campagne ;* mais elle est aussi bien, sinon mieux faite, mieux conduite, sous le rapport de l'intrigue.

Nous avons promis quelques extraits, les voici :

ACTE II

*Scène XIV.*

"SUSETTE, (*se frappant dans les mains et toute joyeuse.*) Bravo ! bravo ! bravissimo ! Nicodème ! Accours donc vite ... j'me meurs ... de plaisir.

*Scène XV.*

SUSETTE, NICODÈME, (*accourant en mangeant.*)

"NICODÈME. Que diable de vacarme nous cries-tu donc, toi ? Est-ce qu'on dérange comme ça un homme, quand il s'conforme aux règlements de la nature qui disent : 'Faut avaler pour respirer !'

"SUSETTE. Accoute... j'vas tout t'raconter .. N'mange pas, tu n'entendra pas ben... J'ai réussi, Nicodème, oui, j'ai réussi.

"NICODÈME, (*mangeant.*) Comment ? tu a réussi.

"SUSETTE. Oui... y n'voulait pas.

"NICODÈME, (*de même.*) Y n'voulait pas ?

"SUSETTE. Eh ! non, j'ai été obligé de l'pousser.

"NICODÈME, (*de même.*) Tu l'a poussé ?

"SUSETTE. Eh ! oui, nigaud.

"NICODÈME. Pour lors n'gaude, et voilà : mot pour mot.

"SUSETTE. Y va r'venir... Je l'r'verrons.

"NICODÈME. Et qui ?

"SUSETTE. Lui !... Ah ! qu't'as l'entendement p'ombé !... A quoi sert de t'raconter les choses ? tu n'comprends pas plus qu'une bouteille.

"NICODÈME. Ah ! là, tu as raison... quand j'ai bu ma bouteille, c'est bien rare que j'en boive deux ou trois autres,

"SUSETTE. Oui, y va r'venir. Ah! mon cœur! mon cœur! Dieu qu'y saute! (*Elle sort en sautant.*)

*Scène XVI.*

"NICODÈME, (*regardant du côté par où est sorti Susette.*) Est-ce tout ce que tu as à m'exposer?... Ça valait bien la peine de m'faire déguerpir de la table!.... Elle d'vient folle comme une furieuse, que j'crois....' 'Réussi,...' 'il ne voulait pas...' 'elle l'a poussé...' 'il va revenir...' Jolie histoire, sûrement! Pour lors ça s'comprendrait assez, si c'était intelligible, mais j'défie bien l'plus gros juge-en-chef d'en interpréter une syllable, quand bien même il f'rait la moue... Mais voilà notre bourgeois. Il faut que j'lui donne le billet. (*Il tire un billet de la poche de son habit et y met ce qui lui reste de manger.*)

*Scène XVII.*

NICODÈME, DELORVAL (*Une lettre à la main.*)

"DELORVAL. Nicodème, j'ai besoin de toi; il faut que tu me rendes un service.

"NICODÈME. Cher maitre, quand le devoir ne m'attacherait pas, ce s'rait mon plus grand plaisir que d'vous rendre aucune manière de service; quand ce s'rait pour aller à l'extrémité du pôle d'la zone terrible.

"DELORVAL. Il faut que tu tâches de découvrir où s'est réfugié Auguste. Je désirerais lui faire remettre ce billet.

"NICODÈME. (*Sautant de joie.*) Monsieur Auguste?

"DELORVAL. Oui.

"NICODÈME. Votre commis?... Eh! j'sais où il est.

"DELORVAL. Où est-il? Dans la rue Champlain, je gage?

"NICODÈME. Oh! non, monsieur... c'est tout d'vant c'tendroite qui représente l'Canada, parce qu'il y a des chaines autour,... comment qu'ils appellent ça donc?... Ah! la Place d'armes... tout à l'opposition de la Place d'armes,... une grande maison qui fait l'encoignure.

"DELORVAL. L'hôtel de Payne?

"NICODÈME. Tout juste, notre bourgeois.

"DELORVAL. Mais comment sais-tu qu'il est là?

"NICODÈME. Je l'y ai vu, j'y ai parlé, y n'y a pas un quart d'heure.

"DELORVAL. Ah! mais tu fréquentes donc cet hôtel là?

"NICODÈME. Non pas, c'est trop grand pour moi, ça; y vendent le rhum trop cher, ça ne paye pas. T'nez, j'vas vous raconter tout fin draite comment qu'la chose est arrivée. Pour lors j'passais d'vant la

Place-d'Armes, à mon particulier, comme un homme qui n'pense à rien, lorsque fort subitement j'avise dans une des fenêtres de la grande maison une tête toute pleine d'yeux qui me regardaient. Tout aussitôt un doigt m'fait signe. C'était monsieur Auguste qui voulait m'parler, J'en fis un gros saut de joie, car j'aimais à l'voir. J'franchis les marches. et dans ma précipitation, j'culbute un grand freluquet qui riposte en m'appliquant un coup de badine sur l'sépaules. Mais j'sentis rien. Une porte s'ouvre et j'aperçois monsieur Auguste. 'Comment qu'ça va, Nicodème?' qu'y m'dit en m'serrant la main. Moi, j'vous l'avoue, j'avais le cœur gonflé... j'eus peine à répondre : 'Ça va assez rondement, j'vous r'mercie.' 'Et monsieur Delorval, et mademoiselle Caroline?' qu'y m'dit. 'Ils sont assez bien,' que j'réponds. 'J'en suis ravi.' qu'y dit, sans rire. Pour lors il commença à s'promener d'long en large dans l'appartement, s'appliquant la main au front et d'vant les yeux. Il s'promena longtemps comme ça, sans rien m'dire, et sans même avoir l'air de savoir que j'étais là. Enfin s'apercevant de ma présence, 'Je suis indisposé,' qu'y dit. 'Je l'vois, que j'dis, car j'vous trouve plus pâle qu'à l'ordinaire,'—et y l'était en vraie vérité. Au bout de quelques minutes : 'Je suis malheureux,' qu'y dit à lui-même, et y s'promena encore. Ça m'attristait, car, j'voyais qu'il souffrait. Pour lors il s'assit à une table, et s'mit à écrire ; mais c'qu'il écrivit n'servit à rien, car, voulant prendre l'sable pour en répandre su l'écrit, il prit l'encre, et mit son papier noir comme un nègre d'Afrique. 'Fou que je suis,' qu'y dit. Il prit une autre feuille et écrivit un autre billet que voici. (*Il donne un billet à Delorval.*) Et voilà. C'est la réponse à celui que vous t'nez à la main que suppose. (*Pendant cette répartie, Delorval a paru ému par endroits*).

DELORVAL, (*lisant*).

" Cher monsieur,

" Je ne vis plus. L'état dans lequel je me trouve, est une vraie inquisition. Tirez-m'en, je vous en prie, en me faisant connaitre la cause de ma disgrace, enfin que je songe au moins à me disculper.

" Tout à vous,

" AUGUSTE RICHARD."

" C'est bon, tiens, (*Il lui donne le billet qu'il avait à la main lorsqu'il est entré*). Cours.

NICODÈME. Ah! pour lors, j'vas voler, mon cher maitre. Et voilà. (*Il sort en courant*).

.....

Une des principales qualités de Petitclair, est d'avoir su conserver dans le dialogue de ses personnages,

l'expression fidèle du langage convenable et approprié aux diverses classes des Canadiens.

Le *Répertoire National* contient à peu près tous les autres écrits de Petitclair. *La Somnambule, Sombre est mon âme comme vous, Pauvre soldat, comme il doit souffrir ! Le règne du juste*, voilà ses principales productions poétiques. Il a écrit en prose dans le même recueil littéraire : *Une aventure au Labrador ;* trois comédies : *La Donation, Une partie de Campagne, Griphon ou La Vengeance d'un valet.* Il a de plus composé un drame en trois actes et en prose intitulé : *Le Brigand* qui ne fut jamais imprimé et dont le manuscrit à été malheureusement perdu. Des personnes compétentes qui l'avaient lu et même vu représenter sur un théâtre de famille, nous ont assuré que si l'auteur avait retouché quelque peu ce drame, il aurait pu en faire une œuvre capitale.

Dans ce drame il était question d'héritage et, par conséquent, d'argent, *ce vil métal* qui est toujours un si puissant mobile pour exciter les passions et, surtout, la cupidité par l'influence diabolique de laquelle, souvent, celui qui en est possédé est poussé à commettre tous les crimes, même le meurtre.

On peut juger, seulement, par ce simple exposé du fond de la pièce, quels effets terribles, le talent de Petitclair avait pu faire ressortir de son sujet. Aussi ce drame était-il très émouvant.

Beaucoup d'autres pièces de poesie qu'il composa mais ne fit jamais publier, ont été perdus comme le drame du *Brigand.*

Petitclair était de haute taille,—ayant près de six pieds,—droit, musculeux et robuste, le front large-

ment développé, teint brun, cheveux noirs et yeux gris mais sombres et perçants.

D'un caractère naturellement paisible et méditatif, il n'aimait pas le séjour des villes et mênait une existence très sédentaire.

Il était célibataire.

Petitclair est mort le 15 août 1860, à l'âge peu avancé de 47 ans, à la Pointe-aux-Peaux, sur les côtes du Labrador. Il y avait déjà plusieurs années, qu'il demeurait dans ces contrées lointaines, quand la mort vint l'enlever à son pays et aux lettres.

## GARNEAU.

Il n'y a pas plus d'une dizaine d'années, si vous vous étiez trouvé, dans la grande rue Saint-Jean, à Québec, entre quatre et cinq heures de l'après-midi, vous auriez certainement vu passer près de vous un homme d'une taille au-dessous de la moyenne, à l'air méditatif, marchant d'un pas tranquille et mesuré, mais dont la canne, précédant presque toujours le pas, semblait décrire des hyérogliphes. Chaque jour, si le temps était beau, cet homme faisait, à la même heure, sa promenade habituelle après la fermeture de son bureau. Le maintien modeste de ce promeneur quotidien, ne vous eût probablement pas frappé à première vue ; mais si, par hasard, vous l'aviez regardé un peu attentivement, et pourvu que vous eussiez été quelque peu physionomiste, sa figure empreinte d'une douce et poëtique sérénité, vous eût de suite révélé l'empreinte du talent qu'elle portait d'une manière aussi évidente que naturelle. Vous auriez eu, en effet, devant vous, le plus laborieux, le plus modeste et le plus distingué des écrivains du Canada : l'historien Garneau.

Comme Petitclair, François-Xavier Garneau est originaire de Saint-Augustin, paroisse du comté de Québec, où il naquit le 15 juin 1809. Sa famille qui n'était pas très riche, le mit néanmoins à l'école dès l'âge de cinq ans ; mais des circonstances malheureuses et incontrolables, ayant rendu la position de ses parents encore plus précaire, ceux-ci furent obligés

de négliger, bien à regret, on peut le croire, l'éducation de leur enfant dont l'avenir à cette époque, leur paraissait, hélas ! selon toute apparence, environné de si peu de chances de succès !

Il y avait, à cette époque, à la tête du greffe des prothonotaires, à Québec, un homme véritablement dévoué à l'éducation et ami sincère de la jeunesse : feu le philantropique Joseph-François Perrault. Frappé des belles dispositions intellectuelles du jeune Garneau, il lui donna un emploi dans les bureaux du greffe. Garneau était alors âgé de 14 ans. Deux années plus tard, il se plaça comme étudiant chez un notaire de Québec. L'étude aride et prosaique du droit civil, n'était guère propre à faire naitre, à développer et à entretenir les aspirations littéraires et poëtiques du futur historien national du Canada ; néanmoins il se mit à l'œuvre et commença dès cette époque à étudier diverses langues étrangères entr'autres l'anglais, le latin et l'italien, et se livra, en même temps, à des études littéraires et historiques.

Reçu notaire en 1830, il fit, l'année suivante,—année qui précéda celle qui fut si fatale à ce pays à cause des ravages causés par le choléra,—un voyage en Europe, pendant la durée duquel il demeura près de deux ans à Londres, en qualité de secrétaire de l'honorable Denis-Benjamin Viger qui, à cette époque, avait été envoyé pour plaider en Angleterre les droits des Canadiens opprimés.

Garneau sut profiter de sa position exceptionnelle pour se mettre en relation suivie ou en correspondance avec la plupart des hommes alors célèbres dans la littérature, les sciences, les arts ou la politique. La *Société littéraire* des amis de la Pologne qui avait

pour président Thomas Campbell, le célèbre auteur du magnifique poëme *The pleasure of hope*, l'admit au nombre de ses membres. Ce fut certes un grand honneur pour un Canadien-Français de faire partie d'une société aussi éminente qui comptait parmi ses membres le comte de Camperdown, plusieurs pairs et les principaux membres des *Commnnes*. L'honneur d'appartenir à une telle société littéraire, valait certainement beaucoup plus que la ridicule satifaction d'être *siré*, satisfaction si recherchée de nos jours par la plupart de nos piètres ambitieux politiques.

L'historien MacGregor, le docteur Zchirma, ancien professeur de philosophie morale à l'université de Varsovie ; le poëte national de l'infortunée Pologne, l'illustre et vénéré Ursin Niemcewitz, celui-là même qui avait eu, autrefois, l'honneur d'être l'un des aides-de-camp du patriotique prince Czartoryski ; le brave général Poe ; en un mot, tous les Polonais de distinction qui, à cette époque de trouble et d'agitation politique, résidaient, dans la capitale du monde industriel et commercial, se firent un honneur d'être comptés parmi les nombreux admirateurs du talent littéraire et des qualités sociales de l'auteur de l'*Histoire du Canada*.

*The Polonia*, journal publié en anglais dans la ville de Londres, sous le patronage de la société littéraire que nous venons de mentionner, et dans les intérêts de la malheureuse Pologne, se fit une gloire de le compter au nombre de ses collaborateurs.

A Paris même, où il séjourna deux fois, il eût aussi l'avantage et l'honneur d'être présenté aux principales célébrités littéraires, scientifiques et autres de la capitale du monde intellectuel et civilisé.

A son retour en Canada, après une absence de deux années, il reprit ses travaux interrompus, et se livra avec une nouvelle ardeur à ses études littéraires ; mais ce ne fut qu'en 1840, qu'il commença son ouvrage de prédilection l'*Histoire du Canada.* Il avait dans ce but, pendant son sejour en Europe, recueilli d'inombrables documents aussi précieux que rares.

Il convient, croyons-nous, de rappeler ici au souvenir du lecteur, le nom d'un homme de bien : feu l'honorable Amable Berthelot. Doué d'une philosophie honnête, d'un esprit philantropique et plein de bonhomie ; favorisé d'une fortune considérable, aimant les arts et les lettres, cet homme vénérable et vraiment bon, employait les dernières années de sa verte et utile vieillesse, à protéger de sa bourse et de ses conseils, ceux qui se livraient à l'honorable mais pénible et fatiguante profession d'instituteur. Il était l'ami, le protecteur de l'éducation, et surtout de l'éducation primaire. Sous ce rapport, il fut l'émule de son concitoyen feu M. J. F. Perrault.

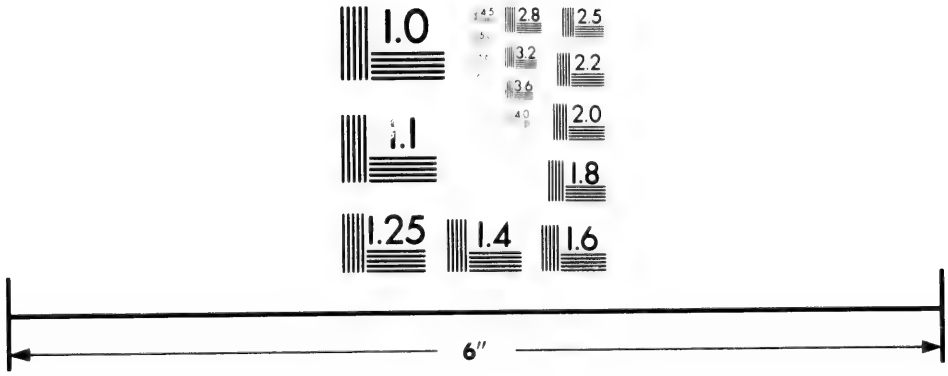
Ceux qui, il y a quelques trente années, étaient encore assis sur les bancs de l'école du professeur Juneau, aujourd'hui un des *Inspecteurs d'école*, doivent se rappeler, sans doute, de ce vénérable vieillard, type du gentilhomme et du savant qui, chaque semaine, quittait sa demeure située rue De Léry, dans la Haute-Ville de Québec, pour venir encourager et récompenser les élèves de M. Juneau, dont l'école se tenait, à cette époque, dans une maison de la rue de l'Eglise, à Saint-Roch de Québec.

M. Berthelot qui aimait tant la jeunesse et, surtout, les jeunes gens désireux de s'instruire, ne pouvait certainement pas manquer de remarquer et d'encou-

rager un talent aussi digne d'être protégé que celui de Garneau. En effet, il fut pour notre historien comme pour tant d'autres, un véritable bienfaiteur. Non seulement il l'encouragea de ses conseils et de son influence, mais il lui fournit, en grande partie, les moyens nécessaires pour continuer, finir et publier l'œuvre remarquable qui a pour titre l'*Histoire du Canada !* Grâce à la générosité de ce Mécène, Garneau fut en état, non-seulement de recueillir de nouveaux et nombreux manuscrits jusqu'alors ignorés et enfouis au fond des bibliothèques ; de rassembler et de parcourir les inombrables et volumineux dosiers qui se trouvaient épars et comme perdus dans la poussière des bureaux publics ; de fureter partout et de puiser à pleines mains dans les différents bureaux de ministère, en France, en Angleterre, et ailleurs ; de retirer de l'oubli une foule de documents inédits ; mais encore d'entreprendre de longs et périlleux voyages pour vérifier aux sources mêmes, les événements qu'il voulait relater. C'est pour cela, qu'outre ses nombreuses et fatiguantes recherches historiques, il dût aussi parcourir l'Amérique Septentrionale dans le but de visiter, d'examiner, d'étudier, de connaitre et de décrire exactement la partie topographique des endroits rendus à jamais célèbres par les exploits, les prouesses où les découvertes de nos ancêtres.

Laborieux, persévérant, ne craignant ni les obstacles d'une entreprise aussi considérable, ni les déboires, ni les préjugés, ni même les persécutions qu'il savait bien devoir endurer, de la part de quelques esprits outrés, à cause de certains passages trop impartialement traités à leur point de vue, dans son livre admirable ; modeste, timide, mais désintéressé

# IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)




Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
2.5
3.2
2.2
2.0
1.0

et, surtout, rendu fort, courageux et inébranlable par la certitude qu'il avait d'entreprendre une tâche qui le ferait aimer et bénir de ses compatriotes et qui rappellerait à la postérité les vertus et les exploits d'un peuple petit par le nombre, mais que les événements avaient fait une race de géants, de héros et de martyrs, Garneau marcha hardiment, avec le courage d'un héros et l'abnégation d'un martyr au noble but qu'il s'était proposé et qu'il atteignit heureusement d'une manière aussi honorable pour lui que pour notre race.

L'apparition de l'*Histoire du Canada*, fut saluée et accueillie comme le méritait un ouvrage de cette importance historique et de cette valeur littéraire, c'est-à-dire avec un noble orgueil et une légitime admiration par les étrangers, mais surtout par les Canadiens-Français.

Garneau n'avait point d'ennemis, il n'avait que des admirateurs.

La première édition de son œuvre eût été rapidement écoulée, si certaines personnes qui se prétendaient froissées de voir avec qu'elle indépendance de caractère, qu'elle largeur de vues, qu'elle hardiesse de jugement, quel esprit de justice et de vérité, il avait commenté et jugé quelques événements historiques arrivés sous la domination française, ne l'eussent obligé, par une critique acerbe, injuste et outrée dans la presse, une opposition acharnée au dehors, à consentir, pour avoir la paix, à retirer son livre de la librairie et de la circulation, ou d'altérer les passages qui causaient une telle irritation dans ces esprits exaltés et beaucoup trop sévères.

Ce que ces personnes reprochaient surtout à notre historien, c'était d'abord d'avoir, dans plusieurs questions, donné la prédominance aux intérêts temporels sur les spirituels ; ensuite de s'être montré injuste envers le clergé de cette époque, en le blamant d'être intervenu dans certaines affaires temporelles, notamment à propos des difficultés produites par le commerce de l'eau-de-vie en Canada ; et, surtout, d'avoir désapprouvé et condamné le gouvernement français qui empêchait toute émigration d'Huguenots en ce pays, quand ces derniers étaient les seuls colons qui fussent disposés à émigrer en Amérique, en nombre assez considérable pour former rapidement et avec toutes les chances de succès et de stabilité, les bâses d'une nation grande et nombreuse.

Voilà, croyons-nous, les principaux griefs, au sujet desquels, se fit dans le *Journal de Québec* pendant environ un mois, c'est-à-dire, du 20 avril au 16 mai 1850, une véritable tempête de critiques violentes et de récriminations aussi peu charitables que l'application intégrale des prétentions exagérées de leurs auteurs était impossible.

Sous le rapport politique et sectaire, les contradicteurs de Garneau pouvaient n'avoir pas tout à fait tort, surtout au sujet du trafic de l'eau-de-vie ; mais au point de vue de la civilisation, du progrès, de la philantropie et de l'humanité, l'historien avait certainement raison à propos des autres questions en litige. Le salut d'un peuple et la prospérité d'un pays sont toujours au-dessus des intérêts privés de caste ou de secte. Dans l'état des sociétés modernes, la minorité doit être tolérée, respectée et protégée, mais la majorité prédomine. Puisque l'une ou l'autre

doit l'emporter, il est logique, naturel, inévitable que la majorité du moment commande jusqu'à ce que la minorité la supplante légalement à son tour. Autrement il n'y aurait pas de société possible.

A la page 71 du premier volume de son histoire, Garneau s'exprime ainsi au sujet de la question des Huguenots :

"Richelieu fit une grande faute lorsqu'il consentit à exclure les protestants des colonies, parce que s'il fallait éliminer une des deux religions pour avoir la paix, l'intérêt de la colonisation demandait que cette élimination tombât plutôt sur les catholiques qui émigraient peu ou point du tout que sur les protestants (français) qui ne demandaient qu'à sortir du royaume."

Les partisans de l'exclusivisme en matière d'émigration, et il y en a partout, ont répondu à cette proposition raisonnable en disant que si le Canada eût été peuplé indifférament par les catholiques et les protestants français, ceux-ci n'auraient pas tardé à se détacher de leur nationalité maternelle imprégnée de catholicisme et de principes monarchiques, parce que leurs idées gravitaient vers la religion réformée et le républicanisme ; que l'entagonisme religieux étant encore plus dissolvant, plus fatal que l'antagonisme politique, le Canada peuplé plus considérablement de protestants que de catholiques ou du moins d'un nombre égal, se serait inévitablement jeté entre les bras de la race anglo-axonne, pour échapper, par le moyen d'une annexion avec leurs co-religionaires partisans du même système de gouvernement, aux dogmes religieux et aux principes politiques de la France.

Ce sont là de pures hypothèses que l'expérience ne justifie pas. On ne fera jamais croire à une per-

sonne raisonnable, exempte de préjugés ou de fanatisme et qui connait un peu l'histoire, qu'un Français protestant a moins de patriotisme et qu'il porte moins d'amour à sa nationalité, qu'un Français catholique et *vice versa.* Sully, le bon Sully n'aimait-il pas autant si non plus sa patrie que Richelieu ? Guizot cherchait-il moins la prospérité de la France que Rouher ou LeBœuf ?

Non, sous le rapport du patriotisme, tous les Français, à peu d'exception près, se valent. A leurs yeux, le salut de la patrie prime tous les intérêts, toutes les questions. L'histoire en fournit maintes preuves irréfutables.

Qui oserait dire aujourd'hui qu'il faut empêcher une émigration catholique ou protestante en Canada; sous prétexte que l'une ou l'autre, dans le but de favoriser respectivement ses intérêts sectaires, deviendra peut-être une cause de faiblesse ou de danger permanent et réciproque ? Celui qui proclamerait cette étrange et impraticable proposition, serait, avec raison, regardé par tous les partis comme un partisan aveugle et fanatique de l'exclusivisme et de l'intolérance religieuse et politique la plus outrée comme la plus incompatible avec l'esprit et les besoins des sociétés modernes.

Si les catholiques avaient pu être influencés, à émigrer d'une manière ou d'une autre, en nombre suffisant, pour former un peuple fort et populeux, il eut été certainement plus politique, plus rationel et plus profitable au point de vue de la France de cette époque, de donner la préférence à une émigration catholique, mais les catholiques ne voulant pas

s'expatrier, ou n'émigrant qu'en nombre tout-à-fait insuffisant, il fallait de toute nécessité recourir aux autres émigrants, qui sous le rapport industriel, de l'énergie, de la bravoure et de la rigidité des mœurs, ne le cédaient certes pas à ceux d'une autre croyance religieuse. A moins de vouloir laisser le pays à la merci des Indiens et des animaux féroces, ou de le voir bientôt possédé par l'Angleterre, il fallait à tout prix et coûte que coûte, peupler le Canada par des Français, sans égard à leurs croyances religieuses ou à leurs aspirations politiques. L'avenir a malheureusement donné raison à ceux qui considéraient les choses sous ce point de vue politique et élevé.

Garneau pensait donc aussi lui que le Canada eût gagné immensément à cette émigration des Huguenots français, et en jugeant la question au point de vue de la civilisation, du progrès et de l'humanité, il entrevoyait clairement que si cette politique avait été mise en pratique, l'influence française auraient pris des racines indestructibles en Amérique.

Voilà quel était son crime au sujet de la colonisation du pays.

L'autre question, celle de la traite de l'eau-de-vie, plutôt morale que politique, était autant, sinon plus, du ressort de l'autorité ecclésiastique que du gouvernement, et la parti qui était opposé à ce que les boissons enivrantes, fussent vendus aux aborigènes, avait, suivant nous, de graves et légitimes raisons de vouloir en empêcher la vente. L'ordre et la morale doivent régner coûte que coûte, dans un état, dût même l'intérêt privé d'un certain nombre en souffrir.

Si, à l'époque où ces déplorables dissensions éclatèrent, le Canada eût encore été une simple mission, l'autorité ecclésiastique, remplaçant alors l'autorité laïque, eût certainement été la seule compétente et légale ; mais comme il existait un gouvernement civil, à lui seul appartenait le droit de faire exécuter la loi quelquelle fut. Si la loi cencernant la vente des boissons était vicieuse, immorale et préjudiciable aux colons comme aux aborigènes, et nous le croyons, il fallait la changer par une autre, mais en attendant exécuter celle qui était établie. Autrement il ne pouvait y avoir d'autorité possible. *Law or no law*, dit l'Anglais.

Donc là où les deux partis se trompèrent, ce fut dans la manière dont fut soulevée et conduite la discussion de ce malencontreux différend. Des deux côtés, on outrepassa les bornes de la polémique. L'une des parties oublia peut-être un peu trop l'esprit de douceur, de patience et de charité, et l'autre cette prudence, cette modération, cette courtoisie et ce tact que lui imposait son rôle de gouvernant civil vis-à-vis d'un autre pouvoir son égal sinon en autorité du moins en position. Aussi le parti de l'évêque avait-il raison quant au but moral de la question ; et quant à la forme, le gouverneur d'Auvaugour et ses ~~adversaires~~ parti n'étaient pas tout-à-fait sans reproche, sans mais le droit légal, bon ou mauvais, les favorisait certainement. Les deux partis se laissaient trop aisément influencer par les impressions passionnées, irritables du moment que faisaient naitre à tout propos cette malencontreuse querelle qui, dans l'excitation des débats, prenait quelquefois les allures d'une

chicane de famille et dégénérait souvent en récriminations personnelles.

Aussi, Garneau pouvait-il, sans être accusé d'hérésie ou d'impiété, commenter ces deux questions,—l'une au point de vue du progrès et de la civilisation, et l'autre sous le rapport du commerce et des intérêts privés,—qui étaient en cause. Il n'était nullement question de dogme dans son appréciation de l'émigration huguenote. L'historien pouvait se tromper dans ses conclusions, mais ne méritait certainement pas d'être critiqué d'une manière aussi véhémente par une certaine école qui, heureusement ne trouva pas l'écho qu'elle espérait rencontrer. Car il ne faut pas croire, par ce que nous avons relaté, que le clergé fut hostile à Garneau; un semblable avancé ne serait ni juste, ni véridique. Tout en admettant qu'en beaucoup d'endroits, l'*Histoire du Canada* était écrite à un point de vue différent de celui où se placent nécessairement la plupart des historiens ecclésiastiques, et que, surtout, le discours préliminaire si vertement critiqué par un correspondant du *Journal de Québec*, fut imprégné de l'esprit philosophique des Montesquieu, des Sismondi, des Thiers, des Guizot, il était impossible, disaient les hommes les plus marquants du clergé, de mettre en doute l'orthodoxie de l'historien canadien.

En raisonnant ainsi, le clergé avait parfaitement raison, car si Garneau a critiqué dans le cours de son récit, quelques actes particuliers qui se rapportaient à des intérêts temporels, dans aucun endroit on ne rencontre le moindre atteinte de sa part pour discuter ou désapprouver aucune doctrine dogmatique. Dans

la préface de son histoire, Garneau n'a-t-il pas écrit ces paroles significatives :

" A la cause que j'ai embrassé, la conservation de notre langue et de notre religion, se rattache aujourd'hui ma propre destinée."

Que veut-on exiger de plus ?

Aussi, on sait que si les déboires, les avanies, les souffrances et les tortures morales n'ont pas manqué à Garneau de la part de quelques critiques trop zélés, il a trouvé, en revanche, dans toutes les classes de la société des défenseurs sympathiques. Il s'est rencontré même dans les rangs du clergé, des hommes instruits, éclairés, capables de distinguer et d'apprécier toute la portée philosophique, humanitaire et civilisatrice des appréciations historiques de Garneau. Ces hommes vraiment pénétrés de leur rôle de prêtre et de citoyen, donnèrent à l'illustre écrivain, en maintes occasions, des marques éclatantes et non équivoques de leur estime et de leur approbation qui durent le consoler et le dédommager amplement des misères et des tracasseries suscitées par quelques critiques mus par un zèle exagéré, ou qui n'étaient pas à la hauteur des difficultés de notre position exceptionnelle comme peuple sur ce sol de progrès et de liberté.

L'un de ceux qui ont le plus contribué à dégager de la réputation historique de Garneau, l'impression défavorable que le souvenir des critiques amères d'autrefois, faisaient encore naitre dans les esprits timides ou peu familiarisés avec la manière libérale et raisonnée des historiens modernes, est certainement son biographe même. L'abbé H. R. Casgrain, a le premier et le plus noblement décerné à l'auteur de

l'*Histoire du Canada*, le témoignage qui lui était dû, en l'appelant notre *historien national !*

Parceque quelques critiques même parmi les membres du clergé, ont jugé beaucoup trop sévèrement autrefois, l'œuvre de cet historien impartial et progressif, il ne faut pas, pour cela seul, conclure du particulier au général et juger le corps entier par quelques individus. Quelques hostilités particulières faites probablement de bonne foi et sous la conviction erronnée mais profonde et sincère de principes opposés, ne doivent pas être considérées comme une marque de désaprobation générale. Outre l'abbé Casgrain, maints autres prêtres éminents ont donné à notre historien national, en différentes occasions solennelles et publiques, des marques éclatantes de bienveillance, de considération et de justice.

En 1850, quelques mois à peine après la publication des critiques faites au sujet de l'*Histoire du Canada*, les directeurs du Séminaire de Québec, voulant prouver cette fois comme en maintes autres occasions, leur esprit libéral et délicat, firent déclamer au milieu des acclamations des assistants et des élèves, à la séance de la distribution des prix, par un élève, M. Elzéar Taschereau, aujourd'hui juge au Saguenay, le célèbre poëme de Garneau intitulé : *Le dernier Huron*.

Autre marque d'estime et d'approbation qui fait autant d'honneur à celui qui en est l'objet qu'à celui qui la donne : lorsque vers 1861 ou 62, croyons-nous ; le savant professeur, M. l'abbé Méthot, inaugura son cours de littérature à l'Université-Laval, dès la première leçon, il fut question de nos historiens. Pour faire le parallèle de Garneau et de Ferland, le

professeur se servit d'une figure aussi belle que bien appropriée. Il compara l'*Histoire du Canada* à un colossal et magnifique palais dont l'architecture était noble, sévère, correcte, belle et magistrale, frappant d'étonnement et d'admiration le regard du visiteur, et le *Cours d'Histoire du Canada* à un parc immense ou bien encore à un grand jardin charmant, plein d'ombre, de fruits et de fleurs où le promeneur fatigué passe et oublie les heures en parcourant à pas distraits et sans but précis, des sentiers, des avenues resplendissant de verdure et émaillées de fleurs et de feuillage, jusqu'à ce qu'enfin, gagné par la poësie du lieu et plongé dans une douce rêverie, il s'égare dans les mille cercles de ce labyrinthe enchanteur.

Les deux œuvres sont jugées dignement, impartialement et de main de maitre ; mais on voit que la palme de la supériorité est accordée à Garneau, bien que la place assignée à son digne émule soit encore très belle et très digne d'envie.

Plusieurs personnes ont cru voir dans la condescendance de l'auteur de l'*Histoire du Canada* à remanier son œuvre pour plaire à une pression, suivant elles trop exigeante et tout à fait indue, une tache à son indépendance d'historien ; mais loin d'y voir la moindre tache, ceux qui connaissent les temps difficiles où Garneau écrivit son histoire, les épreuves, les obstacles, les déboires, les difficultés de tous genres qu'il eût à combattre, et finalement à vaincre, ne découvrent pas dans sa conduite d'historien l'ombre d'un reproche mérité ; car, contre l'impossible nul n'est tenu. Pour sauver le tout des fureurs de certains critiques impitoyables, l'auteur dut sacrifier quelques passages de son livre qui seraient devenus

pour lui une cause continuelle de persécutions de toutes sortes de la part de ces zoïles intraitables.

La postérité n'aurait certes pas reproché comme un crime à Régulus de ne pas retourner chez les cruels et perfides Carthaginois. François Ier, si renommé pour sa loyauté, n'a jamais été flétri par l'histoire pour n'avoir pas tenu sa parole donnée de force au fourbe Charlequint. Qui oserait blâmer Galilée d'avoir, pour échapper aux tortures de l'inquisition, admis qu'il se trompait ?

" Vous me forcez, dit Galilée à ses juges, de déclarer que la terre ne tourne point; soit, je l'admets devant la force, mais cela n'empêche pas qu'elle tourne !"

Garneau a du dire ou du moins penser, lui aussi, que ce que quelques uns voulaient l'empêcher de relater d'une manière véridique et impartiale, bien qu'anéantie jusqu'à un certain point par la disparition presque complète de la première édition de son livre, reparaitrait plus tard avec plus de force et d'éclat, grâce à d'autres écrivains qui auraient l'avantage de pouvoir écrire plus librement et d'être mieux compris et appréciés.

Pour se soustraire à la persécution, Garneau annonça donc une seconde édition de son livre, édition revue et corrigée qui, certes, n'est pas sans mérite, mais vu les altérations imposées, comme on sait, à l'auteur, fait regretter d'avantage la première par les amis de la vérité historique.

Aussi est-il désirable et même nécessaire, qu'une nouvelle édition de cette belle *Histoire du Canada* par Garneau telle qu'il la voulait, soit offerte au public impartial et ami de la vérité.

Cette histoire a dejà eu les honneurs de trois

éditions, mais une quatrième dans le sens que nous indiquons est devenue nécessaire.

La troisième a été traduite en anglais par un M. Bell, mais malheureusement le traducteur n'a pas répondu aux exigences de sa tâche, et la traduction est bien au-dessous de l'original.

Les critiques dont nous avons parlé précédemment, avaient affligé profondément l'illustre historien qui était aussi sensible qu'honnête et véridique. Sa santé en était considérablement affectée ; et les suites s'en firent sentir pendant tout le reste de sa vie.

Un jour, un de nos amis qui était aussi l'un de ses admirateurs, le rencontra. C'était au plus fort de la guerre injuste que lui faisaient certains critiques.

Naturellement on parla de l'*Histoire du Canada* et de ses critiques. Garneau témoigna dans le cours de la conversation, combien il était affecté par ces attaques imméritées. Il était découragé.

— Pourquoi, lui dit notre ami, ne publiez-vous pas une édition de votre histoire pour l'usage des enfants ?

— Comment voulez-vous donc, reprit-il douloureusement, que je puisse réussir à publier avec succès une édition destinée aux enfants des écoles, lorsque je ne puis pas même faire accepter celle qui est entre les mains des gens instruits ?

— Alors, reprit notre ami, faites mieux, ne publiez qu'une édition abrégée et appropriée aux circonstances.

— Vous avez raison, je crois, et je vais suivre votre avis.

En effet, quelque temps plus tard, parut l'abrégé de l'*Histoire du Canada.*

L'*Histoire du Canada* par Garneau n'est pas seulement un livre admirable, mais c'est comme un monument impérissable où l'auteur a gravé avec le poinçon de l'historien tous les hauts faits pour ainsi dire presque légendaires, toutes les actions héroïques, tous les événements mémorables, tous les travaux herculéens, toutes les découvertes presqu'incroyables dont le Canada a été le théâtre depuis sa decouverte jusqu'à l'époque de l'union des deux provinces canadiennes en 1840. Il a décrit en maitre, avec le pinceau brillant et correct d'un artiste, et en même temps, avec la verve et l'entrain d'un poëte, l'étonnant récit de la découverte du Canada, la description topographique du pays, la relation des mœurs, des habitudes, des vices, des qualités, des goûts, des aptitudes, en mot du caractère des aborigènes ; enfin, des discussions et des débats parlementaires, luttes pacifiques bien qu'émouvantes et pleines de dangers et d'incertitude pour l'avenir de notre race. Ces différents sujets sont traités avec une admirable lucidité de style, des apperçus pleins de finesse et d'apropos ; des déductions savantes, philosophiques, d'une profondeur et d'une portée remarquables.

On comprend que ce n'est pas seulement l'œuvre d'un historiographe que l'on admire, mais un parterre de fleurs poëtiques dont on respire le doux et énivrant parfum. Une mélodie éolienne, un chant de barde résonne, dans ces pages éloquentes et patriotiques. L'esprit de l'historien apparait et se révèle brulant et viril de patriotisme, de progrès et de liberté, frémissant d'impatience et d'espoir de revendiquer la justice et la vérité en faveur d'une cause nationale

calomniée et méconnue ; mais le cœur du poëte lui prête en même temps ses concerts les plus doux et les plus mélodieux. Nous assistons à un grand drame où toutes les fibres nationales du peuple qui est en cause forment un concert unique et pour ainsi dire féérique.

En étudiant ce livre écrit avec autant de savoir que de vérité, on croit parcourir en esprit une immense gallerie de tableaux aussi admirables que variés. On reste comme ébahi devant leur nombre, leur grandeur, leur diversité, et l'on ne sait vraiment ce que l'on doit le plus admirer, ou de la richesse descriptive qui nous les représente si bien, ou de la fraicheur du coloris, et de la frappante et juste ressemblance des sublimes métaphores si brillamment mais en même temps si naturellement imagées qui nous les gravent si fortement dans notre imagination émerveillée, dans notre esprit étonné, mais surtout dans notre cœur attendri, énorgueilli et encouragé !

Oui, l'*Histoire du Canada* est un éloquent plaidoyer en faveur de la nationalité canadienne-française. Un livre comme celui-là ne s'analyse pas : pour le bien goûter et surtout pour le bien juger, il faut le lire d'un bout à l'autre, le relire encore et sans cesse.

L'auteur s'est montré digne de son immense sujet. Il s'est acquitté de sa tâche grandiose en faisant un chef-d'œuvre. Grâçe à la plume éloquente et féconde de Garneau, les événements extraordinaires et les hommes incomparables du passé, sont peints au vif sur sa toile incommensurable ; sont taillés comme dans du granit et coulés comme un collossal bloc de bronze ou d'airain. L'œuvre est maintenant aussi impérissable que les glorieux faits d'armes, les

événements prodigieux, presque surhumains que l'auteur raconte avec une si n^ale éloquence et une si complète impartialité de critique et de jugement. En un mot il s'est rendu digne de la grande épopée canadienne.

La plume qui a buriné ces pages éloquentes et vengeresses, pleines de poésie et de virilité, est une plume vraiment patriotique, vraiment canadienne ; l'esprit qui les a dictées est un esprit éminemment pratique, élevé ; le cœur qui les a inspirées est un cœur noble et grand ! L'amour de la patrie, l'orgueil de la race française et le pur sentiment national les ont fait éclore, les ont soutenues et vivifiées. Le souffle du génie et l'enthousiasme viril du patriote ont passé dessus. Il y règne et s'en exale un arome de terroir national, un parfum indigène qui réveillent et font frémir d'aise, de noble et légitime orgueil les fibres patriotiques du lecteur et surtout du lecteur Canadien-Français.

Somme toute, l'*Histoire* écrite ou plutôt sculptée par Garneau ressemble à l'un de ces majestueux édifices publics que l'on rencontre et admire en Europe. C'est un Panthéon, un Colisée, un Alhambra colossal où tout est combiné, placé avec art, avec symétrie. Les détails sont peut-être un peu surchargés, un peu confus, à cause de l'abondance même des beautés qu'on y rencontre à tout instant, mais l'ensemble est aussi parfait qu'une œuvre humaine peut le devenir. On comprend que l'Hercule qui l'a bâti, entendait travailler pour l'avenir ; car ce n'est pas une œuvre éphémère, fragile, et destinée à une vogue momentanée, mais un monument gigantesque

dont la durée ne finira qu'avec le peuple pour qui il a été édifié !

De tous les grands patriotes qui ont contribué à défendre et à sauver du désastre notre nationalité, il en est deux qui apparaissent dans l'histoire et qui s'imposent encore plus que les autres, à la reconnaissance, au respect et à l'amour des Canadiens-Français : Papineau et Garneau. L'un, par sa foudroyante éloquence, nous a délivrés des griffes de l'oligarchie ; et par son érudition féconde et patriotique, le second nous a sauvés de l'oubli ! Ils nous ont tous deux, l'un par sa plume, l'autre par sa parole, illustrés, anoblis et immortalisés comme peuple !

Le *Discours préliminaire* qui se trouve en tête du premier volume de l'*Histoire du Canada*, est écrit dans un style large et profond, à un point de vue transcendant et élevé. On y remarque cet esprit éminemment pratique et libéral dont s'inspiraient Montesquieu et les autres historiens philosophiques.

Nous ne pouvons résister au plaisir de reproduire ici quelques extraits de cet admirable travail :

"L'invention de l'imprimerie et la découverte du Nouveau-Monde ébranlèrent, sur sa base vermoulue, cette divinité (l'Alchimie) qui avait couvert le moyen âge de si épaises ténèbres. Mais Colomb livrant l'Amérique à l'Europe étonnée, et dévoilant tout-à-coup une si grande portion du domaine de l'inconnu, leur porta peut-être le coup le plus funeste.

"La liberté aussi, quoique perdue dans la barbarie universelle, ne s'était pas tout-à-fait éteinte dans quelques montagnes isolées ; elle contribua puissamment au mouvement des esprits. En effet, l'on peut dire que c'est elle qui l'inspira d'abord, et qui le soutint ensuite avec une force toujours croissante.

"Depuis ce moment, la grande figure du peuple apparait dans l'histoire moderne. Jusque-là, elle semble un fond noir sur lequel se dessinent les ombres gigantesques et barbares de ses maitres, qui le

couvrent presqu'en entier. On ne voit agir que des chefs absolus qui viennent à nous armés d'un diplôme divin, le reste des hommes, plèbe passive, masse inerte et souffrante, semble n'exister que pour obéir. Aussi les historiens courtisans s'occupent-ils fort peu d'eux pendant une longue suite de siècles. Mais à mesure qu'ils rentrent dans leurs droits, l'histoire change, quoique lentement, elle se modifie, quoique l'influence des préjugés conserve encore les allures du passé à son burin. Ce n'est que de nos jours que les annales des nations ont reflèchi tous leurs traits avec fidélité, et que chaque partie du vaste tableau a repris les proportions qui lui appartiennent. A-t-il perdu de son intérêt, de sa beauté? Non. Nous voyons maintenant penser et agir les peuples; nous voyons leurs besoins et leurs souffrances; leurs désirs et leurs joies; ces masses, mers immenses, lorsqu'elles réunissent leurs voix, agitent leurs millions de pensées, marquent leur amour ou leur haine, produisent un effet autrement durable et puissant que la tyranie même si grandiose et si magnifique de l'Asie. Mais il fallait la révolution batave, la révolution de l'Angleterre, des Etats-Unis d'Amérique et surtout celle de France, pour rétablir solidement le lion populaire sur son piédestal.

"Cette époque célèbre dans la science de l'histoire en Europe, est celle où paraissent les premiers des historiens américains de quelque réputation. On ne doit donc pas s'étonner si l'Amérique habitée par une seule classe d'hommes, le peuple, dans le sens que l'entendent les vieilles races privilégiées de l'ancien monde, la canaille, comme disait Napoléon, adopte dans son entier le principe de l'école historique moderne qui prend la nation pour source et pour but de tout pouvoir.

"Les deux premiers hommes qui aient commencé à miner le piedestal des idoles mythiques, de ces fantômes qui défendaient le sanctuaire inaccessible de l'inviolabilité et de l'autorité absolue contre les attaques sacriléges du grand nombre, sont un Italien et un Suisse, nés par conséquent dans les deux pays alors les plus libres de l'Europe. Laurent Valla donna le signal au XV siècle. Glareanus, natif de Glans, marcha sur ses traces.

"La Suisse est un pays de raisonneurs, dit Michelet. Malgré cette gigantesque poësie des Alpes, le vent des glaciers est prosaïque, il souffle le doute."

"L'histoire des origines de Rome exerça leur esprit de critique. Erasme, Scaliger et d'autres savants hollandais vinrent après eux. Le Français Louis de Beaufort, acheva l'œuvre de destruction; il fut le véritable réformateur; mais s'il démolit, il n'édifia point. Le terrain était déblayé, le célèbre Napolitain Vico parut et donna (1725) son vaste système de la métaphysique de l'histoire, dans lequel existent déjà en

germe du moins, tous les travaux de la science moderne. Les Allemands saisirent sa pensée et l'adoptèrent; Niebuhr est le plus illustre de ses disciples.

"Cependant la voix de tous ces profonds penseurs fut peu à peu entendue des peuples, qui proclamèrent, comme nous venons de le dire, l'un après l'autre, le dogme de la liberté. De cette école de doute, de raisonnement et de progrès intellectuels, sortirent Bacon, la découverte du Nouveau-Monde, la métaphysique de Descartes, l'immortel ouvrage de l'esprit des lois, Sismondi dont chaque ligne est un plaidoyer éloquent en faveur du pauvre peuple tant foulé par cette féodalité d'acier jadis si puissante, mais dont il ne reste plus que quelques troncs décrépits et chancelans, comme ces arbres frappés de mort par le fer et par le feu qu'on rencontre dans un champ nouvellement défriché.

"Il est une remarque à faire ici, qui semble toujours nouvelle tant elle est vraie. Il est consolant pour le christianisme, malgré les énormes abus qu'on en a faits, de pouvoir dire que les progrès de la civilisation, depuis trois ou quatre siècles, sont dûs en partie à l'esprit de ce livre fameux et sublime, la Bible, objet continuel des méditations des scolastiques et des savants qui nous apparaissent au début de cet époque mémorable à travers les dernières ombres du moyen-âge. La direction qu'ils ont donnée à l'esprit humain, n'a pas cessé depuis de se faire sentir; ils ont continué l'œuvre de la généralisation du Christ, et leurs paroles, qui s'adressaient à la multitude, ne fesaient que se conformer au système du maitre. Le Régénérateur-Dieu est né au sein du peuple, n'a prêché que le peuple, et a choisi, par une préférence trop marquée pour ne pas être significative, les disciples de ses doctrines dans les derniers rangs de ces Hebreux infortunés, gémissant dans l'esclavage de Romains, qui devaient renverser aussi bientôt après leur antique Jerusalem. Ce fait, plus que tout autre, explique les tendances humaines du christianisme et l'empreinte indélébile qu'il a laissée sur la civilisation moderne....."

Ne croirait-on pas lire une page de Sismondi ?

En France, Garneau, comme historien, aurait certainement été jugé digne de figurer à côté des grands historiens de notre ancienne mère-patrie, tel que les Anquetil, les Sismondi, les Thierry, les Thiers, les Guizot, les Lavallée, etc., etc.

Voilà pour l'historien. Maintenant si on l'apprécie comme poëte ou, si l'on veut, comme versificateur, car il est aussi poëte dans son *Histoire du Canada* que

dans ses autres productions littéraires, on trouve que sa lyre est aussi digne d'estime et d'admiration que sa plume d'historien.

Le nombre de pièces de poesie que l'on doit à sa muse charmante et féconde est considérable. Ses nombreux essais qui sont autant de véritables poemes, sont disséminés dans divers recueils littéraires, mais surtout dans le *Répertoire National*. Ses principales productions poëtiques sont sans contredit, les suivantes : *Le Canadien en France*, *Le voyageur* (élégie), *L'étranger*, *L'an* 1834, *Pourquoi désespérer ? La harpe*, *Le marin*, *La Pologne*, *Pourquoi mon âme est-elle triste ? Le rêve du soldat*, *A mon fils*, *La Presse*, *Les oiseaux blancs*, *L'hiver*, *Le dernier Huron*, *Louise*, (légende canadienne,) *Le vieux chêne*, *Le papillon*, *Les exilés*, et enfin, *Le Voltigeur de* 1812.

La plupart de ces essais poëtiques sont imprégnés d'un patriotisme ardent et élevé, plusieurs renferment un arome de tristesse et de mélancolie qui reflètent bien le caractère tout à la fois tendre et viril du poëte et de l'historien.

Comme échantillon de son talent de versificateur, nous reproduisons ici le chant du *Voltigeur de* 1812, cet hymne guerrier, mélodieux et mélancolique si souvent chanté dans les familles canadiennes :

" Sombre et pensif, debout sur la frontière,
Un Voltigeur allait finir son quart ;
L'astre du jour terminait sa carrière,
Un rais, au loin, argentait le rampart.
Hélas ! dit-il, quelle est donc ma consigne ?...
Un mot anglais que je ne comprends pas !
Mon père était du pays de la vigne,
Mon poste ! non ! je ne te laisse pas !

"Un bruit soudain vient frapper son oreille.
Qui vive?... point. Mais j'entends le tambour,
Au corps-de-garde, est-ce que l'on sommeille?
L'aigle déjà plane aux bois d'alentour.
Hélas! etc., etc.

"C'est l'ennemi, je vois une victoire...
Feu! mon fusil: ce coup est bien porté!
Un Canadien défend le territoire,
Comme il saurait venger la liberté.
Hélas! etc., etc.

"Quoi! l'on voudrait assiéger ma guérite!
Mais, quel cordon! ma foi! qu'ils sont nombreux!
Un voltigeur, déjà prendre la fuite!
Il faut encore que j'en tue un ou deux!
Hélas! etc., etc.

"Un plomb l'atteint: il pâlit, il chancelle;
Mais son coup part, puis il tombe à genoux.
Le sol est teint de son sang qui ruisselle!
Pour son pays de mourir qu'il est doux!
Hélas! etc., etc.

"Ses compagnons courant à la victoire,
Vont jusqu'à lui pour étendre leur rang;
Le jour déjà désertait sa paupière;
Mais il semblait dire encore en mourant:
Hélas! hélas! quelle est donc ma consigne?
Un mot anglais que je ne comprends pas!
Mon père était du pays de la vigne.
Mon poste! non! je ne te laisse pas!

Pour vous, Canadiens, cet homme a sacrifié les honneurs, la fortune et sa santé. Il a vécu comme un patriote sincère et dévoué à son pays, comme un citoyen intègre, enfin il a souffert et il est mort comme un martyr! Il a plaidé, réhabilité et vengé la cause de vos ancêtres et la vôtre. Il a gagné votre procès devant le tribunal de l'histoire et vous a fait recon-

naitre par le monde entier. Mais il est mort en accomplissant cette œuvre de géant !

Dans la dédicace de sa traduction du poëme de Byron, intitulé : *Le prisonnier de Chillon*, l'abbé H. R. Casgrain a fait remarquer au fils de notre historien national, la similitude qui existe entre Garneau et Bonnivard, sous le rapport des souffrances physiques et morales que tous deux endurèrent pour la défense de la cause respective qu'ils avaient embrassée. Cette comparaison est certainement exacte. L'historién Garneau et le prisonnier du *Chateau de Chillon* souffrirent tous deux en défendant une grande et sainte cause. Tous deux endurèrent un long et douloureux martyr moral et physique, l'un de force, pour avoir combattu en faveur de sa patrie adoptive opprimée, et l'autre volontairement, pour réhabiliter son pays abattu et calomnié !

Paris à sa colonne Vendôme, son Arc-de-Triomphe ; Londres est parsemé de statues de Wellington, et cependant, Napoléon et l'émule de Blücher n'étaient que des marchands de *chair à canon ;* mais pour vous tous, Canadiens-Français, Garneau est plus qu'un héros, c'est le défenseur de votre nationalité ! Sans lui, vous ne seriez rien aux yeux de l'histoire. Il vous a donné votre feuille de route dans la grande armée du progrès et de la civilisation. C'est lui qui vous a marqués du sceau national ! Grâce à lui, votre passé est exhumé, connu, vengé, votre présent, votre avenir sont entre vos mains si vous savez suivre la voie visiblement tracée par la Providence ! Et tout cela vous le devez à Garneau !

Avant de terminer cette esquisse biographique

de l'un de nos plus grands écrivains et de nos compatriotes les plus intègres, nous croyons devoir ajouter quelques détails que nous avons oublié de mentionner.

Garneau fut autrefois employé comme traducteur dans les bureaux de l'Assemblée-Législative du Bas-Canada. Quelques années plus tard, on le nomma greffier de la cité de Québec, charge qu'il a remplie pendant un grand nombre d'années et qu'il remplissait encore à l'époque de son décès, le 3 février 1866.

Durant tout le temps qu'il occupa ce dernier emploi, aussi honorable que difficile, jamais la moindre plainte ne fut portée. Il fut en un mot, le modèle et l'honneur des employés publics.

L'*Institut-Canadien* de Québec l'avait nommé son président honoraire, et il était membre honoraire de plusieurs sociétés littéraires tant du Canada que de l'étranger.

Garneau a de plus, composé le récit de son voyage en Europe qu'il fit en 1830, mais ne l'a publié qu'en 1855 dans le *Journal de Québec*. Cette narration est très bien écrite et très intéressante. On y découvre un esprit délicat, observateur et impartial des hommes et des choses.

Une simple tombe érigée par la reconnaissance de ses compatriotes est élevée à sa mémoire dans un cimetière, isolé, c'est quelque chose, mais ce n'est pas assez. Il faut que sur la place la plus apparente de leur sol, aux yeux de l'étranger, à l'esprit et surtout au cœur des Canadiens, une pyramide, une statue, une colonne, un monument quelconque, rappelle continuellement le souvenir de l'Hérodote du Canada !

## HUOT.

Nous ne devions pas présenter maintenant, au lecteur, le portrait de cet écrivain, parceque nous nous sommes fait comme un honneur et un devoir, d'esquisser, autant que possible, du moins, les traits des ainés de la littérature canadienne avant le profil de leurs cadets. *Après les rois les princes*, dit un certain adage. Ainsi donc, après la biographie des DeGaspé, des Parent, des Dessaules, des LeMoine, des abbés Holmes, Ferland, Casgrain, Tanguay et Provencher, des Gérin-Lajoie, des Lenoir, des J. C. Taché, des Fiset, des Fréchette, des LeMay, des LaRue, des Bourassa, des Marchand, des DeGuise, des Lécuyer, etc., etc, devait paraitre celle de notre ami Huot ; mais les circonstances exigent que nous le fassions poser maintenant devant votre modeste chevalet. Il parait tant vouloir se mettre de plus en plus en évidence, et semble tant prétendre jouer en petit, depuis qu'il est retiré dans son fromage, le rôle du père Joseph, le confident et le conseiller intime de Richelieu, qu'il faut bien enfreindre les règles de l'étiquette en faveur d'un homme aussi pressé !

Le vaillant Hector a certes bon nombre des véléités, des fantaisies et des caprices de l'*éminence rouge*, mais il n'a pas encore le bras aussi long que celui de l'instigateur du meurtre juridique de DeThou et de Cinq-Mars ; sans compter que notre ministre liliputien,—l'*âme de bronze* numéro deux,—qui vise

à être, lui aussi, blindé en baronet, n'a pas hérité du poignet d'acier, de la main de fer du cardinal-soldat qui tenailla la France au siège de LaRochelle et tint, pendant plus de vingt ans, l'Europe à distance et en respect, ni d'une foule d'autres choses dont la plus importante est le génie. De sorte donc que, faute de mieux, il prend pour son sosie, son *alter ego*, maitre Pierre qui, s'il n'est pas digne de porter le capuchon, a prouvé, néanmoins, qu'il connaissait à fond l'art de faire *capucher* la tête et de faire casser la machoire de ses opposants ! Lorsque l'écrivain se met ainsi en relief sous la défroque tapageuse d'un chef de bande, il faut bien le peindre avec la toilette dans laquelle il pose. Cela ne nous empêchera pas de rendre justice à ses talents et à ses qualités, même les moindres, dès qu'il s'en rencontrera.

Ce dictateur d'un nouveau genre se pose, ou plutôt, s'impose donc aujourd'hui à notre pinceau, et voilà pourquoi il reçoit les honneurs de la préséance sur d'autres écrivains qui les méritent encore plus que lui.

Huot (Pierre-Gabriel) est né à Saint-Roch, de Québec, vers 1828. Son père était un honnête épicier de ce faubourg démocratique par excellence.

Après avoir terminé ses études au séminaire de Québec, Huot étudia le droit sous la direction de l'hon. Dunbar Ross, qui fut, pendant plusieurs années, député de Beauce et autrefois solliciteur-général du Bas-Canada. Craignant de ne pouvoir supporter les fatigues du barreau, vu la faiblesse de sa voix et le mauvais état de sa santé, il cessa d'ambitionner les lauriers de Démosthène, de Cicéron et de Berryer et

se mit à étudier le notariat. Mais notre saute-ruisseau possédait une plume qui n'était pas celle d'un notaire prosaïque. Au sortir du collége, l'étudiant ayant senti pousser ses ailes, avait pris sa volée dans le champ des lettres. L'oiseau ne tarda pas à se faire connaitre et, surtout à se faire entendre. Ses débuts prouvèrent de suite, quels seraient plus tard ses chants et ses écrits, sa parole et sa plume. Il préluda par un chant magnifique consacré à la mémoire de l'infortuné C. V. Dupont, ce jeune littérateur si plein d'espérance et d'avenir, cet ami sincère et dévoué de Fournier, ce vaillant cœur, cet esprit d'élite, que le Saint-Laurent a saisi tout-à-coup comme une proie ! La muse d'Huot se montra digne du regretté défunt.

Huot n'avait pas seulement des goûts littéraires, il manifestait aussi des tendances politiques. Ses aspirations grandissaient. Il avait soif de bruit et de renommée.

Un jour, une assemblée publique eût lieu, il s'y rendit et voulut pérorer, mais ces débuts oratoires ne furent pas brillants : un individu, nomme Gaspard Garneau, qui était un des soutiens du gouvernement de l'époque, fit descendre, plus rapidement qu'un écureuil, notre Lamartine canadien en herbe, d'une pile de planches où il s'était juché !

Ce fiasco ne le découragea point. D'orateur il devint journaliste et fonda à Saint-Roch, *La Voix du Peuple* qui, malgré une brillante rédaction, ne parut que quelques mois.

Vers la même époque, en 1850, croyons-nous, il établit, de concert avec ses amis, *La Chambre de lecture de Saint-Roch*. Huot était alors l'antagoniste

de Cauchon. Autant celui-ci était conservateur dans son journal et révolutionnaire dans sa conduite, autant Huot se montrait libéral dans ses écrits et modéré dans ses actions. Le même contraste se voit dans Dorion et Cartier.

Mais si Huot était circonspect, s'il se ménageait et se mettait à l'abri derrière le couvert de ses amis dont chacun d'eux lui servait comme de plastron, en revanche, il ne les épargnait pas et leur faisait souvent risquer leur peau à son avantage.

Pour faire pièce aux libéraux, Cauchon se fit nommer patron de l'*Institut Catholique de Saint-Roch*, institution dans le genre du *Cabinet de Lecture Paroissial de Montréal.* L'inauguration de cet institut ayant été annoncé, Huot prépara une espèce de grande affiche sur laquelle il écrivit le programme de la cérémonie, mais à sa façon qui, certes, était loin de sentir l'orthodoxie. Il y régnait un esprit empreint de malice qui raillait jusqu'au sang Cauchon et ses adeptes. Un certain endroit du prétendu programme se signalait surtout par sa crudité blessante. A cette époque, Cauchon s'efforçait de se former un parti dont il voulait être le chef dans le parlement ; mais ses efforts étaient impuissants. Jamais il ne pouvait se faire suivre par d'autres que par son ami Chapais ! Ses collègues nommaient ce parti "*la queue parlementaire* de M. Cauchon." Ce language était peu parlementaire, mais enfin avait l'approbation de nos législateurs ! Or, dans le faux programme, il était dit qu'à un certain moment, pendant la séance, Cauchon ferait voir publiquement, au moins un bout de ce fameux parti. Cela était dit d'une manière mordante

selon les rieurs, mais très offensante et déplacée d'après les gens réfléchis.

L'affiche fut posée durant la nuit, et le lendemain, Québec, la ville des cancans et des commérages par excellence, battit des mains et s'amusa pendant huit jours !

Quant à Cauchon, il était, comme on dit, *fâché rouge !* Il arrachait, non pas avec la pointe de son épée, mais avec le fer de sa grosse canne, toutes les affiches qu'il rencontrait ! Et certes il avait raison. Nous nous sommes laissé dire par une personne digne de foi, que même un des plus intimes amis de Cauchon, homme d'esprit mais malin et aimant un peu trop la grosse plaisanterie, riait comme un bossu quand il lisait le malencontreux programme, tant il est vrai que l'on est toujours plus enclin à rire d'un mauvais tour qu'à se réjouir d'une bonne action.

L'*Institut catholique de Saint-Roch* eut souvent à souffrir des espiégleries d'Huot et de ses amis. Un soir, on barbouillait l'enseigne, un autre soir c'était une niche nouvelle. Maitre Huot faisait des siennes et, comme on dit, jetait sa gourme en jouant les tours d'un frondeur espiègle et malin.

Les particuliers n'étaient pas à l'abri de ses malices. Un jour, voulant se venger d'un certain docteur homéopathe,—à ses yeux une véritable *scie*—il parodia *Passé minuit*, et fit jouer cette pièce comique, après l'avoir arrangée pour la circonstance. Inutile d'ajouter qu'il avait invité le docteur à la représentation !

Combien d'autres farces plus ou moins pendables, n'a-t-il pas jouées ? Huot était ce qu'on pourrait appeler un vieux gamin.

Il s'apercevait, cependant, que ces gamineries ne le portaient pas vite en avant. Il voulut tenter un grand coup. Muni de chaudes recommandations de la part du docteur Harvey, libéral très influent, il brigua les suffrages des électeurs du comté de Charlevoix. Il avait pour opposant, le député actuel de Montmorency, au parlement fédéral, l'avocat Jean Langlois.

A propos de cette élection on rapporte un fait qui montre bien Huot tel qu'il est et a toujours été.

D'un esprit adroit, rusé, subtil et toujours prêt à riposter, à parer, à recevoir ou à lancer des traits, Huot était un lutteur vraiment redoutable. Les moindres causes devenaient avec lui de grands moyens et produisaient des résultats étonnants.

Un jour, durant cette lutte qu'il faisait contre l'avocat Langlois, midi sonna pendant que l'un des orateurs parlait. Un des assistants insista pour que l'un des candidats dit l'*angelus*. Que faire ? Ni l'un ni l'autre ne s'en rappelait ! Langlois ne disait rien. Huot prenant la parole dit aux assistants : " Je suis prêt à dire l'angelus, mais comme mon opposant est plus vieux que moi, cet honneur lui revient de droit !"

" C'est vrai ! c'est vrai ! répéta l'assemblée.

Langlois fut donc obligé de dire l'angelus. Malheureusement pour lui, ne se rappelant que le premier verset, il resta court. Huot qui s'était, dans l'intervalle, procuré un livre de messe, et avait appris de nouveau, en quelques minutes, la salutation angélique, à l'insu de son adversaire, termina cette prière jusqu'à l'oraison, aux applaudissements de l'assemblée !

" Cette prière, dit-il, m'a valu cinquante votes ! "

C'est ainsi que les plus petits incidents produisent les plus grands effets !

La lutte fut excessivement vive. Le parti que P. G. Huot avait formé à Saint-Roch, et qu'il menait à sa guise, s'était porté en masse à son secours. Le comté était divisé en deux camps d'apeu près égale force : les Bleus et les Rouges. Pendant quinze jours, ce ne furent qu'assemblées, discours et bagarres, dans ce petit coin du Canada qui, topographiquement, ressemble à la Suisse.

La fraude, la corruption et la violence furent employées en grand. De plus, le sang coula.

Après vingt ans, on parle encore en frémissant de cette lutte gigantesque.

Huot fut déclaré élu, mais son élection ayant été contestée, il dut abandonner son siége de député et se présenter de nouveau devant les électeurs qui le réélurent. On vit Huot se ranger en chambre du côté de l'opposition, et devenir l'un des députés les plus marquants.

En 1857 il abandonna le comté de Charlevoix et sollicita les suffrages de Québec en compagnie de Marc-Aurèle Plamondon et F. Evanturel. Les candidats du gouvernement étaient le constructeur de navires Dubord, l'avocat C. Alleyn et le marchand Simard. Jamais élection ne fut plus opiniatrement contestée.

Deux Irlandais, Newman et Wallace, furent tués dans le faubourg Saint-Jean. Pendant deux jours, Québec fut aux mains de la canaille. Il est juste de dire que les Irlandais avaient été les provocateurs

et que la lutte se fit sur le terrain national. Huot ayant eu le malheur de perdre son père, quelques jours avant l'élection, ne prit aucune part à la lutte. En revanche, ses amis firent des prodiges, mais tout fut inutile : le gouvernement avait juré de remporter la victoire coûte que coûte. Aussi quinze mille votes furent-ils donnés dans une ville où l'on en comptait à peu près trois mille !

Quelques années plus tard, Sir George Cartier ayant réussi à faire diviser Québec, Montreal et Toronto en trois circonscriptions électorales, Huot se présenta dans Québec-Est, en opposition à l'avocat Pierre Légaré. A cette époque, Huot était très populaire et certes à juste titre. Il fut élu à une écrasante majorité. Depuis cette dernière élection, il s'est présenté plusieurs fois comme candidat dans Québec-Est, et a remporté de faciles victoires sur des adversaires peu redoutables.

Il fut aussi élu pour représenter dans le Conseil-Législatif la division électorale de Stadacona, mais grace à un manque de formalité légale une nouvelle élection dût avoir lieu.

Cette fois Huot prêta son influence à feu le père Baby qui avait l'honnête Fournier pour opposant. C'est de cette élection que datent les regrettables dissensions qui ont déchiré le parti libéral de Québec.

Huot prétendait que Fournier aurait été proclamé unanimement dans un comté s'il avait voulu laisser élire le père Baby, que le parti conservateur consentait à cet arrangement, etc. Etait-ce le cas ? Plusieurs furent dupes des paroles d'Huot, mais Fournier refusa d'y croire, et l'avenir lui a donné raison.

Le coin de la zizanie une fois entré dans le sein du parti libéral de Québec, ne tarda pas à le faire éclater. Le ministère McDonald-Sicotte, et, plus tard, le ministère McDonald-Dorion, furent formés sans qu'il fut question de choisir Huot pour représenter le le parti libéral de Québec dans ces cabinets respectifs. Huot était à cette époque, le seul député libéral du district de Québec, ou passant pour tel, qui eut un siége en Chambre. On lui préféra l'Hon. Evanturel et l'Hon. Thibaudeau. Cette préférence répétée acheva d'exaspérer Huot qui, tout en ne se montrant pas, d'une manière ouverte, hostile aux administrations libérales, n'en commença pas moins à les miner activement dans l'ombre.

Enfin, quand la confédération fut établie, il jeta définitivement le masque et se déclara ministériel ! Quelques mois auparavant il se préparait, tous ses amis le savent, à entreprendre dans le district de Québec, une campagne contre la confédération ! Mais le gouvernement vit le danger, il fit taire et tenir tranquille l'agitateur qui perçait. L'avenir a prouvé de quelle manière on s'y prit pour lui fermer la bouche et le tranquilliser.

La principale raison que Huot allègue pour justifier sa trahison envers le parti libéral, c'est que les libéraux de Montréal faisaient et font encore de l'opposition pour satisfaire des haines de familles ! Rien de plus faux. Si Québec avait toujours eu des députés aussi énergiques, aussi désintéressés, et, surtout, aussi entreprenants que la majorité de ceux de Montréal, la vieille capitale serait aujourd'hui la ville la plus prospère du Canada. Que l'on compare les hommes qui ont en mains les intérêts des deux villes, et l'on

admettra que l'opposition loin d'être systématique, faite à la légère ou pour des motifs condamnables, a toujours été raisonnée et conduite dans un but pratique. Huot était autrefois de cette opinion. Rappelons un peu ces beaux jours.

La plus belle, et, sans contredit, la plus glorieuse partie de la vie politique d'Huot, a été celle consacrée à la rédaction du *National* de Québec. Quelles polémiques savantes, spirituelles avec Taché, Vidal et Fenouillet!

Un jour, tout Québec fut en émoi : une rencontre au pistolet avait été arrêtée entre Vidal, rédacteur du *Journal de Québec*, et l'un des écrivains du *National*, Les trois rédacteurs avaient tiré au sort, et à Fournier était échu la tâche de se rendre sur le terrain. La rencontre eut lieu, mais l'affaire fut réglée, parait-il, sans que le sang coula, car Vidal favorisé du sort, ayant l'avantage de tirer le premier, n'atteignit pas Fournier. Celui-ci, toujours chevaleresque, envoya la balle siffler dans l'air !

L'inquiétude avait été grande à Québec, aussi la nouvelle de l'heureux retour des combattants fut-elle reçue avec joie.

Huot a été élu, en 1865, président de la Société Saint-Jean-Baptiste, de Québec.

Depuis vingt ans et plus, il a constamment joué le rôle d'un agitateur et d'un intriguant politique. Pas une élection, municipale ou autre, ne s'est faite à Québec ou dans les comtés environnants, sans que son influence occulte se soit fait sentir en faveur de l'un ou l'autre parti. Il profitait de toutes les occasions, s'emparait de toutes les questions pour faire du

capital politique. Il a berné les électeurs de Saint-Roch en leur faisant espérer la remise des arrérages de rentes dues par les occupants des terrains de la *Vacherie ;* en faisant croire qu'il ferait rendre justice aux déposants de la *Caisse d'économie de Saint-Roch ;* en annonçant l'établissement d'une société ouvrière dans le but de construire des navires ; en promettant de faire obtenir aux incendiés de Québec, en 1845, la remise totale des débentures ! Il promit mer et monde, mais ne fit jamais rien ! Une seule chose a été faite, cependant, mais par le gouvernement McDonald-Dorion : les incendiés ont obtenu la remise des intérêts de leurs dettes respectives, et des facilités libérales pour payer le capital.

Constamment occupé d'intrigues, d'agitations et de menées, Huot ne pouvait certainement pas s'occuper de littérature. C'est un malheur pour les lettres, car s'il fut resté dans sa sphère, il eût fait, comme écrivain, beaucoup plus que ce que l'on connait et admire de lui. Il était doué de talents littéraires qui, bien cultivés, auraient pu produire des chefs-d'œuvres. Sa manie, ou plutôt sa passion d'intriguer, lui prenait tout son temps. De plus, il était d'un caractère paresseux, négligeant, qui lui faisait sans cesse remettre le travail. Il projetait, mais n'accomplissait qu'à la dernière heure et poussé l'épée dans les reins. Voilà dix ans qu'il promet une histoire du gouvernement constitutionnel du Canada, et la préface est encore à venir ! On lui a reproché de préparer d'avance ses discours ; le crime n'eût pas été grand, mais il s'évitait ce travail. Il préparait d'avance dans son esprit ou improvisait ce qu'il avait à dire. Plus de préparation eût été certes préférable.

Il n'a prononcé en Chambre que quelques discours, et a prouvé qu'il aurait pu devenir un très bon discoureur, s'il avait eu de l'énergie et du courage, mais il s'est gaspillé, perdu dans la fainéantise du cabinet de la pipe.

Pour se convaincre de son magnifique talent poétique, il suffit de lire les admirables et patriotiques stances qu'il composa le jour de la fête nationale du 24 juin 1851, que le *Canadien* du 4 juillet de la même année, a reproduites, et que nous transcrivons ici :

---

## Au Peuple.

Salut, ô jour qui luis ! qu'importe que les cieux
Se brisent en lambeaux dans un vaste tonnerre,
Ou que de purs rayons s'y glissent tout joyeux ;
O jour, que tu sois sombre ou brillant à la terre,
Salut ! car n'est-tu pas l'aube du souvenir ;
La grande et noble page où rayonne une histoire,
Où le peuple se lève et fixe l'avenir,
Et déroule au soleil ses trois siècles de gloire ?

Le peuple a pris ce jour dans sa raison profonde,
Pour montrer qu'il est fort, pour qu'il soit respecté ;
Que son drapeau frémisse au vent du Nouveau-Monde,
Ce vent sonore et plein de chants de liberté !
Pour saluer du cœur tous ceux qu'à notre plage
Jette le flot des mers, ou mornes ou joyeux ;
Pour bénir ce qui fut ; pour rendre un triple hommage
Aux labeurs, au génie, à la foi des aïeux !....

Entendez-vous ?.... des chants, suave mélodie,
Ont rempli les saints lieux, des chants consolateurs ;
Et de l'orgue s'élance un torrent d'harmonie
Sur des fronts inclinés, des flots de travailleurs ;
C'est le peuple qui pense à cette âme féconde,
A ce verbe d'amour, douce et touchante voix,
Au martyr qui, pour mieux resplendir sur le monde,
Mourut, élevé sur la croix !

Le temple s'est fermé sur toutes les prières,
Et le peuple, debout comme un triomphateur,
A formé sa colonne et levé ses bannières ;
Place aux grands souvenirs qui planent sur le cœur,
Et qui disent beaucoup plus que toute parole,
A celui-là surtout, drapeau de Carillon,
Que la poudre et le fer ont criblé, vieux trouçon,
Que l'on porte comme un symbole !....

Oh ! sur ce sol ta place est belle et grande à voir,
Car ton cœur et tes bras l'ont noblement marquée ;
Peuple, tu vins pourtant, tout faible et sans espoir,
Graver les premiers mots de ta forte épopée.
Oui ; gloire à tes douleurs, à tes travaux passés !
Gloire !.... car il n'est pas, pauvre peuple qu'on blâme,
De cités, de hameaux qui se soient élevés
Sans un peu de tes sueurs, de ton sang, de ton âme !

Non ! tu n'as pas besoin pour briller sous nos cieux
De tendre à ton berceau, ce foyer du génie,
A ses pages de gloire, à ses bronzes tout vieux,
A la superbe France une main qui mendie !
O peuple, ton passé qui compte un jour fatal,
A ses sublimes noms qui rendent l'âme émue,
Carillon, Chateauguay, Lacolle !.... piédestal
Prêt à recevoir la statue !

Et de ce monument, ô peuple, sois l'auteur ;
L'avenir, c'est le bloc encor brut et sans ordre
Où ta statue existe, où ton ciseau doit mordre !
Fais le buste puissant, le corps d'un travailleur,
Mets à son front le feu du penseur et du sage ;
Pétris-la de vertus, d'amour, de charité ;
Oh ! fais-la grande enfin,—tailles-la cette image
Au moule de la liberté !

C'est un chef-d'œuvre du genre. Les vers sont pour ainsi dire ciselés. Les idées brillent et rayonnent. L'art domine dans ces vers qu'on dirait coulés d'un seul jet.

Parmi ces stances, si bien inspirées et si bien rendues, il y en a qui rappellent les plus belles strophes de Lamartine ; et d'autres dans lesquelles on croit reconnaitre le libre et impétueux iambe de Barbier.

Maintenant qu'on lise cette charmante romance intitulée : *La Huronne*, et l'on avouera qu'il n'y a rien de mieux écrit et de plus gentillement pensé.

I

Brune et gentille est la Huronne,
Quand au village on peut la voir,
Perles au col, mante mignonne,
Et le cœur dans un grand œil noir.
Sa veine a du sang de ses pères,
Les maitres des bois autrefois :
Vive les Huronnes si fières
De leurs guerriers, de leurs grands bois ! } bis.

II

Regardez-la dans l'onde pure
Mirer son front brun et poli,
Et la fleur qu'à sa chevelure
Suspendit un amant chéri.
Son œil tout chargé de lumières,
Dicte alors de suaves lois ;
Vive les Huronnes etc.

III

De sa tribu presqu'effacée,
Sous le beau ciel qu'elle aimait tant,
Elle redit l'heure passée
Auprès d'un sépulcre béant.
Sans cesse aux antiques poussières
Elle donne son cœur, parfois.
Vive les Huronnes, etc ;

Notre éminent artiste de Québec, Célestin Lavigueur, a composé la partie musicale de ce charmant bijou littéraire.

Quand on voit un aussi beau talent littéraire perdu, gaspillé, grâce à une mauvaise politique, n'a-t-on pas raison de déplorer le mal que fait cette dernière. ?

Huot a souvent été accusé d'avoir fondé une société d'assommeurs appelée le *Fanal rouge*. C'est une calomnie. Jamais rien de tel n'a existé. La besace d'Huot est assez remplie d'iniquités politiques de toutes sortes, sans qu'il soit nécessaire de la surcharger inutilement. Il a des assommeurs qui le suivent et l'écoutent, mais ce sont les dupes, les victimes qu'il fait au moyen de l'argent des corrupteurs dont il est l'agent à chaque élection.

Huot parait plus redoutable en politique qu'il n'est réellement. Il est plus facile à démolir qu'on ne pense. C'est une statue d'argile que le premier venu peut mettre en pièces s'il sait comment il faut s'y prendre. Quand on le connait et que l'on sait de quel bois il se chauffe, il est facile de le mettre à la raison, aujourd'hui surtout, que la plupart de ses meilleurs amis l'ont abandonné. Et puis, s'il faut que les honnêtes gens fassent un exemple en forçant cet employé public à rester neutre dans les luttes de la politique d'où il est censé s'être retiré, qu'ils le fassent. Ils savent ce qu'il y a à faire avec ceux qui, gardiens de la loi, s'en font les violateurs les plus criminels. Il ne faut pas que les scènes dégoutantes qui ont eu lieu à la dernière élection du fameux Tourangeau, se renouvellent encore. Justice et protection égales à tous ! telle doit être en cette circonstance difficile, le but et le devoir des autorités. Les honnêtes gens seront alors satisfaits. *

* Le triomphe de M. Pelletier a réalisé cet espoir.

Mais revenons à l'homme littéraire. Huot a été l'un des principaux rédacteurs et l'on peut bien dire le principal écrivain de l'ancien *National* de Québec, Le souvenir de ce journal qui fit époque dans nos luttes politiques, est resté vivace dans l'esprit de tous ses lecteurs, et ils étaient nombreux. On parle encore aujourd'hui avec admiration, avec enthousiasme, des magnifiques articles que contenait cet organne libéral.

Ils étaient trois : Télesphore Fournier, Marc-Aurèle Plamondon et Pierre-Gabriel Huot, tous trois pleins de jeunesse, de talent, d'énergie et d'avenir. Qu'elles luttes de géants on faisait à cette époque de patriotique effervescence ! Que les luttes actuelles paraissent petites, mesquines auprès de celles-là ! Alors, par la seule puissance de la conviction, par la seule force du patriotisme, la population ouvrière de Québec, et, surtout, celle du populeux et libéral faubourg de Saint-Roch, composé en grande partie de vigoureux charpentiers, se levait comme un seul homme à la voix de ces trois tribuns-journalistes !

Plamondon était comme le Camille Dumoulin de ce triumvirat ; Fournier personifiait à merveille le calme, la rigidité et la grandeur du plus pur républicanisme,—il y avait du Gracque chez lui—et Huot, plus souple, plus rusé, plus diplomate, trop même, rappelait Brutus, mais Brutus amolli, énervé, homme du monde, roué, blasé, car quelques années plus tard il prouvait qu'il était aussi du bois dont était fait le comte de Morny, et qu'il aurait pu remplir à la perfection le rôle de ce dernier à l'époque du coup d'état du 2 décembre. Plamondon était la voix, le tribun, Fournier le guide, le conseiller, Huot

tenait la plume et jetait aux quatre coins du pays les principes politiques dont ils étaient les trois représentants les plus actifs, les plus zélés et les plus intelligents. Ces trois hommes ont tenu tout Québec libéral suspendu pendant dix ans à leurs lèvres éloquentes, et les yeux des lecteurs fixés sur leurs admirables écrits. Le bureau du *National*, fut, pendant tout le temps que ce journal parut, le rendez-vous, le cénacle politique de toute la jeunesse libérale de Québec.

Mais l'un des trois devait trahir, ce fut le moins soupçonné : Huot. Jamais homme public ne rencontra plus d'amis dévoués, prêts à se sacrifier pour lui de toutes manières, et ne les trahit plus lâchement et plus indignement. Jamais aussi homme politique n'est tombé avec plus de mépris aux yeux de ses ci-devant amis et de ses anciens adversaires devenus aujourd'hui ses complices. Ce misérable exploitateur politique a endormi le parti libéral de Québec pour mieux l'étouffer à son profit et pour l'avantage de ses fournisseurs ministériels !

Il n'avait pas la science profonde d'un Dessaules, ni les qualités politiques d'un Dorion, ni les capacités oratoires d'un Papin, mais il avait une excellente éducation littéraire, et surtout un certain talent diplomatique, une finesse d'esprit, une rouerie d'intrigues, une manière insidieuse, à lui particulière, de faire des prosélites qui étonnaient et parfois effarouchaient même les moins délicats de ses amis. Il serait devenu ministre depuis dix ans, s'il n'avait pas gaspillé ses beaux talents à monter de petites intrigues de clocher, s'il n'avait pas, surtout, exploité, trahi et ruiné ses amis politiques, et ne les avait pas

lâchement abandonnés et sacrifiés ensuite dès qu'il les crût incapables de lui rendre service plus longtemps ! Le parti libéral a été pour lui une véritable *vache à lait*, et ses principaux membres se sont saignés pour ce Judas politique !

Huot, n'est pas beau de figure. Il est d'une taille moyenne, mais svelte et un peu élancée. Sa tenue est propre, recherchée et dénote l'homme du monde. Ses traits pâles, amaigris, basanés, revèlent le travail intellectuel continu, la tension excessive d'un esprit toujours en ébulition ; malgré cela, sa tête est si bien posée, son front reflète si bien l'intelligence qu'il renferme, son regard est si scrutateur, que l'on est naturellement porté à l'observer et à l'écouter. Puis quand vous avez entendu sa voix mieilleuse, écouté sa conversation engageante, surtout, s'il a intérêt à vous captiver, à vous circonvenir, vous ne pourrez que très difficilement vous débarrasser de ses serres. Il vous tient déjà presqu'à demi. Si vous revenez à lui, vous êtes perdu ! C'est un basilic que cet homme !

« Donnez-moi deux mots de l'écriture d'un homme, disait Laubardemont, et je le ferai pendre !"

Huot pourrait dire :

« Laissez-moi cinq minutes en tête-à-tête avec une personne, et je ferai d'elle ce que je voudrai !"

Il est insinuant, rusé. Chez lui, il y a du renard et du serpent.

Après cela, est-il donc étonnant qu'il ait fait tant de dupes et de victimes ? Quand les plus futés tombaient dans ses filets, on ne doit pas être surpris que les natures naïves ne vissent pas ses pièges,

Huot a toujours été un vrai enjoleur politique, un *blagueur* de première force. Il a joué son rôle. C'est un Machiavel en petit doublé de beaucoup de Tartuffe et de Basile. C'est un égoiste et un ingrat envers le parti qu'il avait formé, discipliné et conduit. Ce parti lui devait beaucoup, mais lui, il devait encore d'avantage au parti. Il était tenu de triompher ou de succomber avec ses anciens amis, les libéraux. Il a préféré les trahir et les vendre. Voilà son crime, voilà sa honte ! Voilà surtout pourquoi ses meilleurs amis rougissent maintenant de lui !

Un Québecquois résidant aujourd'hui à Montréal, et qui a connu Huot d'une manière intime, disait dernièrement :

"Il m'a fallu dix ans pour percer le mystère de sa diplomatie ténébreuse parée d'une bonhomie pleine d'astuce ; pour saisir, à travers les milles trames dont il entourait ses dupes, le fil qui conduisait à son but véritable ; enfin, pour le connaitre à fonds. Quand j'eus la preuve qu'il n'était qu'un fourbe, il était trop tard pour le démasquer ; il s'était fait justice lui-même : son adversaire d'autrefois, aujourd'hui son intime, maitre Langevin, l'avait casé !

"Après avoir lâchement vendu et sacrifié quinze ans de luttes honorables et glorieuses, il se faisait le valet de ceux qu'il avait jusque-là représentés comme des hommes avilis !

"En parlant ainsi, ajoutait notre interlocuteur, je n'ai ni haine, ni vengeance, ni rancune, pas la moindre amertume personnelle dans le cœur contre cet homme traitre au parti libéral, car je suis habitué depuis longtemps à regarder avec pitié ceux qui me trompent, et à me venger par l'oubli de ceux qui m'offensent ; mais quand je songe au passé perdu par la faute de celui qui devait donner, sinon l'exemple d'un dévouement sans bornes, du moins une preuve de franchise, je me surprends à désespérer de l'avenir de mes compatriotes ! Quand ceux qui guident le peuple fléchissent et abandonnent sa cause, est-il donc extraordinaire que celui-ci, livré à lui-même, refuse d'être un héros ou un martyr ? On dit que les peuples n'ont que ce qu'ils méritent, il serait plus juste de déclarer que les peuples ne sont que ce que les font ceux qui se mettent à leur tête !

"L exemple du progrès et de l'honnêteté politiques doit venir d'en haut. Les peuples imitent leurs chefs!"

Et il avait, suivant nous, parfaitement raison.

En parlant ainsi, cet homme avait les yeux mouillés de larmes.

On a dit qu'il n'y avait jamais eu et qu'il ne pouvait y avoir d'homme politique honnête ; c'est faux, car ce jour-là nous en avons vu un !

En voyant dans quel abime est tombé l'homme politique dont nous nous occupons et qui, comme écrivain, s'est élevé si haut et serait encore monté davantage, s'il avait fait son devoir d'homme public, ses ci-devant amis n'ont-ils pas raison de répéter avec tristesse :

"Comment en un vil plomb l'or pur s'est-il changé ?"

Par la trahison et la lâcheté !

L'idole étant, enfin, vendue et livrée, il ne restait plus qu'à l'enchâser. Le premier de juillet, 1867, jour anniversaire de la confédération, elle fut étiquetée comme une momie, et enichée au bureau de poste de Québec !

Huot est aujourd'hui commodément installé dans son bureau où, comme le rat de la fable, il songe au milieu de son fromage et en fumant, en désœuvré, le calumet ministériel, au nombre infini de dupes et de victimes que, dans le cours de sa vie publique, il a faites de gaité de cœur et de sang froid. Il peut dire et se vanter de trôner sur une véritable hécatombe d'amis politiques !

Ainsi finissent les traîtres !

Grand bien lui fasse et que ses nouveaux adorateurs

lui procurent beaucoup d'allumettes, beaucoup de tabac et surtout beaucoup d'opium et de hatchis !

Huot nous rappelle maintenant ces anciens rois fénéants de France, que les maires du palais menaient par le bout du nez et dont parle Boileau dans son *Art poëtique :*

> "Quatre bœufs attelés, d'un pas tranquille et lent,
> Promenaient dans Paris le monarque indolent."

On sait le reste.

Puisse notre grand maitre de poste se promener un jour par les rues de Saint-Roch, dans un carosse tiré par six chevaux blancs ! Puisse-t-il, imitant Rotschild, de Londres, y ajouter un *pony* que lui prêtera volontiers aujourd'hui, un certain notaire de ses ci-devant amis de la rue des Fossés, à Québec !

Huot n'est pas précisément conduit à la façon de ces rois dont nous parlons, mais il sert de balai, de torchon à ceux de ses anciens adversaires politiques qu'il a toujours représentés comme les derniers des hommes publics !

Quel triste rôle politique il joue maintenant !

Libre au cousin Philéas Huot d'admirer ce rôle et de vouloir aussi le remplir, mais la majorité des électeurs de Québec-Est lui éviteront certainement cette honte ! *

Qu'il imite le cousin Pierre comme homme de lettres, car il a, lui aussi, un beau talent littéraire, il sera admiré, applaudi et respecté ; mais qu'il ne répète pas le rôle ignominieux d'intriguant de bas étage joué actuellement par son cousin, ce Jarnac politique, car Philéas serait alors digne de Pierre.

---

* Ce qui, en effet, a eu lieu.

A ce dernier, il reste encore, son magnifique talent d'écrivain. Qu'il s'en serve pour créer des chefs-d'œuvres. Il a maintenant le loisir, le moyen de de remplir comme écrivain, un rôle beaucoup plus noble, beaucoup plus grand et aussi beaucoup plus profitable à ses compatriotes, qu'il ne pourrait certainement le faire sur la scène politique. Comme homme public, il a joué son rôle d'abord resplendissant et plein de promesses, mais ensuite entouré d'un voile de deuil pour ses amis et ses admirateurs ; il a fait son temps sur la scène politique, qu'il se mette maintenant de cœur au travail, à l'étude, et revienne aux lettres qui le regrettent et le pleurent. Il consolerait de cette manière ceux qui, tout en déplorant ses écarts politiques, n'en estiment que d'avantage son beau talent de poëte et de journaliste d'autrefois. Qu'il se rappelle surtout que s'il veut accomplir ce qu'il caressait jadis comme le but favori de son ambition littéraire : celui de produire un chef-d'œuvre historique, il a plus que tout autre peut-être, les moyens, les facultés et les aptitudes nécessaires pour suivre les traces des Garneau, des Ferland et des Bibaud !

## CHAUVEAU.

Chapeau bas et saluons, car nous voici en présence d'un des princes de la littérature canadienne !

Chauveau (Pierre-Joseph-Olivier) est né à Québec, le 30 mai,—mois des fleurs et des poëtes,—1820, et par conséquent dépasse aujourd'hui un peu la cinquantaine. Son père, originaire de la paroisse de Charlesbourg, charmant village situé à quelques milles de la cité de Champlain, était marchand, et l'un des plus considérés de la vieille capitale.

Orphelin de père, dès le bas âge, le jeune Chauveau trouva heureusement pour diriger ses premiers pas dans la vie, d'abord l'amour et les soins dévoués d'une mère tendre et vertueuse, puis l'amitié de deux de ses tantes qui l'aimèrent aussi à leur tour, comme de vénérables duègnes savent et peuvent aimer les enfants quand elles sont bonnes et caressantes, c'est-à-dire en les comblant outre mesure de petits soins et en satisfaisant de plus tous leurs caprices et toutes leurs fantaisies. Il trouva ensuite, plus tard, dans la personne de M. Roy, son grand-père maternel, et dans l'un de ses oncles, M. Hamel, des protecteurs généreux et constants. Ces deux Mentor veillèrent avec solicitude sur son enfance, et grâce à eux, le Canada eût un grand orateur et un éminent écrivain de plus.

Son enfance fut, comme il est facile de le présumer, excessivement choyée, et toute son existence s'en est nécessairement beaucoup ressentie. L'encens de la

flatterie a dû remplacer plus tard, quand il est devenu homme, les calineries dont son jeune âge et son adolescence même avaient été entourés et bercés.

Admis dès l'âge de neuf ans comme élève externe, au séminaire de Québec, il se distingua bientôt par son aptitude et son application au travail, et surtout par ses prodigieux succès de collège. D'un esprit vif et avide d'apprendre et de tout connaitre, il montra bientôt à ses maitres ce qu'il serait un jour. L'orateur distingué que nous connaissons et que nous avons si souvent admiré et applaudi, perçait dans le jeune séminariste qui, à cette époque, débutait déjà d'une manière avantageuse et tout à fait brillante dans l'art de l'éloquence.

A seize ans, ses études classiques étaient terminées. On voit qu'il n'avait guère perdu son temps, qu'il ne s'était pas amusé à gagner des prix de paresse, et qu'il était doué d'un talent aussi subtil que précoce. Un cours complet d'études est rarement terminé à cet âge.

A sa sortie du collége, il étudia le droit, d'abord sous la direction de ses deux protecteurs et parents, messieurs Roy et Hamel, tous deux avocats distingués du barreau de Québec, et, plus tard, termina sa cléricature chez M. Stuart qu'il avait choisi comme patron dans l'étude de la loi. Disons de suite, qu'avant d'endosser définitivement la robe d'avocat, il hésita beaucoup et fut sur le point de se revêtir de celle du lévite. La tribune sacrée aurait peut-être compté un élève de Massillon ou de Bourdaloue, mais les lettres canadiennes, sinon la politique, y auraient probablement perdu.

Ce ne fut qu'près avoir pris conseil du célèbre et

savant abbé Jérôme Demers, à cette époque, supérieur du séminaire de Québec, qu'il se décida à entrer bravement dans le monde.

Jamais Canadien-Français n'a commencé sa carrière d'homme à un âge aussi peu avancé, et jamais homme public en Canada, ne parcourut aussi jeune et aussi vite les différentes étapes de l'existence publique. Voyez plutôt : terminant ses études à seize ans, il devient journaliste remarquable et remarqué à dix-sept, chef de famille à dix-huit, il est élu député à vingt-quatre par le comté de Québec qui le préfère, en 1844, à l'honorable John Neilson, un vétéran politique respecté qui avait rendu de grands services au pays et pouvait en rendre encore de plus considérables. Jamais, croyons-nous, sauf Papineau qui fut élu à vingt-et-un ans, jamais aucun autre homme public, sous l'union des deux ci-devant provinces du Bas et du Haut-Canada, ne franchit, à un âge aussi précoce, l'enceinte de l'Assemblée-Législative.

Chauveau a fait dans l'ancien *Canadien* ses premières armes comme journaliste et comme poëte. Il se distingua en même temps par ses correspondances au *Courrier des Etats-Unis* dans lequel, pendant plusieurs années, il remplit le rôle de Gaillardet de la presse canadienne.

Chauveau est de taille moyenne ; ses cheveux sont courts, noirs et grisonnants ; il a le teint pâle, les traits réguliers et même assez accentués. Son front large et proéminent, dénote le penseur dont l'esprit est toujours occupé par des pensées étrangères aux agitations du monde matériel. L'ensemble de sa figure plastique annonce le poëte, le rêveur. Ses yeux largement découpés, et couleur d'azur reflètent

dans une doucereuse limpidité la bienveillance et la courtoisie. Son regard qui semble fatigué, enclin à la rêverie, à une contemplation méditave constante, dénote plutôt le penseur que l'homme d'affaires et surtout l'homme d'action. Néanmoins, on reconnait, en le voyant, les manières distinguées du grand monde, et l'on voit de suite, que s'il est né enfant du peuple, il a été élevé dans un atmosphère de patriciens.

Sa démarche leste, quoique lente et mesurée, donne à sa personne aristocratique un air de cour. L'étiquette semble écrite sur sa figure ou s'épanouit un sourire, pour ainsi dire, stéréotypé, dès qu'il adresse la parole à un protégé, à un solliciteur, et, surtout, à un personnage influent en politique ou bien encore à l'un de ses ci-devant électeurs du comté de Québec !

On le prendrait pour un marquis du temps de Louis XVI.

Quand il adresse la parole, soit en Chambre, soit en public, sa voix, sans être parfaite, n'est pas désagréable, mais on sent qu'elle est quelque peu forcée. Si elle était plus naturelle, elle plairait d'avantage. Il s'écoute trop parler.

S'il n'a jamais été capable de se former une prononciation franchement parisienne, si, en dépit de tous ses efforts, il conserve toujours l'accent anglais assez prononcé, il possède, en revanche, à un haut degré, la verve gauloise et l'esprit français.

Il a le mot pour rire et sait le décocher avec un esprit plein de sel attique et, parfois, avec une spirituelle malice. Son plus *cher* ami, Cauchon, et

plusieurs autres intimes du genre de celui-ci, en savent quelque chose.

Il y a dans Chauveau deux individualités distinctes : l'écrivain et l'homme d'éta[illegible] savant et l'ambitieux. Le premier pose et le [illegible]d s'écoute et s'admire. Toutefois s'il nous fau[illegible]battre l'homme politique, devant le littérateur n[illegible] nous inclinons avec respect. Il nous est certainement bien permis d'admirer les écrits littéraires de celui-ci sans être tenu de partager les principes politiques actuels de celui-là.

Chauveau n'a pas toujours été l'homme que nous connaissons aujourd'hui. Issu des rangs du peuple, il doit honneurs, gloire et fortune à des principes imprégnés de libéralisme qu'au début de sa carrière politique, il professa avec autant d'éclat que de succès. Toutefois, il ne persévéra point longtemps dans cette voie qu'il abandonna pour se ranger du côté du parti conservateur. Mais comme dit le poëte :

Chassez le naturel, il revient au golop.

C'est ce qui explique pourquoi le libéralisme qu'il avait puisé, comme toute la jeunesse instruite de son temps, à l'école politique d'Aubin, a percé souvent, malgré lui, dans ses actes et ses écrits. Beaucoup de gens ont prétendu, néanmoins, que chaque fois qu'il a boudé un ministère conservateur, ça été plutôt par amour propre froissé que dans l'intérêt du bien public, des libertés populaires ou des idées libérales.

D'un autre côté il est impossible de ne pas reconnaître et admettre que le Canada n'a pas d'écrivain plus littérairement français que Chauveau. Mais quelque bien doué qu'il soit, un homme ne peut pas être parfaitement accompli. Celui-ci a un grain de

vanité et d'amour-propre qui lui joue parfois de mauvais tours. Il a été si bien accueilli, tant choyé, tant dorloté, tant encensé, qu'il s'est cru la seule étoile de première grandeur dans notre ciel littéraire, lorsqu'il est visible que beaucoup de constellations intellectuelles y brillent autant, sinon plus, que la sienne.

Il est resté avec sa gloire acquise presqu'à son début dans les lettres, tandis que ceux qui sont venus après lui dans l'arène, depuis surtout qu'il a atteint son zénith littéraire, ont vu grandir aussi leur réputation d'écrivain.

La louange, l'encens et l'eau bénite de cour paraissent maintenant suffire à Chauveau, autant sinon plus, que la gloire littéraire. Il vise à être considéré comme ayant été un premier-ministre modèle de premier ordre, plutôt qu'un littérateur d'élite. On lui a tant dit a satiété que son gouvernement de famille, était le meilleur et le plus parfait qu'il y eût sous la calotte des cieux, qu'il y croit *mordicus* et cela suffit à sa gloire d'homme d'état !

L'année dernière encore, à l'inauguration de l'*Acacadémie Commerciale*, de Montréal, il a pris lui-même l'encensoir, et, dans une occasion comme celle-là, où la politique n'avait rien à faire, les assistants ont été suffoqués au milieu des nuages d'encens dont il s'entourait comme un pacha environné de mille casolettes !

Dans l'intervalle, la pauvre province de Québec se dépeuplait à vue d'œil et était rendue à la besace. Mais qu'importait au ministres locaux puisque, suivant eux, tout allait pour le mieux dans le meilleur

des gouvernements : celui du népotisme qui est devenu aujourd'ui le *gouvernement de mon oncle !* Qu'avions-nous à dire ? Rien. Quand les *pasteurs des peuples*, comme Barbier appelle les gouvernants, se font tranquillement le ventre, il faut bien que les *moutons*, leur laissent tirer paisiblement le vin bleu, et ne pas déranger leur digestion ministérielle en les importunant par le récit des malheurs du pays ! Il faut alors dire et croire que tout est bien dans le *meilleur des mondes possibles !* Et puis, comme disait Metternich : " Après nous le déluge !"

Ce besoin d'être continuellement encensé dont nous parlions plus haut, lui valut, un jour, une mystification assez désagréable. Feu le docteur B... voulant, en sa qualité d'inspecteur d'école, montrer son zèle, bruler un grain d'encens de cour et se grandir dans les bonnes graces du ci-devant ministre de l'Instruction-Publique, présenta, un jour, un rapport annuel des plus soignés et des mieux écrits. Il avait eu soin d'intercaler, à différents endroits de son travail, des louanges dont le parfum devait chatouiller agréablement la vaniteuse sensibilité du ministre. Bref, celui-ci trouva que le rapport était un chef-d'œuvre sous tous les points. Aussi M. l'inspecteur reçut-il sa part de félicitations dans le *Journal de l'Instruction-Publique*, sans compter la perpective d'une augmentation de salaire dans un avenir prochain.

Mais le bonheur comme le ciel n'est jamais sans nuage. En ce temps-là, comme dit l'Evangile, il se publiait à Québec, un certain *National*, digne ainé de celui d'aujourd'hui, et qui osait, l'audacieux, prendre

la liberté grande de critiquer ce qui lui paraissait choquer le bon sens ou la vérité.

Or, l'un des rédacteurs du journal en question, se permit de dire que le rapport du docteur B. tant vanté par le ministre de l'Instruction-Publique, était il est vrai, un chef-d'œuvre du genre, mais avait un grave défaut : celui d'avoir été emprunté à un éminent écrivain français !

On fut aux informations et l'on se convainquit, qu'en effet, le rapport était un plagiat que l'honorable ministre n'avait pas su distinguer au milieu des fumées d'encens qu'il contenait à son adresse !

Les grands génies ont, comme ça, souvent, de ces faiblesses, de ces distractions qui font voir qu'ils sont sujets aux mêmes errements que les simples mortels !

S'il n'était pas un littérateur délite, Chauveau brillerait encore au premier rang à cause de la célébrité qu'il a acquise comme bibliophile. Il est amateur de bouquins en général, mais surtout de pamphlets, de brochures, etc., se rattachent à l'histoire et à la littérature canadienne. Ses voyages en Europe n'ont pas peu contribué à entretenir et à stimuler chez lui le goût artistique et littéraire.

Voilà pour l'homme de lettres, pour l'érudit.

Avec des talents aussi transcendants que les siens, Chauveau ne pouvait tarder à devenir ministre. Aussi fut-il nommé solliciteur-général du Bas-Canada, en 1851 au grand désappointement de Cauchon qui se vengea de cette préférence ministérielle en attaquant dans son journal, le favori préféré. Ce fut alors entre ces deux hommes d'état une lutte qui rappelle celle de l'aigle et du lion ou plutôt celle du bœuf et de la

guêpe ! Aujourd'hui encore, la guerre est mal éteinte, et, malgré les apparences d'amitié extérieure, continue à se faire sourdement. Ces deux adversaires se sont portés réciproquement trop de coups ;— Chauveau a reçu trop de taloches et Cauchon trop de coups d'épingle,—pour ne pas s'aimer comme deux collègues qui sont toujours prêts à s'entredéchirer à la première occasion ! L'intérêt ministériel seul a retenu jusqu'à présent, l'explosion publique de leur antipathie mutuelle. Si Chauveau voulait ou plutôt était capable d'avoir une bonne fois autant d'énergie qu'il a de talent, avant six mois Cauchon serait obligé de disparaitre de la scène politique.

Après avoir fait partie du ministère Hincks-Morin, comme solliciteur-général du Bas-Canada pendant deux ans, il représenta en 1853 la section bas-canadienne dans le ministère en qualité de secrétaire-provincial, poste qu'il abandonna quelques dix mois plus tard pour succéder à M. Meilleur, comme surintendant de l'éducation du Bas-Canada.

En cette qualité il a fait beaucoup, si l'on considère l'état défectueux du système scolaire en ce pays, mais, hélas ! qu'il reste donc encore beaucoup à faire ! On lui doit l'établissement des Ecoles Normales, c'est vrai, mais le pays lui serait encore plus reconnaissant s'il avait mis une bonne fois la cognée dans la forêt d'abus criants et de défectuosités désastreuses sous le poids desquels fonctionne si péniblement et avec si peu de succès notre sytème d'éducation primaire. L'éducation n'est pas assez pratique, n'est pas assez adaptée à notre état de société. De plus, les livres dont on se sert dans nos écoles, ne sont certes pas tous calqués pour former des hommes, des citoyens, mais

bien plutôt pour ne faire que de véritables machines automatiques.

On doit avouer aussi que les difficultés qui se présentent, sont très grandes, et qu'il faudrait un homme d'une trempe de caractère peu ordinaire pour améliorer et perfectionner l'éducation en ce pays.

Ce que les amis des lettres canadiennes voulaient, surtout, de Chauveau, c'était de le voir, une bonne fois, encourager pratiquement nos littérateurs en faisant distribuer leurs ouvrages en prix dans toutes nos écoles, au lieu d'y répandre à profusion les produits insipides de la librairie étrangère. Toutes les éditions Mame ou les romans Gaume ne valent certainement pas nos bons ouvrages canadiens,—et ils sont nombreux—pas plus sous le rapport du fonds que sous celui de la forme.

Presque tous ces livres importés au couvert si enjolivé, ne renferment, pour la plupart, que des enfantillages. Nous nous rappelons encore parfaitement, même après vingt ans, de l'indignation que témoignait feu l'illustre recteur de l'Université-Laval, le révérend Louis Casault, lorsqu'il surprenait nn volume de Gaume entre les mains des écoliers. Il comprenait que ce n'était pas avec de pareilles fadaises que l'on pouvait former l'intelligence des enfants du sol.

Si vous voulez que le Canadien n'émigre pas, faites lui aimer son pays, et pour le lui faire aimer, faites le lui connaître au moyen des livres de ses compatriotes. Il n'y a pas un ouvrage indigène dont la mère la plus rigide ne puisse permettre la lecture à sa fille ; pourquoi alors cet ostracisme envers nos auteurs

nationaux et cet engouement aussi funeste que ridicule pour une librairie étrangère à nos goûts et à nos besoins ?

Oui, le ci-devant ministre de l'instruction publique aurait dû décréter la protection littéraire,—il le pouvait, il le devait, c'était facile pour lui,—et il aurait par là, bien mérité de la patrie.

Le nom de Mécène vivra éternellement dans le cœur des amis des lettres ; et pour être un Mécène, il n'est plus nécessaire, aujourd'hui, d'avoir des millions : pour des hommes placés dans la sphère élevée où se trouvait Chauveau, il suffit de vouloir, pour mériter la reconnaissance éternelle d'un peuple en accordant justice et protection à ses littérateurs.

S'il n'a pas connu lui-même les luttes et les déboires du génie aux prises avec l'indigence, il en a, du moins, été souvent témoin chez beaucoup de nos littérateurs maltraités du sort et de la fortune, et qui, faute de moyens, faute de protection, se sont étiolés et se sont éteints en maudissant ce qui pouvait et ce qui devait faire, sinon leur fortune, du moins leur gloire et celle de leur pays !

Ah ! gardons-nous de ne produire que des Hégésippe Moreau, quand nous pouvons mettre l'aisance, sinon la richesse, au foyer de l'homme de lettres, encore plus facilement qu'à celui de l'agioteur et de l'intriguant politiques !

Venu à une époque où notre pays se remettait à peine des commotions d'une sanglante insurrection, où les cœurs étaient encore tout attristés par le souvenir récent d'hécatombes aussi inutiles qu'iniques, et où, par conséquent, les esprits étaient peu préparés

à goûter la voix des poëtes, surtout depuis que le peuple n'entendait plus celle de son grand et bien-aimé tribun, l'honorable Louis-Joseph Papineau, l'auteur du *Jour des banquiers*, eût l'un des premiers, le mérite et la gloire de préparer la voie au mouvement littéraire qui, heureusement, s'accentue d'avantage, de jour en jour, en ce pays. On doit iui en tenir compte et lui en être reconnaissant.

Chauveau a publié plusieurs pièces de poësie dont les plus remarquables sont celles intitulées : *L'insurrection, Le jour des banquiers, Joies naïves, Adieux à Colborne, Albion. Donnacona.*

Un souffle patriotique anime les unes publiées à une époque où se montrer hostile à l'oligarchie, exigeait plus qu'un courage ordinaire. Ses autres productions poétiques demanderaient peut-être un peu plus de lyrisme dans la facture du vers, mais elles contiennent, en revanche, dans leur négligé ingénu, un charme tout à fait exquis et délicat qui les fait lire avec plaisir malgré les graves défauts qui les déparent.

Chauveau est aussi l'auteur d'une charmante et spirituelle épitre en vers, dédiée en 1850 à M. de Puibusque. Demeurée inédite jusqu'en 1864, les directeurs des *Soirées Canadiennes* eurent la bonne idée de la publier dans ce recueil littéraire.

Employant tour à tour le ton serieux et le genre badin, l'auteur donne très vertement et certes, avec droit, une leçon de géographie à Philarète Chasles et autres critiques français *ejusdem farinae*, qui se mèlent de parler du Canada comme un aveugle des couleurs.

Les vers sont magnifiques, la rime riche, noble, coule de source. Les idées sont grandes, fortes, incisives et bien appropriées. Enfin, c'est une épitre dont Boileau n'aurait pas rougi de prendre la paternité. Le lecteur, nous saura gré, croyons-nous, de la reproduire ici :

" Vous demandez un mot, un mot qui vous rappelle,
Dans votre vieux Paris, une France nouvelle,
Qui vous fasse rêver dans l'ardente cité,
Au paisible bonheur de notre obscurité,
Qui vous redise enfin, le nom de notre ville,
Ses héros oubliés, Frontenac, Iberville,
Juchereau, de Lévis, Bourlamarque, Vaudreuil,
Ses murs qui de vos lys portent encor le deuil,
Et les plaines où Wolfe et l'imprudent Montcalme,
Se disputaient de Mars l'insaisissable palme.

" A ce pieux désir d'un voyageur français
Je dois me rendre et faire, avec ou sans succès,
A ma muse infidèle une vive supplique.
Les soins fastidieux de la chose publique,
Les vieux livres jaunis, les ennuyeux papiers,
Les clameurs du palais, les clients, les huissiers,
Ont chassé loin de moi cette vierge craintive,
Dont l'inspiration n'est que rare et furtive.

" Que j'aime votre sort et le préfère au mien !
Vous suivez votre goût, vous ne gênez en rien,
Vos penchants favoris, l'étude et les voyages.
Votre vie est le fleuve aux fertiles rivages,
Qui parcourt à sa guise un pays enchanteur,
Reçoit maint tributaire en roi triomphateur,
Et semble avoir lui-même improvisé sa course,
La mienne est le ruisseau détourné de sa source,
De ses bords tout couverts de gazon, de roseaux,
Encaissé sans pitié dans d'ignobles dalleaux,
Et forcé d'accomplir un destin prosaïque.

" Vous avez parcouru toute notre Amérique,
Visité tour à tour tous ses climats divers,

De la riche Cuba, la merveille des mers,
Au Canada glacé, Thulé du nouveau-monde,
Le vieux Meschacébé vous a vu sur son onde,
Du noble Saint-Laurent vous avez admiré,
Le cours majestueux, le cristal azuré :

" Vous avez vu français, anglais, yankis, créoles,
Ici nos Algonquins, là bas, les Séminoles,
Vous pouvez comparer l'ancien monde au nouveau !
Eh, bien ! qu'en pensez-vous ? Tout est-il aussi beau,
Au pays de Franklin qu'on vous l'a dit en France ?
New-York a-t-il ou non trompé votre espérance ?
Nos fabuleux voisins vous ont-ils étonné ?
Voyez-vous quelque borne à leur prospérité ?
Du Nord avec le Sud, l'éternelle querelle,
Quels malheurs selon vous en germe couve-t-elle ?
Leurs conquêtes sans fin sur d'antiques forêts,
La nature chassée au loin par le progrès,
Leurs *railways*, leurs canaux, leur incroyable audace,
Voyez-vous tout cela sous une même face ?
Admirez-vous beaucoup leur *guess* républicain ?
Et comment aimez-vous leur *sabbath* puritain ?
Etendront-ils bientôt de l'un à l'autre pôle
Leur drapeau constellé ? Fils de la vieille Gaule,
Quel sort annoncez-vous aux enfants exilés
De la mère commune ? Irons-nous dépouillés
Des mœurs de nos aïeux, comme une indigne race
Disparaitre sans même avoir laissé de trace ?
De quel côté nous vient le plus grave danger,
De notre propre sol ou d'un sol étranger ?

" Mais à ces questions, il faudrait un volume,
Aussi je compte bien que votre habile plume,
Au retour du voyage en écrira plus d'un.
De trouver un auteur, qui revient de la Chine,
Ou bien du Canada, c'est tout un j'imagine !
Sur nous, vous le savez, on a dit de tout temps,
Les rêves les plus fous, les plus gros contresens,
De nous défigurer il faudra qu'on s'arrête,
Lorsque vous ferez voir au savant Philarète
Qu'il à trop ménagé l'insolent Warburton,
Dont les pointes parfois sont d'assez mauvais ton,

Qu'un critique pourrait sans trop se compromettre,
Etudier la carte afin de ne pas mettre,
Dans les Etats-Unis Bytown ni Toronto,
Que Montréal n'est point voisin de Pampico,
De New-York à Boston que les *Indiens* sont rares,
(Ici même nos bois s'en montrent très avares)
Que la terre du Sud n'eut jamais l'Yucatan,
Pour son extrémité, car c'est de Magellan
Le détroit qu'il faut dire. Avec ces variantes,
Les critiques seront bien moins hilariantes.

" A vos amis, surtout, de grâce dites bien
Qu'on n'est point tatoué pour être canadien,
Que le dernier Huron est vivant à Lorette,
Qu'il a peint son portrait et que chacun l'achète,
Que nous serons ici bientôt un million,
De Français oubliés sous la main d'Albion,
Que l'on parle à Québec un assez bon language,
Semblable en bien des points au français d'un autre âge,
Que tout français, chez nous, est à peu près chez lui,
(A moins que du théâtre, il n'éprouve l'ennui)
Que de revoir *nos gens*, on se fait grande fête,
Aujourd'hui comme au jour qui suivit la conquête,
Que pour vous plaire, usant tous ses talents divers,
Chacun fait ce qu'il peut.... même de mauvais vers!"

En prose, on a de lui des portraits politiques très bien réussis et très estimés. Il a contribué à différentes époques, au *Fantasque*, au *Castor*, au *Canadien*, à l'*Avenir*, et au *Courrier des Etats-Unis*. Dans le *Journal de l'Instruction Publique* ses revues mensuelles sont admirées et seraient dignes de figurer dans les meilleurs recueils littéraires de Paris. Néanmoins, souvent on y découvre les efforts d'une plume qui, bien que sure d'elle-même et arrivée à la maturité, à l'apogée de son talent et de sa gloire, cherche à embrasser à la fois trop de sujets divers qu'elle s'efforce de lier et de grouper ensemble avec force enjolivements de style qui nuisent à la souplesse, à

l'élasticité et à la force de la pensée de l'auteur. C'est un défaut qu'il lui serait facile de faire disparaitre en retouchant ses écrits avec plus d'attention que ne lui permet, sans doute, d'en porter, la multiplicité de ses occupations politiques.

Il s'est aussi essayé dans le roman. Comme création littéraire, *Charles Guérin* n'est certes pas au-dessus de la critique, mais sous le rapport de l'élégance du style, il peut soutenir la comparaison avec n'importe quel autre roman canadien. Plusieurs des tableaux de mœurs canadiennes que ce livre renferme, sont peints au naturel et avec une vérité de teinte locale sinon parfaite, du moins assez bien touchée. La scène de la *Vente d'un héritage par autorité de justice*, est décrite de main de maitre.

Le naturel et le coloris y sont reproduits avec une stricte fidélité de mœurs et de couleur locale.

Nous ne pouvons pas en dire autant de la scène de la *Mi-Carême* qui, tout en étant assez bien réussie dans l'ensemble, offre de nombreux défauts dans les détails de la mise en scène, et, surtout, dans le dialogue de certains personnages.

La voici, jugez plutôt :

.....

« Ecoutez donc, vous autres, savez-vous que j'avons un grand personnage dans la paroisse ?

—Quoi, c'te petite jeunessse que Jacques Lebrun a amenée de la ville ?

—Justement, on dit qu'il va s'marier avec Marichette.

—Pas si bête, Lebrun ! d'aller comme ça chercher un mari à sa fille..

—Qu'est-ce qui sait c'que c'est que c'te trouvaille que son père a été faire en ville ?

—Après tout, c'est p't'êtr' ben rien d'bon,

—Queuqu' p'tit *commichon !*

—Queuqu' sauteu d'escaliers!

—Queuqu' polisson!

—L'fils de queuqu' banqueroquier anglais !

—Queuqu' *restant* de la ville.

—Queuqu' mauvais sujet dont les parents n'savent qu'en faire!

—Queuqu' rien qui vaille!

—J'allons voir ça tantôt.

—Vous les avez invités père Morelle, n'est-ce pas ?

—C'est bien sûr. Faut-il pas avoir toute sorte de monde pour s'amuser comme il faut?

—C'est ça. S'ils pensent faire des gestes, par exemple, je promets ben que j'leu-z-en f'ront rabattre un peu.

—Soyez tranquille vous autr', je les mettrai à leur place.

—Et moé aussi!

—Epi moé itout!

—Epi moé d'même!".....

Ce dialogue est certainement trop forcé. L'exagération y est poussée à l'extrême. On peut parler aussi mal, peut-être, dans une certaine classe, mais au moins, on y met plus de naturel et plus d'originalité.

Nous trouvons dans le même chapitre, la description d'une scène qui ne milite certes pas, non plus, dans cet endroit, en faveur du bon goût et de la délicatesse de l'auteur.

On en jugera par la lecture:

"Les deux salles, celle où se donnait le repas, et celle où se faisait la *tire*, prirent bientôt l'aspect le plus gai et le plus animé. Dans l'une, c'était le choc joyeux des verres et des assiettes, les bons mots, les saillies heureuses, les bonnes vieilles histoires et les bonnes vieilles chansons du bon vieux temps. Dans l'autre, c'était les éclats de rire des jeunes garçons et des jeunes filles qui, tout barbouillés de melasse, se poursuivaient et s'agaçaient avec les longues *fitasses de tire*, semblables à des échevaux de fils d'or et d'argent. On se poussait, on se pinçait on se jetait de la neige qu'on allait chercher dehors, on se faisait des *niches* de toute espèce, on se donnait des chiquenaudes et des coups à rompre bras et jambes; et plus on s'aimait, plus on se maltraitait, car c'est ainsi que l'on comprend l'amour dans nos campagnes."

.....

Ces ébats grotesques sont loin d'être généralement admis dans toutes les familles canadiennes, et c'est fort heureux, car si nous devons avouer que les *jeunesses* dans les faubourgs de nos villes et dans beaucoup de campagnes, s'y livrent quelquefois avec ardeur, à la *Sainte-Catherine*, le jour du *Mardi-gras*, ou à la *Mi-Carême*, il faut dire aussi que ce sont des divertissements qui devraient disparaitre complètement et n'être pas décrits De plus, ce genre d'amusement fait exception dans nos mœurs. C'est un accident.

En revanche, la description d'*Un coup de nord-est* que l'on rencontre dans un autre chapitre, est un modèle d'exactitude descriptive ; seulement le style n'est pas irréprochable, il s'en faut de beaucoup. La phraséologie trop uniforme, devient monotone et fatiguante. Cependant comme modèle de genre descriptif, cet extrait, quoiqu'un peu long, mérite d'être cité. Aux yeux des Canadiens et surtout, des Québecquois, le nord-est a acquis une renommée presqu'aussi redoutable que le *mistral* pour la Provence, le *siroco* pour Naples, ou le *simoun* pour les Arabes.

" C'est pour le district de Québec, un véritable fléau que le vent de nord-est. C'est lui qui pendant des semaines entières, promène d'un bout à l'autre du pays les brumes du golfe. C'est lui qui au milieu des journées les plus chaudes et les plus sèches de l'été, vous enveloppe d'un linceul humide et froid, et dépose dans chaque poitrine le germe des catarrhes et de la pulmonie. C'est lui qui interrompt par des pluies de neuf ou dix jours, tous les travaux de l'agriculture, toutes les promenades des touristes, toutes les jouissances de la vie champètre. C'est lui qui, durant l'hiver, soulève ces formidables tempêtes de neige qui interrompent toutes les communications et bloquent chaque habitant dans sa demeure. C'est lui, enfin, qui chaque automne préside à ces fatales bourrasques, causes de tant de naufrages et de désolations, à ces

ouragans répétés et prolongés qui à cette saison rendent si dangereuse la navigation du golfe et du fleuve Saint-Laurent.

" Dès qu'il commence à souffler, tout ce qui dans le paysage, était gai, brillant, animé, velouté, gazouillant, devient terne, froid, morne, silencieux, renfrogné. Un ennui, un malaise décourageant pénètrent tout ce qui vous touche et vous environne. Bientôt des brumes légères, aux formes fantastiques, rasent, en bondissant, la surface du fleuve. Ce n'est que l'avant-garde de bataillons beaucoup plus formidables, qui ne tardent pas à paraitre. Alors vous chercheriez en vain un rayon du soleil, un petit coin de ce beau ciel bleu, si limpide, qui vous plaisait tant. Sur un fond de nuages d'un gris sale, passent rapides comme des flèches, ces mêmes brumes, qui se succèdent avec une émulation, une opiniatreté désolante. On dirait tantôt la blanche fumée du canon, tantôt la fumée noire d'un bateau-à-vapeur. Tantôt elles dansent comme des fées capricieuses, aux vêtements d'écume, sur la crête des vagues, tantôt elles passent dans l'air d'un vol assuré, comme d'immenses oiseaux de proie. Quelquefois leur vitesse semble se ralentir, elles paraissent moins nombreuses; déjà vous croyez entrevoir en quelques endroits une lumière vive, comme celle du soleil, vous apercevez même à la dérobée *quelque chose* de bleuâtre qui ressemble au firmament, vous vous dites que les brumes s'épuissent, que vous allez bientôt en voir la fin: vous vous trompez, elles passeront toujours. Le golfe en contient un inépuisable réservoir.

Une journée mausade, quelquefois deux, s'écoulent ainsi. Puis vient une pluie froide et fine, qui va toujours en augmentant, jusqu'à ce qu'elle se transforme en véritable torrent, poussée qu'elle est par un vent impétueux. Tout le jour et toute la nuit, et souvent plusieurs jours et plusieurs nuits, ce n'est qu'un même orage uniforme, continu, persévérant Pendant tout le temps que la pluie tombe comme dans les plus grandes averses, la fureur du vent se maintient à légal des ouragans les plus terribles. Il semble que le désordre est devenu permanent, que le calme ne pourra jamais se rétablir. Cependant cela cesse; mais alors recommence l'ennuyeuse petite pluie froide, plus désagréable et plus mal saine que tout le reste. Enfin, un bon jour, sur le soir, éclate une épouvantable tempête: ce n'est plus le vent du nord-est seul, tous les enfants d'Ecole sont conviés à cette fête assourdissante. C'est ce que l'on nomme le *coup du revers*. Cela termine et complète la *neuvaine du mauvais temps* " ....

.....

*Chartes Guerin* est un roman ou plutôt ce que les Anglais appellent *a novel*, mais le *novel* de Chauveau est beaucoup trop considérable. Publié dans le but

de mettre en relief un échantillon pur et simple des mœurs canadiennes de nos jours, ce livre ne contient pas et certes ne peut contenir de ces scènes émouvantes, tragiques, étranges et à sensation qui font la vogue et le succès des romans étrangers et la fortune de leurs auteurs. Il ne faut pas, cependant, en conclure que les passions, les vices qui rongent les vieilles sociétés, n'existent pas aussi en Amérique. Hélas ! nous pouvons malheureusement montrer trop de types qui ne le cèdent pas en scélératesse à ceux du vieux monde décrépit ; mais ce dévergondage de mœurs, d'idées et d'allures qui est général dans les vieux pays et chez nos voisins, ne se rencontre qu'exceptionnellement dans nos mœurs ; et quand il s'y trouve, ce n'est que d'une manière restreinte et accidentelle. Tous les caractères, bons ou mauvais, se rencontrent, comme de raison, plus ou moins partout, selon le plus ou le moins de moralité des peuples. Le fond du cœur est le même, mais chaque pays a ses manières de vivre, ses usages, ses instincts, ses goûts, ses aspirations, ses penchants, ses intérêts, ses traditions qui agissent plus ou moins sur le tempérament, sur le caractère et partant sur les mœurs des populations. L'action atmosphérique même agit et se fait sentir. Notre climat rigoureux et sain ne produit certes pas comme celui des pays brûlés du soleil, cette nonchalance, cette paresse et en même temps cette violence des sens et cet amour du pillage et du meurtre dont on est si fréquemment témoin ailleurs qu'ici. Notre état de société simple, monotone, le peu de densité relative de la population, nos idées économiques, nos tendances, notre éducation sociale et politique, poussent la masse de la population qui est

encore relativement saine et morale, à se contenter d'ambitionner une aisance honnête et paisible.

Une foule d'autres causes qui, ailleurs, fournissent un contingent toujours croissant de scélérats, et qui bouleversent des classes entières de la société, nous sont encore heureusement inconnues et ne viennent pas, comme en Europe, heurter et briser l'organisme social. Dans le vieux monde, toute la société, du sommet à la base, est plus ou moins profondément atteinte moralement d'une manière ou d'une autre ; les secousses morales sont en proportion avec les chocs révolutionnaires. Les rôles grandissent suivant la grandeur des crimes ou l'éclat des vertus que commettent ou pratiquent les hommes qui sont en cause. Ici, nous sommes encore un petit peuple, ou plutôt une grande famille. Nos mœurs, nos rôles nos actions se ressentent de cette position normale De sorte que, si dans l'ancien monde, les grands drames font la règle, chez nous ils forment l'exception.

Autrefois nous avions nos champs de bataille pour agrandir nos actions et les poëtiser. Depuis la conquête et depuis surtout un demi siècle, la charue a remplacé le mousquet. Fabius est détroné par Cincinnatus et encore nous n'avons pas même ce dernier tel qu'il devrait être ! Nos mœurs s'en ressentent. Les mœurs de famille sont à peu près les mêmes, mais les mœurs nationales sont bien changées !

Les mœurs de famille que *Charles Guérin* représensente sont loin de se prêter à la poésie, au pittoresque, à l'originalité, comme les mœurs de nos aïeux qui vivaient il y a un siècle et plus. Nous n'avons pas aujourd'hui, pour théâtre, les champs de bataille, les expéditions lointaines, les luttes avec les sauvages ;

nos mœurs, surtout celles des villes, sont bien altérées, bien méconnaissables. De poëtiques elles sont devenues prosaiques, monotones et d'un terre-à-terre désespérant. Nous voyons, il est vrai, poindre un horizon, mais nous manquons de théâtre. Nous avons la liberté politique, mais sous d'autres rapports, le pays est encore emmaillotté dans les ténèbres. Nous avons l'espace, mais nous manquons d'air et nous étouffons ! Aussi, notre littérature s'en ressent-elle. Pour lui donner de la vie, de l'originalité, il faut aller lui en chercher dans notre passé.

Voilà pourquoi, voyant l'action dramatique lui faire défaut, l'auteur de *Charles Guérin* s'est rejeté sur le style. Au lieu d'un tableau de scènes nationales émouvant, il a fait une peinture de mœurs de famille. C'est une œuvre d'imagination, mais ce n'est pas un roman dans le vrai sens du mot.

Cependant *Charles Guérin* n'est pas un livre *manqué*, comme quelques critiques se sont plu à le dire. C'est plutôt un roman que l'auteur n'a pas voulu ou n'a pas pu terminer sans interruption. L'ouvrage semble avoir été trainé en langueur. Somme toute, l'agencement de l'œuvre n'est pas assez compliqué ; l'intrigue pas assez nouée. On admire parfois le style élégant, mais l'intérêt de l'action principale étant peu soutenu, ne captive pas. C'est un défaut grave, sans doute, mais qui cependant, ne suffit pas, en face des autres qualités du livre, pour endormir le lecteur, comme un mauvais plaisant l'a, un jour, affirmé, plutôt pour rire, pensons-nous, que d'une manière sérieuse.

Une belle page qu'il nous est impossible de ne pas citer, c'est la suivante que nous extrayons d'un ouvrage inédit de Chauveau sur *l'Etat de la littérature*

*en France depuis la révolution.* On y reconnait un maitre dissertateur aussi familier avec les événements historiques qu'habile à distinguer et à apprécier les beautés littéraires des diverses époques :

" La révolution française est non seulement une époque dans l'histoire de France, c'est une époque dans l'histoire universelle, c'est une des phases que l'humanité avait à subir dans une marche dont nous ignorons le terme, comme a dit madame de Staël, ceux qui la considèrent comme un accident, n'ont porté leurs regards ni dans le passé ni dans l'avenir. Ils ont pris les acteurs pour la pièce et afin de satisfaire leurs passions, ils ont attribué aux hommes du moment ce que les siècles avaient préparé.

Un tel événement a dû laisser ses traces dans la littérature de tous les peuples qui en ont subi l'influence ; car la littérature, vous le savez, c'est l'art d'exprimer la pensée, et il n'est pas besoin de vous dire que l'on pense à ce que l'on sent, à ce que l'on éprouve, enfin à ce qui nous arrive. La littérature est donc aux nations, ce que le style est à l'homme, s'il est vrai, comme on l'a dit, que le style soit l'homme, la littérature d'un peuple, c'est son histoire ; c'est l'ensemble des écrits de ses concitoyens les plus distingués ; philosophes, savants, poëtes, romanciers, jurisconsultes, politiques, prédicateurs, et, à notre époque, journalistes, c'est-à-dire, un peu, de tout cela. Elle renferme à peu près toutes choses, et c'est grâce à la précieuse qualité qu'elle a de survivre à tout, qu'il nous est donné de connaitre les sociétés qui nous ont précédés. Les monuments de pierre et de marbre sont rongés par le temps, les lois deviennent des lettres mortes, les mœurs quelque chose de fabuleux, les costumes de pures mascarades, les objets les plus ordinaires, les plus usuels, quelque chose de fantastique, les tableaux même des artistes descendent morceau à morceau de sur la toile où le génie les avait jetées ; quelques écrits ou même quelque chants poëtiques répétés de bouche en bouche surnagent et nous disent ce qu'était tout le reste. C'est que d'un côté, l'on s'était fié à la matière qui a pour condition d'existence le temps et l'espace, et que, de l'autre côté, l'on s'est adressé à la pensée qui tient quelque chose de l'infini et de l'éternité. De toutes les fermentations politiques, la littérature est souvent le seul résidu qu'il soit possible d'analyser. Un météore a passé dans les airs, une lueur diversement colorée a brillé, une explosion s'est fait entendre ; vous vous rendez sur les lieux, vous ramassez quelques pierres encore fumantes, vous les soumettez à l'analyse, et vous connaissez la nature de ce corps qui vous est venu de l'espace. Une révolution a passé sur un peuple, elle a jeté une clarté immense qui s'est éteinte avec elle,

vous êtes resté étourdi du bruit qu'elle a fait, mais bientôt vous prenez quelque livres écrits sous son inspiration, vous les lisez, et si vous êtes observateur, vous savez à quoi vous en tenir. Ces livres ont beau vouloir mentir, si vous ne croyez pas ce qu'ils disent, la manière dont ils le disent, suffira pour vous éclairer : les pensées qu'ils soutiennent comme les pierres de l'aérolite sont incandescentes peut-être, mais en elles est empreint l'esprit de l'époque. La révolution française, ainsi que la révolution américaine qui a reçu d'elle l'impulsion et la lui a rendue à son tour, sont considérées comme un des développements progressifs des sociétés chrétiennes ; par elles le gouvernement démocratique a envahi le nouveau-monde, et le gouvernement constitutionel a jeté de profondes racines dans l'ancien. Si l'on parcourait avec attention l'histoire du genre humain, on trouverait qu'il est en lui deux forces opposées et que l'on serait tenté de comparer à celles qui régissent le monde astronomique en particulier et le monde matériel en général : une force de concentration, et une force d'expansion, l'une qui tend à rassembler vers un foyer commun le pouvoir public, les richesses, les connaissances, à centupler pour certains individus et certaines classes toutes ces choses qui sont les moyens d'action que l'homme a sur l'homme, et l'autre qui tend à répandre, à universaliser toutes ces choses, à les rendre autant que possible communes à tous et égales pour tous. De la combinaison de ces deux forces dans les proportions voulues, *résulterait* l'ordre moral et l'état normal de la société, de même que les autres sont emportées dans la direction voulue par une force combinée que l'on appelle aussi *résultante*. Mais il n'en est pas de même, et les grandes révolutions naissent de l'abus de l'une ou de l'autre de ces forces. La France et tous les pays qui sont parvenus au même degré de civilisation, en sont maintenant à une époque d'expansion littéraire et scientifique, suite naturelle d'un grand mouvement d'expansion du pouvoir politique et de toutes les conséquences matérielles qui s'en peuvent aisément déduire. La littérature, à l'exemple des institutions sociales, s'est démocratisée, s'est universalisée. Ne vous semble-t-il pas, messieurs, qu'avec cette idée on se rendrait mieux compte des changements étranges qui se sont opérés dans le style, et de la prédilection accordée maintenant à certains genres, qu'en les attribuant uniquement à l'amour de la variété, à la satiété du beau, et au déclin du bon goût? Parce qu'il est arrivé à Rome qu'après le siècle d'Auguste, la littérature a décliné ; parcequ'il est convenu de dire qu'elle a atteint son apogée en France sous le siècle de Louis XIV ; parce qu'il a plu aux beaux esprits du 17me siècle de comparer sans cesse le monarque français à l'empereur romain ; s'en suit-il nécessairement que le 18me et 19me siécles soient deux périodes de décadence littéraire? Il ne faut pas

pousser l'amour de l'analogie aussi loin que cela. D'ailleurs y a-t-il même de la comparaison à faire entre les événements qui suivirent chacune de ces deux grandes époques? Après Auguste il n'y a eu rien d'aussi grand que lui jusqu'à l'écroulement de l'empire; mais après Louis XIV, l'Europe n'a-t-elle pas vu plusieurs choses plus grandes que lui et plus grandes qu'Auguste? N'y a-t-il pas eu la révolution, Bonaparte et la monarchie constitutionelle, c'est-à-dire l'ordre uni à la liberté? Voilà de quoi inspirer bien des poëtes, et voilà ce qui les a inspirés en effet. Parceque la prose et la poësie d'un siècle libre ne parlent pas exactement le même language que celles d'un siècle de despotisme, faut-il les traiter avec dédain, et dire qu'elles sont déchues? Non, messieurs, vous ne direz point cela; mais vous direz seulement qu'avec l'humanité entière elles sont entrées dans une voie nouvelle et que, s'il faut juger de leur succès par leur début dans la carrière, il n'y a pas lieu de désespérer."

Pour trouver quelque chose qui égale ces pages aussi éloquentes que bien pensées et surtout bien écrites, il faut chercher dans les œuvres des grands maitres littéraires de la France.

Chauveau est un orateur académique plutôt qu'un tribun parlementaire, et si nous avions à faire une comparaison entre lui et quelqu'écrivain français, nous le comparerions volontiers à Villemain.

L'estrade du tribun ne va point à sa nature poetique, à ses goûts littéraires. Il s'y trouve trop près des orages et des tempêtes politiques qui le font vaciller et le rapetissent. Mais s'il était en France, il serait vraiment digne d'occuper un fauteuil à l'Académie.

Pour un homme littéraire, il s'est beaucoup trop prodigué comme orateur politique. Il n'est pas assez tribun pour haranguer les masses avec éclat, et surtout, avec succès. L'enceinte de l'*Ecole Normale* ou une salle académique lui sont nécessaires pour qu'il soit à son aise et véritablement à sa place. Là

et alors, on saisit toutes les beautés de son élocution riche et facile.

Deux fois, cependant, il a été éloquent en public. La première fois, à l'occasion de l'inauguration du monument des braves de 1760, et la seconde, le jour des obsèques de l'historien Garneau.

Qu'on veuille bien nous permettre de dire ici quelques mots du premier discours.

Quel beau jour doublement national et par les souvenirs glorieux qu'il rappelait et par la signification de concorde et d'union des deux peuples qui prenaient part à la fête !

Il y avait là un auditoire d'environ dix mille personnes, peut-être plus. La France et l'Angleterre y étaient représentées, la première, dans la personne du commandant de Belvèze qui eut l'honneur de faire sillonner dans les eaux du Saint-Laurent le premier navire de guerre français que l'on eût vu depuis un siècle ; la seconde par le gouverneur-général du Canada. Marins français et soldats anglais fraternisaient ensemble, préludant ainsi, dès ce jour, à l'alliance que fit éclore la guerre de Crimée ! Tout ce que le patriotisme et l'orgueil national du peuple canadien avait pu accomplir pour rendre la fête digne du but que l'on s'était proposé, avait été fait.

Chauveau fut chargé de faire le panégéryque des braves des deux nations dont les descendants voulaient couronner, ce jour là, la tombe commune pour cimenter une éternelle union.

Sa voix, d'abord faible et comme fatiguée par les émotions de la fête, se perdait, en partie emportée par la brise qui se mêlait aux mille bruits confus de

la foule immense et frémissante ; cependant, peu à peu, surmontant l'émotion et la fatigue, l'orateur s'éleva au-dessus des murmures du vent et des clameurs sympathiques de la foule.

Ce n'était pas encore le tribun dont les mâles accents électrisent les masses, non, mais on entendait comme une voix,—un écho du passé,—qui s'élevait du champ de bataille pour évoquer les mânes des braves dont on couronnait en ce moment, après un siècle d'oubli, l'endroit couvert de leurs ossements et de leurs lauriers ! Chauveau eut de beaux mouvements oratoires, des entrainements d'éloquence vraiment remplis d'enthousiasme patriotique, des expressions sublimes, des images très bien appropriées, des comparaisons saisissantes, des tableaux parfaits des événements et des luttes qu'il rappelait à la mémoire et à l'admiration de ses auditeurs.

Comme morceau d'éloquence littéraire, ce discours est un chef-d'œuvre.

Revenons maintenant à l'homme politique.

Lorsque son ami Cauchon eût abandonné, et pour cause, la tâche de former le premier ministère de la province de Québec, Chauveau fut chargé d'accomplir cette œuvre ingrate et difficile. Il garda les mêmes hommes que l'on avait choisis dont le but de mieux leurer Cauchon. En cela, il fit mal, croyons-nous. Il eût tort de se laisser imposer un ministère. Tel que constitué, son cabinet ressemblait à un Olimpe où il n'y avait que des dieux de paille et un seul Apollon véritable ! En s'entourant d'hommes capables et non de nullités ou de capacités secondaires il n'eut pas éclipsé ses collègues, même celui qui *n'est inférieur à*

*personne*, c'est vrai, mais d'un autre côté, la province de Québec, aurait énormément gagné, si dans le choix de tous les ministres locaux, il eût considéré plus la qualité que le nombre, plus la véritable grandeur que la grosseur demeusurée ! Aussi, son ministère, pour nous servir d'une expression familière, mais très juste, n'a-t-il jamais marché que sur trois pattes malgré une majorité plus que docile ! Comme premier ministre local, Chauveau a gouverné sous l'œil de ses patrons fédéraux, le plus tranquillement du monde, mais la province de Québec a eu un sort bien pitoyable.

En sa qualité d'homme d'état, Chauveau n'a certainement pas atteint la hauteur où il est parvenu comme écrivain. La capacité politique ne lui fait pas défaut, au contraire, mais pour se maintenir au timon de l'état et diriger les affaires publiques, il faut plus que du talent, plus que de l'honnêteté même, il faut de la volonté, il faut surtout de l'énergie, si l'on veut mettre en pratique ce que l'on fait si bien en théorie.

Chauveau manque de cette énergie.

Poëte, il a le caractère de la plupart des poëtes. Nature impressionable et, partant, irritable mais en même temps sensible, la moindre contrariété le met hors de lui-même. Il se fâche ou il boude. Ce n'est pas un maitre despotique et hargneux comme Cartier, mais c'est un chef courtois et poli qui veut être obéi avec force salutations et calineries. Il se croit seul capable et seul digne d'être premier ministre. L'encens est son élément. On dirait que l'ancien président au Conseil-Législatif des Canadas-Unis—qui est revenu dernièrement sur la scène

politique, en qualité de lieutenant-gouverneur de la province de Québec,—lui a légué son bagage diplomatique. Il fait de l'arène politique un boudoir garni d'automates.

Aussi sa politique est-elle vacillante, quand elle devrait être ferme, énergique. Il y a du juge Morin dans Chauveau. Sans pousser l'honnêteté jusqu'à ses dernières limites, jusqu'à l'impossible même, comme le dernier, il commet souvent des écarts graves, mais par faiblesse, plutôt que par calcul ou par parti pris. Il blesse le point d'honneur non par intérêt personnel, ou par malice, ou par un esprit d'égoïsme, mais par condescendance pour ses amis ou à cause d'une pression étrangère trop forte pour être combattue et écartée. Voilà pourquoi, outre ses propres fautes politiques, qui sont assez nombreuses, il porte souvent aussi les lourds péchés des autres ! Il est toujours indécis ; jamais il ne peut prendre une détermination tranchée, tant il semble redouter les conséquences de la responsabilité. Il garde toutes choses *sous sa plus sérieuse considération !* Sa seule tactique est de faire des retraites, mais la plus profitable au pays, sera certainement la dernière qu'il vient d'accomplir en troquant son portefeuille de premier ministre contre le fauteuil de président du sénat. Il remplace son ancien *ami* Cauchon qui va probablement essayer de prendre sa place ! C'est un chassé-croisé où l'on ne comprend goutte !

Ce que feu Morin commettait parfois pour ne pas faire une injustice, Chauveau s'en rend coupable de peur de déplaire à quelqu'un ou de perdre du terrain. On sent qu'il n'est pas maitre de sa politique. Se

débattant contre des volontés plus fortes que la sienne, il craint la férule du grand Cartier et les manaces pédagogiques du petit Langevin. D'autres influences se font aussi sentir et tiraillent en tous sens sa volonté qu'il ne peut jamais parvenir à fixer dans la crainte de déplaire ou de se tromper, et, par là, de faire crouler une étaie de l'édifice ministériel où il trône et voudrait trôner aussi longtemps que possible. En un mot, quand il a été ministre, ce n'est pas lui qui a gouverné : il a été mené et souvent très mal mené. Pendant ce temps là, la pauvre province de Québec l'a été encore d'avantage.

Ainsi donc, si Chauveau est une de nos plus belles figures littéraires, d'un autre côté, il n'atteindra jamais les cimes politiques où se sont élevés les Papineau et les Lafontaine. Sa dernière étape sera probablement le fauteuil présidentiel du sénat d'où il pourra s'éclipser paisiblement pour retomber avec quiétude sur le siége moëlleux du ministre de l'Instruction-Publique.

Grand bien lui fasse et que la politique lui soit profitable !

## CRÉMAZIE.

Quelqu'un a dit, un jour, que le nom de ce poète ne devrait plus être prononcé en Canada. Nous ne sommes pas de cette opinion et nous croyons que beaucoup d'autres personnes pensent comme nous sous ce rapport.

Victor Hugo a laissé tomber de sa lyre, au sujet de la femme qui succombe comme Magdeleine la pêcheresse, deux vers admirables de mansuétude et de constante actualité, qui rappellent bien la divine réponse du Christ à ceux qui se montraient implacables envers la femme adultère :

« Que celui d'entre vous qui n'est pas coupable, lui jette la première pierre ! »

a dit celui qui racheta les péchés du monde.

Voici maintenant les beaux vers de Victor Hugo :

« Oh ! n'insultez jamais une femme qui tombe !
Qui sait sous quel fardeau la pauvre âme succombe ! »

De même aussi et à plus forte raison, encore, ne jetons jamais la pierre à l'homme de génie qu'un jour le malheur fait fléchir dans la voie ardue et douloureuse où il est quelquefois obligé de passer !

Il y a des criminels par habitude, par goût, par calcul, par intérêt, par passion, soit de haine, de vengeance ou autre, il y en a aussi par accident. Des uns et des autres le repentir sincère purifie la faute si elle ne l'efface pas ; mais souvent pour les seconds l'expiation devient, même ici-bas, une auréole sinon de martyr du moins de victime marquée du

sceau de la fatalité. Tenons donc compte de la faute mais plaçons aussi dans la balance les circonstances atténuantes. Quand il s'agit de juger un accusé, ou même un coupable, tout juge doit demander à sa conscience comme Charlequint en face du tombeau de Charlemagne dans le beau drame d'*Hernani* par Victor Hugo :

..... " par où faut-il que je commence ?

Et la conscience répondra toujours :

..... " mon fils par la clémence !"

Les poëtes sont comme les femmes, dignes de mansuétude et de pardon. Si, comme citoyen, Crémazie a failli à la voix de l'honneur et du devoir ; s'il a manqué de courage au moment de la lutte et surtout au bord de l'abime, grace en grande partie à de misérables complices encore plus coupables que lui ; on peut certainement apporter en sa faveur, que le poëte a racheté en grande partie les fautes de l'homme privé.

Oui, on peut encore se rappeler avec un noble et légitime orgueil, le nom du poëte qui a composé *Le drapeau de Carillon*, *Le vieux soldat* et *La promenade de trois morts*. Oui, quelque soit l'endroit lointain où il pleure dans l'exil son cher Canada, qu'il savait si bien chanter ; quelque soit le ciel qui l'abrite et le sol qu'il foule ; si ce faible écho d'un compatriote frappe, par hasard, son oreille de poëte ; si ces humbles lignes tombent sous son regard attristé ; qu'il sache que, comme poëte, comme littérateur, il a toujours sa place dans le cœur des Canadiens-Français qui eux, savent peut-être mieux et plus qu'aucun autre peuple, de ce temps-ci surtout, combien *le pain de*

*l'exilé est amer*, comme le disait si souvent et avec tant de tristesse et de vérité, feu Emile de Fenouillet, l'ami de Crémazie.

Pauvre Crémazie ! comme il a été traitreusement circonvenu par de faux amis, et comme il a été ensuite lâchement abandonné et sacrifié par eux ! Ah ! si les murs pouvaient parler, qu'il s'en échapperaient des révélations surprenantes à travers les murailles d'une certaine maison de la rue Saint-Louis, en face de la *Place d'Armes*, à Québec ! Elle dirait cette certaine maison, que la veille du départ de l'infortuné fugitif, ses complices qui l'avaient conduit sur le bord de l'abime, en profitant de sa prodigalité imprévoyante, pour corrompre les électeurs au moyen de l'argent obtenu par lui, sur des billets promissoires qu'il faisait escompter à grands sacrifices dans le but de faire honneur à ses affaires commerciales ; elle dirait, répétons-nous, cette maison, que ces prétendus amis devinrent tout à coup de marbre devant son épouvantable malheur, et restèrent pendant longtemps sourds à ses appels navrants et répétés ! Elle dirait de plus, cette maison, que quand le pauvre et malheureux poëte leur soumit son bilan, leur plaça devant les yeux, dans toute son horrible nudité, l'affreux état où ils l'avaient réduit par leurs conseils, leurs instances, leurs cajoleries et même leurs menaces, il ne s'en trouva pas un seul parmi eux qui eût l'honnête courage de lui offrir de lui tendre la main pour le retirer de cet abime ! Elle ajouterait enfin, que finalement, lorsque fou de désespoir, il les eût menacés de les envelopper dans sa honte et son déshonneur comme ils le méritaient, ils lui laissèrent le choix entre un cachot pour la vie dans le pénitentier,

et la faculté de pouvoir gagner au plus vite la route de l'exil ! Ces misérables qui étaient cent fois plus coupables que lui, se cotisèrent pour lui payer ses frais de voyage à condition qu'il les sauvat de la Justice, eux des hommes mariés et des pères de famille haut placés, en se se sacrifiant lui, célibataire mais grand poëte !

Comme nous l'écrivait, il n'y a pas encore bien longtemps, une de nos sommités littéraires, demeurant à Montréal.

"Ils ont lavé leur iniquité avec son exil !"

Oui, encore une fois, si les murs pouvaient parler, que de prétendus grands hommes d'état qui, depuis le départ du pauvre et malheureux poëte, battent insolemment le pavé de la capitale de notre province, sans honte, le regard hautain et plein de morgue, jetant le défi, le sarcasme, l'insulte et souvent la calomnie à la figure de ceux qui ne suivent pas leurs principes politiques, baisseraient le front et rentreraient sous terre, si le drame émouvant que nous venons de mentionner, pouvait être intégralement raconté sans nuire à des intérêts et à la tranquilité de certaines familles ! Mais patience, l'histoire parlera, un jour, de sa grande et terrible voix, et la postérité se convaincra que de plus coupables que Crémazie auraient dû le remplacer dans le chemin douloureux de l'exil qu'il a pris, pour sauver certains individus qui méritaient, certainement beaucoup plus que lui, le cachot ou l'expatriation !

Oui, le malheur qui a frappé Crémazie, est une cause de deuil pour le Canada littéraire. En voyant le terrain glissant où le poëte s'est trouvé placé, qui

aurait le cruel courage de lui refuser une larme, un regret ?

D'ailleurs, cette malheureuse affaire n'a jamais été clairement expliquée, *tirée à l'eau claire*, comme on dit vulgairement ; mais ce que l'on en connait suffit, pour faire croire que Crémazie fut encore plus le *bouc émissaire* d'une clique de vils politiciens que le principal coupable. Entouré d'amis dangereux et perfides dont plusieurs furent secrètement ses complices, après avoir été ses conseillers, pour l'exploiter jusqu'au bord de l'abime où ils le laissèrent lâchement après l'y avoir conduit de sang froid et sans pitié ; il dût, pour se soustraire au chatiment avec ceux qui le sacrifièrent après l'avoir perdu, quitter pour toujours une vieille mère infirme et malade, un avenir brillant, plein d'espérance, et s'enfuir à l'étranger, plus encore, nous le répétons, à cause des méfaits des autres que des siens propres !

Aujourd'hui, plusieurs de ceux qui l'ont perdu et sacrifié, sont encore à la curée,—nous pourrions même les montrer du doigt et les nommer,—tandis que le poëte, proscrit par eux, mange *le pain si amer de l'exilé*, et que le Canada pleure l'un de ses bardes les plus intelligents et les plus harmonieux !

Impudents meneurs d'élections, corrupteurs de consciences, acheteurs de votes, et escamoteurs de libertés électorales, voilà de vos coups ! Admirez votre ouvrage et reposez-vous sur vos lauriers, car votre victime est bien loin et ne vous troublera plus !

Avez-vous lu, lecteur, *La promenade de trois morts* ? Si vous n'avez pas encore eu cet avantage, hâtez-vous de lire cette dernière œuvre, mais non la

moindre, du pauvre malheureux : c'est son testament de poëte et son chant de cygne !

Avant la catastrophe qui a brisé si tristement son avenir de citoyen et de poëte, on ne pouvait que difficilement saisir le sens et la portée de *La promenade de trois morts* de Crémazie ; mais quand *tout fut consommé*, on comprit entièrement et de suite, le sombre et douloureux drame qui s'était déroulé dans l'ombre en face de la conscience épouvantée du poëte ! Dans ce dernier chant, on voit son cœur qui saigne et agonise de douleur et d'angoise ! Sa lyre éclate et se brise ! N'attendant aucun secours des vivants qui l'ont perdu et sacrifié, il se réfugie par la pensée, au milieu des morts. Son cœur est triste comme le silence des tombeaux, et son vers est sombre et glacé comme la pierre du sépulcre ! Ecoutez les sanglots du poëte ! Le dialogue qu'il fait tenir entre l'un des trois morts et un vers du tombeau, est saisissant de tristesse et de vérité. Le voici :

.....

LE VER.

" Ta bière est mon empire et ton corps est mon trône ;
Je suis ton maître et ton tourment.
Des fibres de ton cœur je fais une couronne,
Plus brillante qu'un diamant.

LE MORT.

" Oh ! si je pouvais fuir cette demeure horrible !
Si je criais ? peut-être une main invisible
Me viendrait ouvrir le tombeau !
On dirait que là-haut on marche sur la terre.
Au secours ! sauvez-moi !... Le cri de ma misère
Ne trouve pas même un écho.

LE VER.

« Ils ne t'entendront pas. Les vivants n'ont d'oreilles
Que pour ce qui peut les servir.
Ils leur faut des honneurs, des fêtes pour leurs veilles,
O mort! peux-tu leur en fournir?

LE MORT.

« Hélas! je n'ai plus rien, rien que mon blanc suaire,
Rien que mon corps flétri, rien que ma froide bière
Où le jour ne parait jamais!
« Si je n'ai plus ces biens que leur folie adore,
Ah! pour penser à moi mes amis ont encore
Le souvenir de mes bienfaits.

LE VER.

« Quand la main qui donnait est pour toujours fermée,
Qui donc garde son souvenir?
Et qui songe au parfum de la rose embaumée
Quand on ne peut plus la cueillir?

« Car l'homme veut toujours que sa reconnaissance
Lui rapporte quelques profits;
Il ne se souvient plus quand tombe la puissance
Dont il pouvait tirer les fruits.

« O mort! tu n'as plus rien, car je fais de ta bière
Mon sombre empire sépulcral.
Ton linceul est à moi, car dans ce blanc suaire
Je taille mon manteau royal.

.....

Ce ver qui parle si lugubrement, c'est le remords; la conscience qui répond et qui se défend, c'est le mort!

En lisant *La promenade de trois morts*, on songe involontairement à *La comédie de la mort* de Théophile Gauthier. On croit entendre dans ce chant sombre et douloureux de Crémazie, quelque chose qui ressemble à la voix lamentable et prophétique de Jérémie.

Ce poëme est la plus considérable de toutes les

œuvres poëtiques du pauvre exilé, et c'est certainement ce qu'il a fait de plus original et de plus parfait. Comme œuvre d'imagination fantastique et surtout, comme expression des sentiments d'un cœur affligé, nous ne voyons rien dans notre littérature nationale qui puisse être comparé à ce poëme.

Sous le rapport moral, il en ressort des déductions philosophiques d'une haute et salutaire portée. Quelles douloureuses pensées la lecture de ce poëme ne produit-elle pas dans notre esprit ?

Nous regrettons de ne pouvoir, faute d'espace, reproduire en entier ce beau poëme qui contient tant d'émouvantes péripéties intimes, et qui fait naitre de si sombres et de si amères réflexions. Il y a cependant quelques strophes si touchantes que le mort laisse tomber, au milieu de sa douleur, qu'il nous est impossible de pouvoir nous empêcher de les transcrire ici, tant elles reflètent le pénible état moral du poëte. Pendant que le mort fait entendre ses désolantes lamentations, il sent tout à coup une goutte d'eau qui, en s'infiltrant à travers la terre dont la fosse est recouverte, vient rafraichir sa chair de trépassé. Il lui semble que cette goutte de rosée est une larme, une larme de sa mère !.....

" On dirait une larme, une larme brulante,
Qui tombe sur mon front. Une voix gémissante
Descend de là-haut comme un chant.
Ah ! ma mère, c'est toi, dont la tendresse sainte
Vient répandre à la fois tes larmes et ta plainte
Sur le tombeau de ton enfant.

" O larme de ma mère,
Petite goutte d'eau,
Qui tombes sur ma bière
Comme sur mon berceau ;

« O fleur épanouie
De l'amour maternel,
Par un ange cueillie
Dans les jardins du ciel.

« Larme sainte et pieuse,
Fille du souvenir,
Perle plus précieuse
Que les trésors d'Ophir ;

« Echo divin de l'âme,
Baume consolateur,
Versant comme un dictame
Tous les parfums du cœur ;

« O source de délices
Qui tombe avec le soir,
Entrouvrant les calices
Des fleurs où nait l'espoir ;

« Larme douce et bénie,
Toi, que ma mère en deuil,
Des hauteurs de la vie
Verse sur mon cercueil ;

« Ah ! coule, coule encore
Sur mon front pâle et nu,
Reste jusqu'à l'aurore,
Bonheur inattendu !

« Ma tombe solitaire,
Où le ver accomplit
Ce terrible mystère
De l'éternelle nuit,

« Maintenant, arrosée
Par ces larmes du cœur,
Comme sous la rosée
S'épanouit la fleur,

« Dans ses ombres profondes,
Voit briller, pour un jour,
Ces deux flammes fécondes,
L'espérance et l'amour.

" Si tu savais, ma mère,
Comme il fait sombre et noir
Dans cette horrible bière
Où la brise du soir,

" Ni l'aurore vermeille
Ne s'en viennent jamais
Porter à mon oreille
La chanson des forêts.

" Dans cette solitude,
Mon Dieu! comme il fait froid!
Comme ma couche est rude,
Que mon lit est étroit!

" Cette nuit sans étoile,
Lourde comme du plomb,
Qui m'entoure d'un voile
Sans fin comme sans nom;

" Ce ver impitoyable
Qui vient me mordre au cœur,
Dont le rire effroyable
Me glace de terreur;

" Puis, cette plainte immense,
Ces accents surhumains,
Qu'une même souffrance
Arrache à mes voisins,

" Oui, tous ces maux sans nombre,
Ces réseaux de douleurs,
Ont de ma fosse sombre
Fait un gouffre d'horreurs;

" Cette effrayante bière,
Pleine d'affreux secrets,
Tes larmes, ô ma mère,
Vont en faire un palais!"

.....

Le poëte qui a chanté avec de tels accents ses douleurs, ses souffrances et ses misères d'homme,

n'était certes pas un coupable ordinaire. On ne fait pas le mal, et surtout, on ne chante pas le bien à la fois, d'une manière aussi sensible, aussi profonde, aussi naturelle et aussi sincère, quand on veut jouer un rôle d'hypocrite et qu'on n'est pas victime d'une foule de circonstances fatales qui, sans doute, n'exonèrent pas du blâme, mais qui, jusqu'à un certain point, éveillent la sympathie et la pitié plutôt que le mépris et la réprobation. Le coupable, dans le cas présent, disparait pour faire place à la victime sacrifiée.

Crémazie (Octave) est né dans la vieille cité de Champlain, le 16 avril 1830. Le père de notre poëte était autrefois marchand et demeurait dans une maison de la rue Saint-Jean, *intrà muros*, qui depuis longtemps est disparue. Le père Crémazie, avait trois fils: Jacques, l'ainé, jurisconsulte de grands talents, fut, pendant plusieurs années, professeur de droit civil à l'Université-Laval, et contribua fréquemment, comme correspondant, au *Journal de Québec ;* Joseph-Cyrile, le second, pratiqua pendant quelque temps le notariat, puis se fit ensuite libraire et l'est encore aujourd'hui ; enfin Octave, le troisième, est le poëte qui fait le sujet de cette biographie.

Au physique, Crémazie ne payait pas de mine, cependant on ne pouvait le remarquer sans être frappé d'une certaine distinction dans sa figure un peu railleuse mais pleine de bonhomie. Cette figure était, à dire vrai, plus originale que poëtique, car il était affligé d'une myopie désespérante. Celui qui ne connaissait pas Crémazie, ne se serait jamais douté que ce gros garçon jofflu, visant à se faire l'accent parisien, se tenant le plus souvent au milieu d'un amas de bouquins ou d'in-folios, et qui, les

lunettes sur le bout du nez, la barbe touffue, hérisée, restait comme abîmé dans la lecture ou la contemplation de ces volumes, pouvait être le poete Crémazie ! Nul n'aurait pensé que ce front chauve qui s'était vivement relevé en entendant du bruit, renfermait des trésors poëtiques.

Souvent aussi, il se promenait dans son magasin en fredonnant quelques strophes de Béranger, de Lamartine, d'Hugo, de Musset et de Gauthier, et parfois aussi les siennes, tout en regardant distraitement les nombreux objets d'art, de luxe ou de fantaisie dont les tablettes étaient surchargées. Il semblait alors y chercher l'inspiration.

D'un caractère badin, sarcastique et pointilleux, il aimait parfois, à rire, à faire le calembourg et à lancer dans l'occasion, le trait épigrammatique, mais sans malice aucune et tout simplement pour le seul plaisir de rire et de badiner. Crémazie était une bonne et affectueuse nature, mais malheureusement trop confiante.

Ayant terminé, à l'âge de dix-sept ans, ses études au séminaire de Québec, et ne sentant aucune disposition à embrasser une profession libérale, il choisit la carrière du commerce pour y déployer son énergie et son talent : il se fit marchand libraire.

A cette époque, vers 1848, on ne voyait pas encore à Québec, les magnifiques librairies que l'on peut y admirer maintenant. La maison Crémazie était alors située sur le côté droit, en descendant, de la rue De Bleury, nommée aussi côte de la Canoterie, et qui, commençant de la rue de la *Fabrique*, conduit et se termine à la porte Hope, l'une des cinq ci-devant portes militaires de la ville.

Quoique bien fourni, l'établissement avait néanmoins une modeste apparence ; mais l'esprit d'entreprise en fit bientôt une des maisons commerciales les mieux vues et les plus achalandées. On le remplaça par le superbe magasin de la rue de la Fabrique, dans la vitrine duquel les promeneurs et les chalands de cette époque, ont admiré tant d'objets d'art, de fantaisie ou de luxe, tant de curiosités artistiques, et surtout, tant de beaux et bons ouvrages littéraires, scientifiques et autres. La maison Crémazie était alors le rendez-vous de tous les amateurs de littérature et de tous les *dilettanti* qui visitaient la vieille capitale.

C'était certes bien le genre d'affaires qui convenait le mieux à la nature artistique de Crémazie. Aimant les arts et la littérature, il était véritablement à son aise et chez lui, *at home*, dans sa vaste et splendide librairie. Aussi le goût pour la littérature se développa-t-il rapidement chez cet homme ami de tout ce qui était vrai, beau et bon.

Il publia ses premiers essais poëtiques dans le *Journal de Québec* ; mais il ne faut pas croire qu'il composait alors des vers comme ceux que l'on peut admirer dans sa célèbre chanson du *Drapeau de Carillon !* Ses débuts dans la poësie ne furent pas brillants. Devant l'hilarité que causa l'apparition de ses premiers vers, peu s'en fallut qu'il ne brisât sa lyre ! Et certes il avait raison de se décourager et d'abandonner la culture des muses. Qu'on imagine des alexandrins de treize, quatorze et même quinze syllables, des rimes boiteuses, des jeux de mots dans le genre de ceux de son ami Augustin Côté,—qui lui aussi, se sentant, à cette époque, tout à coup

atteint du feu sacré du parnasse, fa sait rimer l'Autrichien sur le Pô italien !— et l'on se convaincra qu'il restait à Crémazie beaucoup à faire pour atteindre à ce dégré de perfection de style et de rime que l'on admire dans la plupart de ses productions subséquentes qu'il aurait encore perfectionnées davantage s'il avait retouché plus soigneusement ses œuvres ; mais Crémazie avait ses heures de travail et ses moments d'indolence artistique.

Avant qu'il se fut perfectionné dans son art, Crémazie eût à subir, on le pense bien, le feu de la critique. Le spirituel Aubin écrivait dans le *Fantasque*, à propos des premiers essais du poëte dont le *Journal de Québec* avait la primeur :

> « C'est de la prose où les vers se sont mis ! »

Aujourd'hui, le critique aussi facétieux que savant, qui avait raison à cette époque, émettrait certainement une opinion différente sur le *Drapeau de Carillon* et tant d'autres chefs-d'œuvres que Crémazie nous a laissés depuis ce temps là.

Si l'auteur de *La promenade de trois morts*, n'eût fait que ces premiers vers dont nous avons parlé, il ne serait certes pas considéré aujourd'hui comme l'un de nos premiers poëtes. Heureusement que Crémazie s'est souvenu du précepte d'Horace répété par Boileau :

> « Toujours sur le métier remettez votre ouvrage,
> Polissez-le sans cesse et le repolissez. »

A force de polir son vers, Crémazie est parvenu a lui donner d'abord la rime et la raison, et, finalement, à devenir le poëte que l'on connait et que l'on admire toujours davantage à mesure qu'on le relit.

A cette époque, des événements étranges, inouis, presqu'incroyables, se passaient dans la ville de Québec : on inaugurait le monument des braves de 1760, et l'union des Français et des Anglais du Canada, préludait à celle qui devait être cimentée plus tard en Crimée, entre les deux plus grands peuples de l'Europe, A peu près dans le même temps, le premier vaisseau de guerre français qui, depuis un siècle, eût sillonné les flots du Saint-Laurent, jetait l'ancre devant Québec, et la *Capricieuse* nous apportait la preuve que la France pensait encore au Canada. Puis vint la guerre de Crimée, les batailles d'Alma, de Balaclava, d'Inkerman, du Grand Redan, du Petit Redan, le siége et puis finalement la prise de Sébastopol !

Chez un homme aussi sensible, aussi impressionable que Crémazie, il n'en fallait pas d'avantage pour exciter son imagination aussi ardente que poëtique, et faire résonner les cordes les plus harmonieuses et les plus vibrantes de sa lyre patriotique. Aussi se livra-t-il, dès ce moment, sans réserve et avec enthousiasme à ses inspirations. Ses chants les plus beaux et les plus doux tombèrent de sa lyre féconde, comme les notes mélodieuses d'une harpe éolienne ou les sons vibrants d'une lyre d'airain. Ses strophes tour à tour viriles et guerrières, ou plaintives et patriotiques, jaillissaient comme un torrent ou s'éparpillaient comme une ondée d'harmonie. Il chanta tour à tour les exploits glorieux de nos guerriers ; les entreprises hardies, les découvertes extraordinaires de nos explorateurs, les travaux de nos martyrs et de nos héroïnes, les souffrances, les luttes, les persécutions, les victoires, les défaites pénibles, mais hono-

rables de nos aïeux. Sa lyre prenait, un jour, le cri mâle et strident du clairon des batailles, le lendemain, la voix douce, plaintive d'une mandoline. Parfois, sa muse résonnait comme l'écho formidable et retentissant du vent du nord-est qui arrivant du fond du golfe, passe comme une trombe, à travers nos montagnes et nos vallons, abat et déracine nos forêts d'érables, de bouleaux et de sapins, ou fait bondir et écumer les flots de nos lacs immenses et de notre fleuve-géant, en bouleversant leurs flots profonds et courroucés, comme la tempête fait des vagues de l'océan en fureur ! Puis, quand il fut entré dans la plénitude de son génie, et qu'il eut atteint le zénith de sa gloire littéraire ; quand enfin, il fut capable de planer à grands coups d'ailes sans craindre les chûtes fatales ou ridicules, au lieu de se gourmer comme le hibou paré des plumes du paon, il resta dans son triomphe, modeste et bienveillant envers les jeunes débutants !

A cette époque, en 1858, nous faisions nous aussi comme tant d'autres, bien humblement, c'est vrai, mais enfin avec courage, nos premières armes dans la presse. Le journal dont nous pouvions disposer n'était certes pas le *Times* de Londres, mais quelque petit que fut son format, cette humble feuille à nous, suffisait alors à notre ambition de jeune homme qui sait que *le soleil luit pour tout le monde*, et qui se confie pour tout le reste à son énergie, à sa persévérance et surtout à la providence. Nos opinions politiques étaient opposées à celles de l'auteur de tant de charmantes pièces de poésie nationale, au partisan, à l'ami de Cauchon, et à l'admirateur des principes cauchonistes ; mais en lui adressant l'un de nos

premiers essais poëtiques, nous laissâmes de côté l'individualité politique pour ne voir et ne saluer que le côté artistique du poëte. Crémazie le comprit très bien lorsque nous lui dédiâmes une pièce de vers intitulée : *Les aïeux.* Nous demandons pardon au lecteur si nous la reproduisons ici, non pas dans l'intention de satisfaire une puérile vanité, mais dans le but de rendre hommage et justice à l'aménité du caractère de Crémazie.

Voici cet humble essai dû à une muse novice de vingt ans :

A Octave Crémazie, Écuier.

Vous qui chantez si bien des hymes à la France,
Vous qui faites pleurer notre cœur d'espérance,
Quand vous tracez en vers l'histoire des aïeux !
Vous qui sur nos malheurs mettez la poësie,
Comme autrefois, dit-on, se versait l'ambroisie
Dessus les blessures des dieux !

Vous qui pour mieux venger un passé qu'on outrage,
Soulevez les tombeaux et leur rendez hommage !
Qui déposez vos chants pour couvrir les dédains !
Quand tous les noms d'honneur courent sur votre lyre,
Ne sentez-vous donc pas, devant l'affreux sourire,
L'instrument tomber de vos mains ?

Quand toute ardeur s'éteint sous l'étreinte du crime,
La muse a donc encor la voix pure et sublime ?
Oui, toujours vous chantez ! Quelque soit le soleil,
Quelque soit l'horizon qui se voile où rayonne,
Aux guerriers nos aïeux, vous donnez la couronne
Et les soins dûs à leur sommeil !

Amant chéri de l'art, un chant patriotique
Vaut mieux que tout le bruit de notre politique.
Et vous le savez bien. Aussi, quand vous chantez
Un Champlain, un Montcalm, leur gloire est votre gloire :
Votre muse les chante en contant leur histoire !
Vous êtes bien des temps cités !

En frondant les abus j'écoute votre muse,
Et sur le dos des fils voyant l'honneur qui s'use,
J'invoque les aïeux! Aujourd'hui que tout meurt,
Aujourd'hui qu'un pouvoir se couvre d'infamie,
Je demande à genoux, pour sauver la patrie,
Un seul de ces hommes de cœur!

Un seul! car de tous ceux qu'un faux serment replace,
Au un ne rougirait d'un soufflet sur la face!
L'honneur n'est point pour eux la force du devoir,
Un symbole du droit! Culte, langue, coutume,
Ils nous salisent tout dans la fange et l'écume,
Ne laissant intact que l'espoir!

Aussi, quand vous chantez, cygne blanc dans l'orage,
Nous songeons au passé, nous reprenons courage;
Car rien ne parle autant que la voix du berceau,
Et le peuple se plait aux souvenirs de France!
Le deuil qu'il garde encor, lui donne l'espérance
Qu'ils protégeront son tombeau!

La réponse de Crémazie ne se fit pas attendre longtemps. La voici dans toute sa naïve cordialité :

" L. M. Darveau, écr.

" Québec, ce 28 août 1858.

" Cher monsieur,

" Permettez-moi de vous offrir mes meilleurs remerciements pour les bienveillantes paroles que vous voulez bien me faire l'honneur de m'adresser dans votre œuvre poëtique intitulée *les aïeux*. Veuillez recevoir en même temps mes félicitations bien sincères sur la verve et l'entrain que vous déployez dans cette dernière œuvre de votre muse, qualités que j'avais déjà admirées dans vos œuvres précédentes.

" Recevez, je vous prie, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

" Octave Crémazie."

Cette lettre est certainement beaucoup trop flatteuse, nous en convenons, aussi ne la publions-nous que pour montrer combien Crémazie aimait à tendre la main aux jeunes talents littéraires qui cherchaient

à poindre, et à les encourager de toutes manières. Son exemple devrait bien être imité, aujourd'hui surtout, par beaucoup de gros sinon grands personnages qui, sans avoir son talent poétiqne, ferment dédaigneusement, néanmoins, l'entrée du sanctuaire des arts au vrai mérite littéraire qu'étreint l'indigence, et la porte de leurs salons fastueux aux talents qui vont demander aide et protection ! Ah ! les Mécène se font rares en Canada, mais, en revanche, les Zoïles sont nombreux !

" Il y a, dit un écrivain canadien, M. J. G. Barthe, si peu de véritables admirateurs et tant de dépréciateurs de la jeunesse littéraire qui cherche à produire et à s'élever, qu'avec un peu moins de courage et de véritable talent, ce pays ne pourrait pas se glorifier d'une seule épreuve en ce genre."

Rien de plus vrai. Cependant que ceux qui doivent, à cause de leur position sociale ou politique, protéger le talent littéraire, y songent serieusement : l'encouragement qui part d'en haut, vaut souvent beaucoup plus que quelques pincées d'argent données à regret ou en rechignant. Plus celui qui encourage par de bonnes paroles, par de bons conseils, ou bien, et c'est encore mieux, en les mettant en position de se livrer librement et sans entraves au culte des lettres, est puissant, élevé, plus aussi celui qui reçoit, prend espoir et courage !

Nous avons mentionné le chant du *Drapeau de Carillon*, qu'il nous soit permis de le transcrire ici, car l'on ne saurait p le faire connaitre :

" O Carillon ! je te revois encore,
Non plus, hélas ! comme en ces jours bénis,
Où dans tes murs la trompette sonore,
Pour te sauver nous avait réunis !

Je viens à toi quand mon âme succombe
Et sent déjà son courage faiblir !
Oui, près de toi, venant chercher ma tombe,
Pour mon drapeau je viens ici mourir !

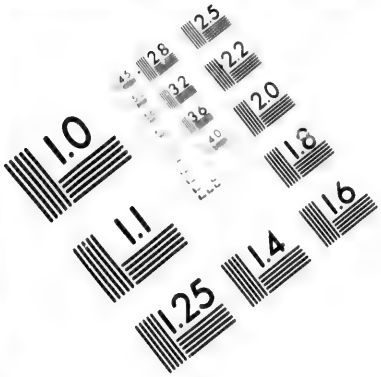
" Mes compagnons d'une vaine espérance,
Berçant encor leur cœur toujours français ;
Les yeux tournés du côté de la France,
Diront souvent : " Reviendront-ils jamais ? "
L'illusion consolera leur vie.
Moi, sans espoir, quand mes jours vont finir,
Et sans entendre une parole amie,
Pour mon drapeau je viens ici mourir !

" Cet étendard, qu'aux grands jours de batailles,
Noble Montcalm, tu plaças dans ma main !
Cet étendard, qu'aux portes de Versailles,
Naguère, hélas ! je déployais en vain !
Je le remets aux champs où de ta gloire
Revivera l'immortel souvenir !
Et dans la tombe emportant ta mémoire,
Pour mon drapeau je viens ici mourir !

" Qu'ils sont heureux ceux qui dans la mêlée,
Près de Lévis moururent en soldats !
En expirant, leur âme consolée
Voyait la gloire adoucir leur trépas !
Vous qui dormez dans votre froide bière,
Vous que j'implore à mon dernier soupir,
Réveillez-vous, en portant ma bannière,
Sur vos tombeaux, je viens ici mourir ! "

La musique, digne des paroles du poëte, a été composée par A. Dessane, autrefois organiste de la cathédrale de Québec.

Comment ne pas aimer son pays et la liberté, quand on lit des stances aussi belles et aussi patriotiques ? Comment, surtout, s'empêcher de ne pas ressentir, même malgré soi, sinon de la sympathie, du moins un peu de pitié pour celui qui a écrit de si belles



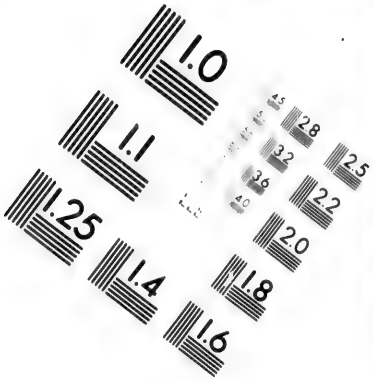
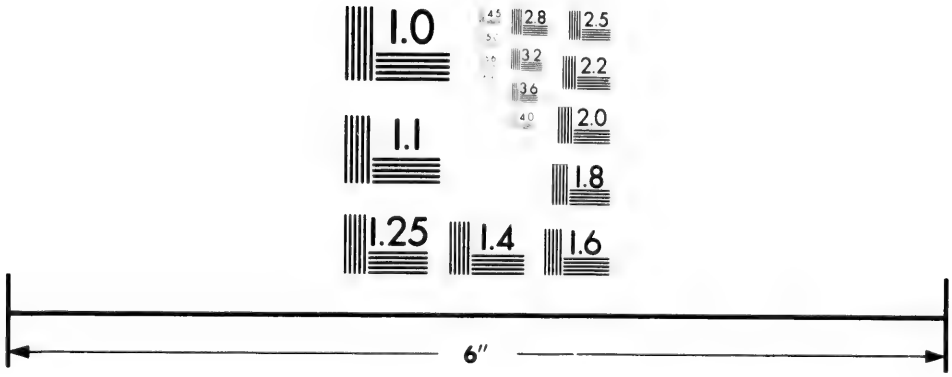
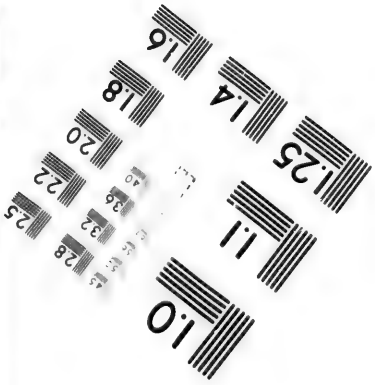
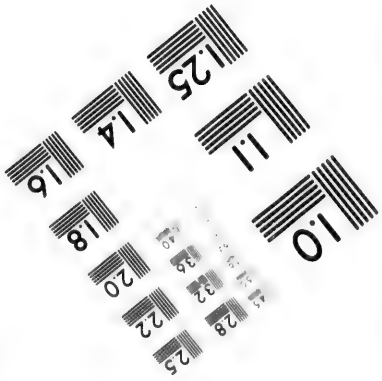


**IMAGE EVALUATION**
**TEST TARGET (MT-3)**





Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

choses ? Comment enfin, ne pas lui témoigner un peu d'indulgence, malgré sa culpabilité sur un rapport tout à fait étranger aux muses ?

Qui voudrait croire qu'une chanson aussi peu révolutionnaire que celle-là, ait failli faire éclater une sanglante émeute dans la ville de Champlain ?

Un jour, il y a de cela, à peu près quinze ans, quelques amateurs annoncèrent une représentation dramatique pendant laquelle devait être chantée la célèbre chanson du *Drapeau de Carillon.* Il y avait alors à Québec, un certain capitaine Kirk, retiré du service militaire, qui publiait dans cette ville, à cette époque, la *Gazette Militaire.* En apprenant que le fameux chant national de Crémazie était annoncé sur l'affiche, il prit feu et fit si bien, qu'il réussit à mettre la papulation britannique en fureur. A tel point, que le colonel du régiment alors en garnison à Québec, un certain colonel Munro, militaire fort rogue et très peu conciliant sous le rapport du *british feeling*, fit défense de répéter ce chant qui donnait tant sur les nerfs de messieurs les Anglo-Saxons de Québec, ou sinon que la bande du régiment ne jouerait pas au théâtre !

Les Canadiens-Français ne voulaient pas accéder à une proposition qui comportait une insulte au caractère national ; cependant, vu les circonstances où l'on se trouvait, les esprits refléchis et pacifiques réussirent à faire biffer du programme l'inoffensive mais malencontreuse chanson.

Il est bien probable que pareille chose n'arriverait pas aujourd'hui.

Ce capitaine Kirk s'enrôla plus tard dans l'armée

fédérale et fut tué dans une des premières batailles livrées aux troupes du Sud. Quand il avait quitté Québec, il était bien revenu de ses préventions et de ses antipathies à l'égard des Canadiens-Français.

D'une conversation agréable et facile, d'une affabilité toujours égale et toujours esquise, Crémazie avait l'art de se créer des amitiés dans tous les rangs, dans toutes les classes de la société, de s'attirer des sympathies de la part de tous ceux qui avaient l'occasion de lui être présentés.

Sans être, comme nous l'avons déjà dit précédemment, d'un physique accompli, Crémazie avait, néanmoins, un extérieur assez avenant. Taille au-dessus de la moyenne, embonpoint très prononcé, barbe noire, entourant le bas de la figure comme un collier de geai, regards ornés de bésicles, démarche lente et mesurée ; prononciation à la parisienne ; tel on pouvait voir tous les jours Crémazie quand il faisait aux pratiques les honneurs de sa magnifique librairie.

Dans son enfance, Crémazie avait pour ami, l'abbé Brunet, le savant prêtre qui a tant contribué à faire connaitre nos bois et nos forêts à l'étranger. Ils s'amusaient tous deux avec d'autres enfants de leur âge, à jouer au prêtre, à dresser des autels, enfin à représenter les différentes cérémonies de l'église.

Plus tard, les goûts de Crémazie changèrent : il devint un amateur passionné du théâtre et les représentations dramatiques remplacèrent les cérémonies religieuses.

Du théâtre à la poésie la distance est imperceptible, et dès que l'on atteint l'un on touche bien vite à

l'autre. De sorte qu'il n'est pas étonnant que l'ange de la poësie ait touché de son aile le front du poëte qui avait, aussi jeune, des goûts aussi prononcés pour la scène.

Outre les diverses productions poëtiques dont nous avons parlé, Crémazie a composé une ode à l'occasion du 200me anniversaire de l'arrivée de Mgr. de Laval au Canada ; une élégie à la mémoire de son ami de Fenouillet, une légende indienne, et un poëme sur la mer. Ces deux dernières œuvres n'ont pas été publiées.

Crémazie fut véritablement le guide et le Mentor de cette phalange de jeunes poëtes dont nous admirons aujourd'hui les chefs-d'œuvres.

Les critiques s'accordent généralement à dire que le chef-d'œuvre de Crémazie est son ode sur *Les Morts.* L'abbé H. R. Casgrain eût, un jour, la bonne idée de la publier en regard de celle de Lamartine intitulée: *Pensées des morts.* La comparaison alors plus facile à faire, fut certainement loin d'être défavorable à Crémazie. Il est certain que si Crémazie avait mis tout le soin nécessaire à retoucher et à polir ses œuvres, il les aurait rendues encore plus parfaites ; mais il y avait chez lui pas mal de nonchalance, il lui semblait impossible de se décider à revenir sur ses inspirations poëtiques. Comme Figaro, il aimait le *far-niente* avec délices.

Crémazie était doué d'une mémoire prodigieuse et pouvait répéter longtemps après les avoir lues, des pages entières de ses auteurs favoris.

Au collège il ne fut jamais, comme on dit, *fort en thème*, et la seule récompense qu'il obtint fut un

prix de version latine que, dans la suite, il appela toujours en riant son prix de paresse !

Il a été, une fois, élu président de l'Institut-Canadien de Québec, à la formation duquel il a contribué de toutes ses forces.

Crémazie a quitté son pays, le 12 novembre 1862, pour prendre le chemin douloureux de l'exil.

## FRÉCHETTE.

Celui-ci est encore un de nos hommes de l'avenir. L'un des plus jeunes, mais en même temps l'un des plus féconds, des plus brillants et, surtout, des mieux doués de nos poëtes, Fréchette est à Victor Hugo, ce que Turquety est à Lamartine ; et certes, c'est s'élever bien haut dès les premiers coups d'aile. Il n'y a aucun doute que, par de nouveaux efforts, il n'atteigne le vol du maitre.

Il y a du Victor Hugo dans le vers de Fréchette, et du Villemot dans sa prose. Si l'on veut s'en convaincre, on n'a qu'à lire *La voix d'un exilé* et les *Lettres à Basile.*

La poésie de Fréchette est de marbre et d'or, et il faut à la muse de ce poëte des efforts herculéens qui, cependant, n'apparaissent jamais, tant elle a de grâce et de naturel, pour travailler ce dur et brillant produit. Son imagination est un ciseau qui attaque, tranche et pénètre le bloc brut dont il fait si aisément une colone ou une fleur ! Il est poëte à la façon des orfèvres-artistes du seizième siècle. C'est un Celini poétique. Il cisèle le vers et le polit comme l'artiste fait d'un lingot d'or ou d'un bloc de cristal. Son vers est un brillant camée ou un pur émail. Sur ce point il ressemble encore à l'auteur des *Orientales*, qu'il parait avoir pris pour modèle et dont il se montre un digne élève. Il fait honneur à l'école du chantre des *Chatiments*, des *Contemplations* et de tant d'autres chefs-d'œuvres. Le souffle poétique, le *mens divinior*,

comme dit Horace, l'embrâse et l'inspire. Il faut être doué d'une intelligence sublime, il faut, disons le mot, être vraiment grand poëte, pour chanter comme il chante; car il fait résonner le mâle clairon de Juvénal, aussi facilement qu'il sait tirer dê la harpe mélodieuse d'Horace, les sons les plus doux et les plus agréables. L'écho du patriotisme viril, ou la voix caressante de l'amour vibrent et se modulent également bien et avec une même facilité sur les cordes sensibles et harmonieuses de sa lyre patriotique et féconde.

Lenoir, Cremazie, Fréchette, Le May, et Fiset, forment sans contredit, le groupe le plus brillant de nos poëtes. Ces cinq constellations scintillent du plus vif éclat au ciel du parnasse canadien.

Fréchette (Louis-Honoré) est né à Lévis, le futur Brooklyn de Québec. Il est l'ainé de trois frères. Le second, Achille, est l'auteur de plusieurs essais poétiques qui sont très estimés. Il a abandonné la carrière professionnelle et littéraire pour se livrer exclusivement au commerce de bois à Grand Island, dans le Nebraska, où il réside actuellement. Le troisième étudie la médecine.

Si, comme on l'assure, souvent les moindres causes influent beaucoup sur l'imagination des poëtes, l'aspect topographique de l'endroit où il est né, a dû certes, contribuer à faire naitre chez Fréchette le goût du beau et de l'idéal. Situé à l'endroit où sont maintenant construits les immenses bassins (*docks*) du Saint-Laurent, à environ un mille au-dessus du dépôt du Grand-Tronc, le toit paternel de Fréchette était un joli *cottage* situé au pied de la falaise et comme perdu pour ainsi dire sous un bouquet de

grands ormes séculaires, ombrageux et touffus. La providence semblait avoir choisi à dessein ce nid de mousse pour en faire le berceau du poëte qui devait, un jour, si bien chanter. La nature et l'histoire s'étaient comme entendus pour lui offrir tout ce qui pouvait enthousiasmer son cœur et développer son intelligence. En face de Lévis, qui porte le nom du héros qui donna à la France sa dernière victoire en Canada, apparait le Gibraltar d'Amérique. Le promotoire de Lévis et celui de Québec, comme deux Atlas modernes qui défient le temps et les orages, se regardent et semblent échanger mutuellement les souvenirs glorieux d'un passé impérissable. Le fleuve Saint-Laurent, ce fleuve-frère du Mississipi, le fleuve-roi de l'Amérique, les sépare. Le soir, quand Québec s'illumine de milliers de gerbes de feu, que le fleuve couvert de navires semble une forêt de mats, que les étoiles brillent au ciel bleu; que les Laurentides apparaissent au loin comme la ceinture du ciel; quel est l'homme assez prosaique pour ne pas songer au passé qui se dresse glorieux devant son imagination? L'histoire apparait de son côté avec le panorama du passé. Puis, la nature se joignant à l'histoire, il faut, bon gré, mal gré, se laisser entrainer au courant des idées poétiques dont on est environné.

Plus qu'aucun autre, Fréchette a dû payer aussi son tribut à ce prestige fascinateur de notre passé historique et des souvenirs qui en restent si abondamment au lieu de la naissance du poëte.

Aussi, n'est-il pas étonnant qu'à huit ans, le goût de la poésie se soit emparé de lui. Gilbert fut son premier maître en poésie, comme Jean Bart et Duquesclin, dont il avait lu les exploits, avaient été ses

premiers professeurs d'escrime. Il avait d'abord désiré vivement être un guerrier fameux, un nouveau Bayard, maintenant, il voulait à tout prix devenir un grand poëte.

Et il a réussi.

Son père qui était un homme pratique, n'entendait pas faire de son fils un faiseur de rimes, et quand il sut que Louis-Honoré se proposait d'apprendre à faire des chansons, il lui dit carrément :

—Mon garçon, ce métier là ne t'enrichira point !

Mais qu'importait au poëte la fortune ! Poëte, il était né pour chanter, et il chantait.

Il se mit donc à rimailler tant bien que mal. Son père ne pouvant l'en empêcher, le laissa faire, mais en attendant, pensant qu'il était temps de le faire instruire plus qu'il ne l'était, le mit au Séminaire de Québec. Le futur auteur de *La voix d'un exilé* continua à rimailler. L'une de ses élucubrations poëtiques tomba, un jour, sous les yeux des professeurs qui trouvèrent qu'un enfant de son âge,—il avait alors 12 ans,—ne pouvait composer des vers de cette force et de cette qualité. Ils le soupçonnèrent de les avoir dérobés à quelqu'auteur. Pour s'en assurer, ils le mirent à l'épreuve et lui ordonnèrent d'en composer sur un sujet assez neuf et assez difficile à traiter :

*Le chant d'un troubadour au concile de Clermont.*

Quelques heures plus tard, Fréchette présentait son travail qui était trouvé assez satisfaisant ; mais les professeurs doutaient encore de son talent et, voulant lui faire subir une épreuve décisive, ils le renfermèrent à clé dans une chambre pendant une heure, avec l'ordre de composer des vers sur l'arrivée

de Mgr. de Laval en Canada. Pendant une heure, Fréchette roula son crayon entre ses doigts, et se tortura l'imagination devant une feuille de papier blanc qui demeura intacte. Il était dans la honte et découragé, cependant, en désespoir de cause, il demanda et obtint une demie heure de plus, et, chose étrange, en vingt minutes, il composa quatre strophes qui furent jugées dignes d'être conservées.

Le père de notre poëte est un constructeur de quais habile et expérimenté. Il a résidé pendant longtemps à Lévis, ce qui explique un peu pourquoi le fils a été si bien accueilli dans cet endroit ; mais il y a quelques années, voyant que les affaires tournaient mal en Canada, il vendit ses propriétés de Lévis, en réalisa le prix de vente, bien décidé à aller tenter fortune ailleurs comme tant d'autres de ses compatriotes. Quelqu'un lui conseilla de s'établir aux Etats-Unis, mais le père Fréchette qui aime son pays, préféra se fixer à Sorel qui, d'après toutes les apparences, est destiné, grâce à sa position topographique et à l'énergie de ses industriels, à devenir, dans peu d'années, une ville florissante.

—Vous vous placez, lui dit un jour, quelqu'un, à ce sujet, entre le pain et la viande, c'est-à-dire entre la fortune que l'on suppose toujours trouver aux Etats-Unis et le bien être qu'il est plus facile de trouver à Québec et, surtout, à Montréal, que dans une petite ville.

Le père Fréchette ne tint aucun compte de cette remarque et suivit son idée. Bien lui en prit, car il est aujourd'hui sur la voie de la fortune. Il s'occupe de grands travaux publics à Sorel et à Montréal.

C'est un homme énergique qui a su par ses talents et sa probité acquérir une honnête aisance.

Le fils a hérité de l'énergie du père, mais si l'on en croit la renommée, l'auteur des *Lettres à Basile*, n'avait pas dans son enfance et même dans sa jeunesse, absolument toute la douceur d'un petit chérubin ! Privé des soins et de la tendresse d'une bonne mère qu'il perdit étant encore bien jeune, il grandit un peu comme l'oiseau qui s'élève et chante en liberté. Comme l'oiseau, le poète eût aussi ses chants, car à l'enfant et à l'oiseau,

> " C'est Dieu qui dit :
> Chante pauvre petit. "

Mais l'enfant se fatigue beaucoup plus vite que l'oiseau à chanter sans cesse. A son jeune âge, outre les chants, les arbres, l'espace et la liberté, il faut les jeux, le rire, les larmes, le soleil et les fleurs. La nature agite, l'ingénuité et l'insouciance mènent cet âge *qui est sans pitié* et sans prévoyance.

Entre deux strophes de vers, Fréchette organisait une équipée de sa façon contre quelque voisin ombrageux, récalcitrant ou incommode qui avait contrarié le chef, *sans peur* sinon *sans reproche*, d'une troupe espiègle et tapageuse. Ayant une prédilection extraordinaire pour le bruit, le tapage et surtout les armes à feu, il se confectionnait de ces dernières avec tout ce qui lui tombait sous la main. Un jour, il imaginait de fabriquer des bombes avec des grelots de cuivre qu'il bourrait de poudre et faisait éclater au moyen d'une longue mèche à laquelle il mettait le feu. Ce n'étaient certes pas encore tout à fait les bombes d'Orsini, mais elles lui avaient suffi pour jeter l'épou-

vante dans une famille anglaise, nommée Houghton, voisine de la sienne, et qui l'avait mis à la porte parce que l'audacieux avait osé crier : "Hurra ! pour Papineau !" Fréchette avait alors sept ans, et l'on était encore au lendemain de 1837. Aussi le nom de Papineau était-il un passe-port pour l'échafaud ou l'exil ! Furieux d'avoir été ainsi évincé pour avoir acclamé le tribun canadien, le poëte-batailler se vengea en lançant la plus grosse de ses bombes dans la demeure de la famille Houghton !

On peut juger de l'effet de l'explosion de la bombe et, surtout de l'exploision de la colère du voisin Houghton !

Comme tous les enfants de son âge, Fréchette aimait toutes les belles et bonnes choses qui frappaient son imagination de poëte, ses goûts d'artiste ; mais sa nature forte et ardente était pressée d'en jouir. La vie de famille calme, monotone et prosaique n'allait pas à son caractère vif, prime-sautier et turbulent. Il lui fallait une existence orageuse et agitée. Le gamin espiègle et frondeur se déclarait trop âprement au gré des parents qui le considéraient alors comme une tête difficile à gouverner. Bref, celui qui est aujourd'hui d'une sociabilité si attrayante, jouissait à cette époque de la réputation d'un garnement indomptable.

Mais, contraste assez bizarre bien que très commun chez les enfants de son calibre, il y avait dans Fréchette deux caractères distincts : l'un turbulent, espiègle, mutin, indiscipliné, nature indépendante, espèce d'enfant terrible, ayant la main et la voix hautes partout où il passait ; faisant face à tous et mettant au

besoin l'audace et la force au service de ses fantaisies de gamin : c'était celui de l'homme laissé à sa nature ; l'autre sensible, rêveur, recueilli et restant absorbé dans de longues et mystérieuses méditations, soit à écouter, au bord du grand fleuve, le murmure des vagues mollement caressées par la brise et lumineusement argentées par les rayons d'un soleil d'été ; ou bien encore à se repaître du son mélodieux des oiseaux qui voltigeaient sur la falaisse, ou du grondement du vent qui soufflait la tempête, et changeait le fleuve paisible en un océan irrité ; ou bien encore à regarder les navires remonter ou descendre, voiles déployées, le cours du fleuve et franchir le détour de l'île d'Orléans ; ou enfin, à contempler le soleil dont les rayons semblaient se perdre, le soir, dans la chûte de Montmorency ! C'était là le caractère du poëte. Oui, sous la rude écorce de l'enfant turbulent et têtu, battait un cœur honnête et sensible, et sous cette enveloppe couvait un feu ardent qui bientôt allait fondre en un seul les deux caractères si disparates de ce nouvel *enfant sublime !* La chenille allait se métamorphoser et faire place à la chrysalide. Si le gamin n'avait pas grandi en sagesse, le poëte qui sommeillait, allait se réveiller et se faire entendre !

Quand il eût 15 ans, le séminaire lui sembla une prison. Le désir d'être libre à tout prix, ne lui laissa plus de repos. L'oiseau se décida à briser sa cage ; et, un bon jour, l'écolier se détermina à mettre de lui-même, un terme à ses études. Le goût des voyages et des aventures s'était emparé de lui et tourmentait ses veilles. Se débarrassant donc, un jour, du classique capot bleu, il prit le chemin d'Ogdensburgh, où il se fit opérateur dans un bureau

de télégraphe. Mais l'art du *Yankee* Morse ne s'apprend pas en un jour, et comme Fréchette l'ignorait complètement, on ne pouvait attendre qu'il eût terminé son apprentissage : il dût donc chercher un autre emploi.

Seul, sans ressources, sur un sol étranger, notre futur poëte demeura plusieurs jours, sans pouvoir trouver un emploi convenable, et pour gagner sa vie, il fut obligé de casser de la pierre. Il est bien probable que le marteau lui pesait au bras, qu'il regrettait même un peu les bancs du collège et qu'il aurait préféré de beaucoup casser plutôt des noix que des pierres ! Mais comme la chose lui était impossible et qu'il trouvait la pierre des Etats un peu trop dure, il abandonna le métier de caseur de pierres et revint à tout risque au collège. C'était le temps où les élèves du séminaire de Québec publiaient l'*Abeille* de délicieuse mémoire, Fréchette inséra dans cette intéressante petite feuille quelques jolies pièces de poësie qu'il a publiées plus tard dans " *Mes Loisirs.* "

Quittant de nouveau le Séminaire de Québec, il fut placé au collège de Nicolet où il termina ses études. Dans l'intervalle, il avait aussi, pendant quelque temps, été pensionaire au collège de Sainte-Anne. On voit que l'écolier était toujours à peu près comme un oiseau sur la branche.

Enfin, après avoir été tour à tour élève du séminaire de Québec, du collège de Saint-Anne et de celui de Nicolet, il commença à étudier le droit à l'Université-Laval, tout en suivant la pratique des affaires de cour et la procédure sous la direction de

son patron, l'honorable F. Lemieux, alors député du comté de Lévis.

Dès 1858, il avait fait paraitre dans divers journaux, quelques essais poétiques dont la plupart, bien que d'une forme concise, étaient d'un lyrisme qui laissait voir déjà une muse digne de ses ainées. Il était en pleine vie d'étudiant.

La vie d'étudiant ! voilà une existence qui a fait des heureux, mais qui a produit aussi beaucoup de victimes ! Age de l'insouciance, du désœuvrement, du dégoût de l'étude, de l'oubli des devoirs pour ceux qui abusent de ce temps de liberté orageuse ; mais temps joyeux et jours d'épreuves profitables que l'on se rappelle toujours avec plaisir quand on a su mettre à profit les leçons de l'infortune et de l'expérience.

A cette époque Fréchette logeait rue du Palais, mais pas tout à fait à l'Hôtel Russell. Son hôtel était une mansarde où le rire, les gais propos, les folies du jeune âge égayaient les habitués et les rendaient plus heureux que les occupants des plus splendides palais. Fréchette et ses amis parmi lesquels Adolphe Lusignan, l'habile rédacteur de *La Tribune* et du *Pays*, n'était pas le moins bruyant ni le moins pétillant de verve et d'esprit, faisaient *l'école buisonnière* et menaient la *vie de bohême*. On était en plein quartier latin. La mansarde de Fréchette était le rendez-vous de ces gais lurons, de ces joyeux viveurs, de ces bruyants et spirituels tapageurs qui faisaient marcher de pair le plaisir, la poesie, la politique, et l'étude de la loi. Québec qu'ils mirent pendant quelques années sans dessus dessous, gardera longtemps le souvenir des tours, des équipées et des

farces de ce cercle bruyant, spirituel et joyeux. Les pauvres candidats ministériels des districts environnant la capitale, perdront encore moins facilement l'aimable souvenir de ces mutins jovials, pleins d'esprit et de malice, grâce à maints bons tours, et surtout à l'opposition énergique et incontrolable que nos Gambetta en herbe leur faisaient, nuit et jour, en temps d'élection.

Sorti de l'Université Laval, en 1861, il entra au *Journal de Québec* en qualité d'assistant-rédacteur, mais il ne resta que neuf mois dans ce giron conservateur, juste le temps d'être enfanté aux idées libérales qu'il a depuis toujours défendues ! Cet emploi convenait bien peu à son caractère indépendant et poëtique, et la politique cauchoniste n'allait guère à sa nature droite et franche, à ses goûts et à ses principes. Aussi quitta-t-il sans regret le *Journal de Québec* pour remplir pendant les sessions une charge de traducteur à l'Assemblée Législative, tout en continuant son stage.

En 1864, il fut admis au barreau de Québec et s'en fut demeurer à Lévis, sa ville natale, où il fonda *Le Journal de Lévis.* Ce journal publié dans l'intérêt du parti libéral n'eut que quelques mois d'existence. On a dit à ce propos, que le journal de Fréchette était trop libéral pour le temps et l'endroit ; nous croyons, que c'est plutôt la persécution qui a tué le journal et forcé le poëte à s'expatrier pour fuir l'ostracisme.

Dans l'automne de 1866, Fréchette dégoûté ou plutôt découragé, comme tant d'autres de ses compatriotes, pour qui le Canada était un lieu de

persécution et de misères, prit, lui aussi, la route de l'exil. Il se fixa à Chicago où il fonda un journal appelé *L'Observateur* qui eut le sort des roses et ne vécut que *l'espace d'un matin* faute de capitaux.

Nommé secrétaire du Département des terres de l'Etat de l'Illinois, il abandonna cet emploi au bout de deux ans pour rédiger à Chicago un nouveau journal nommé *L'Amérique.*

Avant de quitter sa patrie ingrate, il lui fit ses adieux dans *La voix d'un exilé.* Jamais le fouet de Juvénal n'a cinglé plus duremennt la face des corrupteurs romains que la lyre de Fréchette n'a marqué profondément les épaules de nos piètres hommes d'état. Némésis avait, enfin, son tour. Nos Escobar, nos Tartuffe et nos Basile ne lui ont jamais pardonné ces strophes vengeresses, mais Fréchette a pour lui, en revanche, l'estime et l'admiration de tous ceux — et ils sont nombreux, — qui ont juré guerre à mort aux corrupteurs, aux pillards et aux vendus de notre pauvre et malheureux pays.

Par sa plume, dans son journal *L'Amérique*, et par sa parole éloquente, dans les assemblées publiques, il eût bientôt acquis une grande influence, surtout parmi les Canadiens-Français ; et il n'y a aucun doute que s'il se fut décidé à se faire naturaliser *citoyen américain*, il eut réussi à se faire élire à des charges publiques très importantes. Mais la fatalité semblait le poursuivre. En 1870, pendant la guerre franco-prussienne, s'étant absenté temporairement de Chicago, un Suisse allemand qui avait ses entrées dans les bureaux de *L'Amérique*, ayant écrit en faveur de la Prusse, au détriment de la France, Fréchette trouva à son retour son journal com-

plètement discrédité : seize cents abonnés avaient discontinué leur abonnement ! Fréchette était ruiné. Mais s'il n'avait plus un sou valant, il lui restait *l'air l'espace* et la *liberté* et surtout du cœur et du courage. Avec cela, il reprit le bâton de voyageur et descendit le Mississipi jusqu'à la Nouvelle-Orléans. Pour calmer ses ennuis et ses chagrins, il chanta le fleuve-roi, frère du Saint-Laurent.

En attendant que les colères, soulevées par le malencontreux article, fussent appaisées, il vint revoir son cher Canada où il fut reçu les bras ouverts, surtout à Saint-Hyacinthe dont les principaux citoyens lui firent une ovation et lui offrirent un banquet.

Il voyageait en qualité de correspondant de deux journaux. Ses talents et sa renommée l'avaient devancé au pays ; aussi les électeurs les plus influents de Lévis le sollicitèrent-ils de s'établir dans le comté et de se présenter en opposition au docteur Blanchet qui ne remporta la victoire que par 336 voix, et encore par des efforts surhumains. C'était déjà pour Fréchette un assez beau triomphe, si l'on tient compte des circonstances et de la position respective des deux candidats.

L'année dernière, la lutte a recommencé pour la Chambre locale, et, cette fois, Fréchette n'a perdu l'élection que par 45 voix de minorité. Tout porte à croire qu'il sortira de la troisième épreuve avec une écrasante majorité, et que la prochaine bataille électorale sera pour lui un triomphe final.

Fréchette écrit aussi bien en prose qu'en vers ; double qualité qui n'est pas donnée à tous les

écrivains. Ses *Lettres à Basile* sont dignes de *La voix d'un exilé*. Ces deux œuvres ont été produites sous le coup de sa légitime indignation contre les hypocrites et ridicules pigmées qui prétendent régenter, pressurer à leur guise, aplatir à leur niveau le peuple canadien, et, surtout, exercer un système d'ostracisme contre ceux qui refusent de se laisser conduire par le bout du nez ou de se trainer à quatre pattes devant les crétins politiques et autres ! *Facit indignatio versum.*

*La voix d'un exilé* et les *Lettres à Basile* sont, jusqu'à présent, les deux œuvres capitales de Fréchette ; elles sont dignes l'une de l'autre et sont écrites de main de maitre.

Dans *La voix d'un exilé*, il y a des vers que ne désavouerait pas l'auteur des *Chatiments*. Un souffle patriotique et vengeur,—le souffle de Juvénal,—les a inspirés. Si l'on rencontre parfois quelques vers un peu trop surchargés, il n'en font que ressortir avec plus d'éclat, le grand nombre d'autres qui sont parfaitement coulés. D'ailleurs, dans tout tableau, —tableau de peintre ou tableau de poëte,—il y a des ombres. Le soleil a des taches, mais n'en parait pas moins brillant.

Quant à ceux qui trouvent son vers trop incisif, trop cru, trop outrageant, nous leur conseillons de lire les saintes aménités que Veuillot, l'angélique Veuillot, lance à la figure de ses adversaires dans ses *Satires* et ses *Couleuvres*.

Ils seront édifiés, mais se tiendront le nez !

Ceux que Fréchette a stigmatisés avec tant de

force et de vérité, méritaient certainement d'être flagellés encore davantage.

Si leur colère a été aussi grande, aussi terrible, c'est que le fouet du Juvénal Canadien à frappé juste et profond, qu'il les a atteints jusqu'au sang et marqués pour toujours à l'épaule d'une manière indélébile. Ces strophes justement vengeresses feront éternellement la gloire de celui qui les a faites et la honte des misérables traitres politiques dont elles ont flagellé l'épiderme.

Le lecteur pourra juger par lui-même, en lisant les extraits que nous faisons suivre, si nous exagérons le mérite de cette œuvre qui est l'expression douloureuse mais énergique d'un patriote sincère justement indigné :

I.

Terre de mes aïeux ! O ma douce patrie !
Toi que mon cœur aimait avec idolatrie,
Me faudra-il mourir sans pouvoir te venger ?
Hélas ! oui ; pour l'exil, je pars, l'âme souffrante,
Et, pâle voyageur, je vais planter ma tente,
Sous le soleil de l'étranger.

Quand, du haut du vaisseau qui m'emportait loin d'elle,
J'ai jeté mes regards sur tes rives si belles,
O mon beau Saint-Laurent, qu'ai-je aperçu, grand Dieu ?
Toi, ma patrie, aux mains d'une bande sordide,
Haletante d'effroi, vierge pure et candide,
Qu'on traine dans un mauvais lieu.

J'ai vu ton vieux drapeau, sainte et noble oriflamme,
Déchiré par la balle et noirci par la flamme,
Encor tout imprégné du sang de nos héros,
Couvert des monceaux d'or qu'un ennemi leur compte,
Servir de tapis vert à des bandits sans honte,
Sur la table de leurs tripots.

Je les ai vus ces gueux, monstres à face humaine,
L'œil plein d'hypocrisie et le cœur plein de haine,
Le parjure à la bouche et le verre à la main,
Erigeant l'infâmie et le vol en science,
Troquer, en ricanant, patrie et conscience,
Contre un ignoble parchemin.

II.

Mandat, serment, devoir, honneur, vertu civique,
Rien n'est sacré pour eux ; dans leur rage cynique,
Ils baillonnent la loi pour mieux la violer...
Puis, à table, viveurs ! Ici, truffe et champagne !...
Grisez vous bien, ô vous que le boulet du bagne
Devrait faire seul chanceler !

Ne laissez pas monter le rouge à votre joue :
La pudeur ne vaut rien ; dans la fange et la boue,
Risquez-vous hardiment, fronts hauts, sans sourciller !
Accouplez-vous bien vite aux hontes de la rue...
Allons ! depuis quand donc cette clique repue
A-t-elle peur de se souiller ?

Les traitres ! s'ils gardaient pour eux seuls leurs souillures !
Mais ils ont souffleté nos gloires les plus pures ;
Ils ont éclaboussé tous nos fronts immortels ;
Aux croyances du peuple ils ont tendu des pièges,
Et dressé leurs tréteaux, histrions sacrilèges,
Jusques à l'ombre des autels.

.....

III.

O Papineau, Morin, patriotes sublimes !
Lorimier, Cardinal, Chénier, nobles victimes !
Qu'êtes-vous devenus, héros cent fois bénis ?
Vous qui, sur l'échafaud, portiez vos fronts sans tache ?
Vous qui teigniez de sang les murs de Saint-Eustache ?
Vous qui mourriez à Saint-Denis ?

Que ces jours étaient beaux ! Phalanges héroïques,
Ces soldats nés d'hier ! ces orateurs stoïques,
Comme ils le portaient haut, l'étendard canadien !
Ceux-ci, puissants tribuns, faisaient les patriotes,
Et mourraient en disant : c'est bien !

O toi qui survis seul à ces temps d'épopée,
Que ta grande âme, encor si fortement trempée,
Doit souffrir en voyant cet âge d'apostats!
Et tous ces cœur d'acier qni dorment dans la tombe,
S'ils pouvaient voir aussi leur grande œuvre qui tombe,
Comme ils vous maudiraient ingrats!

Ils ne se vendaient pas, ceux-là! Leur âme sainte,
Fidèle à tout devoir, insensible à la crainte,
N'écoutait que la voix de nos droits outragés;
Flagellant sans pitié les tyrans et les traitres,
Ils ne baisaient pas eux, les souliers de nos maitres...
Mon Dieu, que les temps sont changés!

Oui, les temps sont changés... Chaque chose à son heure.
Maintenant du passé la grande ombre qui pleure
Jette un regard amer vers le sombre avenir...
Avec elle, pleurons la gloire qui se voile,
Où plutôt de l'exil allons suivre l'étoile:
Partons pour ne plus revenir!...

.....

IV.

Adieu, vallons ombreux, mes campagnes fleuries,
Mes montagnes d'azur et mes blondes prairies,
Mon fleuve harmonieux, mon beau ciel embaumé,
Dans les grandes cités, dans les bois, sur les grèves,
Ton image toujours flottera dans mes rêves,
O mon Canada bien aimé!

Je n'écouterai plus, dans nos forêts profondes,
Dans nos prés verdoyants et sur nos grandes ondes,
Toutes ces voix sans nom qui font battre le cœur;
Mais je n'entendrai pas non plus, dans ma retraite,
Les accents avinés de la troupe en goguette
Qui se marchande notre honneur.

Et quand je dormirai sur la terre étrangère,
Jamais, je le sens bien, jamais une ombre chère,
Ne viendra, vers le soir, prier sur mon tombeau;
Mais je n'aurai pas vu, pour combler la mesure,
Du dernier de nos droits, cette race parjure
S'arracher le dernier lambeau!

V

Amis, suivant la route ou le destin m'entraîne,
Gladiateur vaincu, j'ai déserté l'arène,
L'arène des martyrs, l'arène où vous luttez ;
Avant la fin du jour, j'ai quitté la bataille ;
Troubadour indolent, je n'étais pas de taille
A tenir ferme à vos côtés.

Mais vous qui restez seul sur brèche fumante,
N'allez pas, comme moi, céder à la tourmente,
Découragés, brisés, vaincus par les revers!
Leurs soldats sont nombreux : ne comptez pas les vôtres
Songez que Jésus-Christ n'avait que douze apôtres,
Et qu'ils ont conquis l'univers!

Oui, voilà ce que peut l'idée ardente et forte.
Elle n'a pas besoin de pesante cohorte,
De puissants monitors ou de canons rayés.
Protecteurs de nos droits, guerriers de la pensée,
Oh! n'allez pas courber votre tête lassée,
Devant ces renégats payés!

Le but est noble et grand, le combat sera rude ;
Mais bientôt, vous là-bas moi dans la solitude,
Nous verrons se lever le grand jour du réveil.
La voix des opprimés s'élève grandissante...
Demain les nations, ô liberté puissante,
En pliant le genou, salueront ton soleil!

Le cœur brisé, le poëte quitta le pays, mais il revint, éprouvé par le malheur, muri par l'expérience, fortifié par l'étude et le travail. Le jour n'est pas loin, croyons-nous, ou il lui sera donné de mettre encore plus pratiquement au service de son pays, l'expérience qu'il a acquise et le beau talent que la providence lui a départi.

Voici maintenant un extrait des *Lettres à Basile* qui permettra au lecteur de pouvoir juger du style incisif et caustique de Fréchette :

.....

" Mon cher M. Basile,

" Vous avez un peu de la nature du lièvre. Vous faites des sauts, des enjambées, des voltes-faces ; le diable en personne vous suivrait à peine à la piste. Vous êtes ingambe, M. Basile ; et c'est une nouvelle qualité que j'ajoute à toutes celles pour lesquelles je vous ai déjà donné crédit.

" Quelle souplesse ! d'un bond vous sautez de Paris à Chicago, de la *Lanterne* au pétrole, du père Caussette à Victor Hugo, de Napoléon III à la Providence, des Contes de Lafontaine à l'Ecriture Sainte.... et lorsque vous vous croyez hors de portée, vous couronnez tous vos chassés-croisés par une étourdissante cabriole et, retombant sur vos pattes, vous vous écriez hors d'haleine :

" Croyez-vous au surnaturel, M. Fréchette ?"

" Comprends pas ! Est-ce que vous voudriez savoir ce que je pense de Home et des frères Davenport ? Me soupçonneriez-vous davoir un faible pour la science du juge Edmonds et du Dr. Slade ? Tiendriez-vous à connaitre mon opinion sur Cagliostro ? Ce n'est pas la peine, n'est-ce pas ?

" D'un autre côté, si c'est une profession de foi dans la Providence que vous me demandez, j'aurai bien le droit de vous dire . " De quoi vous mêlez-vous ?" Mais je veux être bon prince, et puisque cela vous intéresse M. Basile, je vais en deux mots vous édifier sur ce point :

" Je crois en une Providence qui récompense la vertu et punit le crime, soit dans ce monde, soit dans l'autre ; mais je ne crois pas en une providence dont vous tiendrez les ficelles vous ou aucun de votre école, M. Basile.

" Je crois en une Providence juste et bonne, au-dessus de nos préjugés et de nos misères, mais non pas en une providence de commande qui serait l'instrument des petits ambitieux, et l'humble servante de toutes les hypocrisies, M. Basile.

" Je connais dans la Providence le suprême régulateur de l'univers ; mais je ne la crois pas complice de vos haines aveugles, de vos ostracismes injustes, de vos fanatiques intolérances, et encore moins de certaines autres petites saletés qui se commettent journellement en son nom, M. Basile.

" Dieu nous préserve d'une providence qui s'appelle *Basile Routier !*

" Je n'ai nulle objection à voir le doigt de Dieu dans les malheurs qui viennent de fondre sur la France, mais je vous l'affirme dans toute la sincérité de mon cœur, j'en aurais beaucoup à admettre que Teresa et la Belle Hélène en fussent cause. Vous essayez de la tangente, pour

échapper au ridicule de cette assertion, cela se conçoit, mais moi, je tiens à vous ramener au point de départ. Faites le lièvre tant que vous voudrez, je vous avertis que je suis bon limier.

" Ah! M. Basile, si *le rire est le pire des vices*, comme vous dites, faites pénitence car il est écrit : " Malheur à celui par qui le scandale arrive."

" Il n'est point étonnant du reste que vous n'aimiez pas cet agréable désopilement de la rate si favorable à la digestion, M. Basile ; pour être de bon compte, il faut admettre que le public n'est pas raisonnable et qu'il en abuse à votre égard.

" Mais de votre côté, ne seriez-vous pas un peu sévère à l'égard de ces pauvres rieurs ? Après tout, plusieurs grands saints ont été cités par leur belle humeur et leur joyeux propos. Pie IX lui-même est, dit-on, d'une charmante gaieté. Et puis, ne savez-vous pas que les contes de Bocace ont été imprimés à Florence en 1572, avec un beau privilége du pape Grégoire XIII qui disait qu'en cela il marchait sur les traces de son glorieux prédécesseur Pie V ? Ne savez-vous pas que les contes de Lafontaine qui, suivant vous, ont attiré la colère divine sur la France, ont été publiés à Lyon par le célèbre jésuite et écrivain catholique, le père Colonia ? C'est l'abbé de Longuerue qui le dit.

" Au reste moi, M. Basile, j'aime à rire ; et si vous tenez absolument à me corriger de ce défaut-là, commencez par ne plus écrire. Jusque-là, je me tiens les côtés, c'est plus fort que moi.

" Mais revenons à la Providence.

" Vous êtes scandalisé, M. Basile, de ce que j'aie employé le mot de fatalité au sujet du désastre de Chicago. Encore une hérésie!... Ma foi, M. Basile libre à vous de voir des châtiments dans toutes les calamités qui arrivent ici bas ; pour moi je crois qu'il nous serait téméraire de vouloir sonder tous les mystères de la providence, et assigner à son action le cercle étroit de nos préjugés et de nos passions. Et puis, M. Basile, si tous les malheurs qui nous frappent devaient donner la mesure de nos iniquités, que faudrait-il donc penser de notre pauvre Saint-Roch, par exemple ? Ne pourrait-on pas l'accuser de rendre des points à Sodome et Gomarrhe ? Et le séminaire de Québec et notre couvent des Sœurs de la charité ! n'ont-ils pas été incendiés chacun trois fois au moins ?...

" Allons donc, M. Basile, vous voyez bien que vous êtes fou.

" Tenez, vous n'avez pas été, que je sache, chargé d'interpréter les décrets de la Providence. Le Très-Haut ne vous a pas nommé son agent général. Les renseignements qui ressortent des grands événements qui se passent sous nos yeux, n'ont pas besoin de votre éloquence pour

porter leurs fruits. Laissez-faire le bon Dieu ; il entend son métier, et s'il est de mon goût, il doit détester les officieux. Avec cela qu'en voulant toucher à tout, vous gâtez les meilleurs plats. Ouvrez l'écriture et vous trouverez cette consolante parole : " Dieu châtie ceux qu'il aime."

.....

" Ecoutez bien, M. Basile. Quand on voit la plus belle nation à plat ventre, pendant dix-huit ans, devant un aventurier de l'espèce de Napoléon III, on n'est plus étonné de la voir sans force et sans énergie au jour de l'épreuve. Ce sont ceux qui se sont inclinés devant le parjure ; ceux qui ont donné le titre d'homme providentiel à un conspirateur sans vergogne ; ceux qui, comme vous, M. Basile, ont trouvé le mot de *malheureuse entreprise*, pour palier le crime de Boulogne-sur-mer, ceux qui ont appelé sauveur de la patrie, l'égorgeur du deux-décembre, ceux qui se sont agenouillés devant tous les attentats à la morale publique ; ceux qui ont adoré le succès les mains teintes de sang, que nous devons tenir responsables de la démoralisation qui a envahi la France pendant ces dernières années ! Vous parlez de la révolution ; mais vous avez sanctionné et acclamé la plus hideuse de toutes les révolutions, à l'avénement de l'ex-carbonaro des Romagnes. Et, encore aujourd'hui que la pauvre France épuisée, essaie de se relever en inaugurant un régime d'ordre et d'honnêteté, votre M. Veuillot soulève les esprits contre le gouvernement établi, et prêche la révolution en faveur d'une dynastie jugée et condamnée. La révolution qui met un monarque sur le trône est-elle plus légitime que celle qui fonde une république ? Pour Dieu, M. Basile, comprenez-vous donc vous-même !

Mais il est inutile de traiter ces questions là avec vous ; vous n'y entendez rien, et vous ne voulez rien entendre. Vous n'avez qu'un principe, l'intérêt ; qu'un but, arriver. Pour votre école, la morale, la sincérité, le patriotisme, les convictions, blague que tout cela ! Le succès, voilà le grand mot. A vos yeux, celui qui conserve encore quelque croyance au fond du cœur, pour qui la vertu civique n'est pas un vain mot, n'est qu'un imbécile, une tête chaude, un écervelé, un exalté qui n'a pas assez de jugement pour choisir le parti politique qui aura le pouvoir. M. Basile, avec ces principes-là, on va où la France en est rendue aujourd'hui....."

Villemot n'aurait pas mieux écrit. Les suivants de M. Routhier, même, devront l'admettre.

*Mes loisirs*, un joli volume de poësie de quelques cents pages, furent publiés par Fréchette en 1865. C'est, croyons-nous, le premier recueil de vers

aussi considérable publié par un Canadien-Français. C'était un essai et en même temps, un bon exemple qui méritait d'être encouragé et qui l'a été, en effet, au moins par l'admiration qu'il a excitée et par l'enthousiasme qu'il a créé. Cet encouragement mérité, les amis de la littérature canadienne et les vrais amis du pays ont été et seront toujours heureux de le donner à l'auteur chaque fois que l'occasion s'est présentée où se présentera.

Dans *Mes loisirs*, on trouve beaucoup de vers caractéristiques et qui sont marqués au coin du génie. A propos de ce recueil, voici ce que Longfellow, l'auteur d'*Evangeline*, a écrit à Fréchette qui lui avait adressé un exemplaire de cet ouvrage :

" I have read your poems with great pleasure... It is a great honour, for you to be the first French Canadian in this field—the pathfinder through an unexplored land of songs!—You have all my best wishes."

H. W. LONGFELLOW.

Lisez maintenant ce que dit de Fréchette, Théodore Vibert, dans la *Tribune Lyrique* de Paris, journal littéraire de la capitale de la France :

" Ce qui fait la grandeur de la littérature française, c'est son extension, cause de sa diversité. Paris seul n'a pas enfanté ses plus illustres représentants. Idiôme exubérant de vitalité, notre langue produit à ses extrémités des œuvres d'une vigueur que son centre ne dénierait pas. Partout où un cœur français bat, partout où une âme française pense, soyez assuré qu'une plume tendre où énergique surgira. Chambéry n'a-t-il pas produit les deux de Maistre? Genève, Jean-Jacques Rousseau? Constantinople, André Chénier? L'Isle Bourbon, Parny? Aussi est-ce sans étonnement que nous voyons aujourd'hui le Canada, cette France nouvelle, restée si française, malgré la domination étrangère, donner le jour à des écrivains dignes en tous points de sa glorieuse métropole!

" Je n'en choisirai qu'un entre cent, parce qu'il est jeune, tout à fait supérieur, et que son beau génie mérite de faire faillir sur sa mère-patrie un rayon de gloire.

" Louis H. Fréchette, né à Québec, au milieu des forêts vierges du Nouveau-Monde, bercé par cette vigoureuse nature que la folie de l'homme n'a pas encore épuisée, fait vibrer avec une puissance qu'il semble emprunter aux grands bois et aux incommensurables savanes de son pays, cette belle langue de Louis XIV qui a conservé là-bas, sur un sol nouveau, toute sa majesté rajeunie de la fécondité d'une terre qui vient de jaillir à peine des flancs de l'océan."

C'est flatteur, mais c'est vrai.

Les appréciations qui ont été faites des différentes œuvres de Fréchette sont très nombreuses. Nous n'en finirions pas, s'il nous fallait transcrire ici, la centième partie de ces critiques littéraires qui sont presque toutes aussi bienveillantes que celles que nous avons citées. Fréchette avoue même qu'elles le sont beaucoup trop. Il prétend même que *Mes loisirs* ne sont qu'un *péché de jeunesse !* C'est pousser, croyons-nous, la modestie beaucoup trop loin. Admettons que ce recueil contienne plusieurs pièces qui dénotent le débutant inexpérimenté, il faut bien reconnaitre aussi qu'il s'y rencontre de bien jolies strophes.

Ce que Fréchette a composé plus tard, est, sans doute, infiniment supérieur comme style et comme pensée. La forme et le fonds de son vers a immensément gagné. Les amis des lettres et les admirateurs du talent poëtique de Fréchette, seront certainement heureux d'apprendre qu'en ce moment le poëte s'occuppe à faire un recueil de ce qu'il a composé depuis l'apparition de *Mes loisirs* et de *La voix d'un exilé.*

*Mes loisirs* est un livre maintenant extrêmement rare, car tous les exemplaires que l'éditeur Brousseau avait en mains sont brûlés l'année dernière.

Dans notre humble opinion ce que Fréchette a

composé de plus parfait dans le genre élevé, sont l'ode sur le *Mississipi* et la troisième partie de *La voix d'un exilé*, c'est-à-dire celle qui est dédiée à Papineau, bien que les deux autres parties ne soient pas moins frappées au coin de Juvénal ou de Barbier.

Presque toutes les pièces de poësie que Fréchette a publiées dans l'*Opinion Publique* sont irréprochables. D'autres beaucoup plus compétents que nous lui ont témoigné leur admiration non équivoque de son mérite poëtique. Lamartine et Hugo sont du nombre de ceux qui l'ont félicité et encouragé.

Durant son séjour à Chicago, Fréchette a composé un poëme intitulé : *Les fiancés de l'Outaouais*, qui, au dire des connaisseurs, était de beaucoup préférable à tout ce qu'il a publié. Cet ouvrage qui était à peu près achevé, a été détruit dans l'incendie de Chicago. Un grand drame en cinq actes, intitulé : *Tête à l'envers*, une comédie aussi en cinq actes, la *Confédération*, qui était presque terminée, et plusieurs autres manuscrits inédits et de valeur, ont malheureusement subi le même sort dans la même conflagration. *Tête à l'envers* avait été représenté sur la scène à Chicago et avait eu le plus grand succès parmi les Canadiens-Français.

A Paris, Fréchette eut pris rang à côté des Hugo, des Lamartine, des Musset, des Vigny, des Deschamps, des Sainte-Beuve, des Brizeux, des Gauthier, des Reboul et de tant d'autres illustrations poëtiques de la France, car là il aurait été poussé par les encouragements de toutes sortes à faire encore mieux qu'ici.

Après l'apparition de *Mes loisirs*, Fréchette fut

longtemps silencieux. Accablé de soucis, de déboires de toutes sortes, il suspendit sa lyre, et le Canada n'entendit plus chanter son barde aimé. Heureusement qu'il nous est revenu de son exil volontaire, avec encore plus de verve et d'entrain que quand il est parti. Sa muse semble s'être murie dans l'exil ; son talent poëtique a pris une force, une souplesse, une abondance de sève et une pureté de diction qui font bien inaugurer pour l'avenir. *L'Opinion Publique* a publié un bon nombre de pièces admirables dues à la muse de Fréchette depuis son retour au Canada. Il nous est difficile de ne pas nous empêcher de céder au plaisir de citer quelques unes de ces nouvelles productions poëtiques. Nous n'avons que l'embarras du choix, car toutes portent le cachet de l'originalité et du génie poëtique. Cueillant donc au hasard, nous en choisissons deux qui nous paraissent les plus parfaites :

PENSÉES D'HIVER.

*That little nest forsaken now,*
*The sport of every wind,*
*Is like the heart forsaken by*
*The hopes it once entwined.*

ALICE CARY.

L'autre jour, je passais dans la lande déserte,
Songeant, rêveur, distrait, aux beaux jours envolés ;
De givre étincelant la route était couverte,
Et le vent secouait les arbres désolés.

Tout à coup au détour du sentier, sous les branches
D'un buisson dépouillé, j'aperçus, entr'ouvert,
Un nid, débris informe où quelques plumes blanches
Tourbillonnaient encor sous la bise d'hiver.

Je m'en souvins :—c'était le nid d'une linotte
Que j'avais, un matin du mois de mai dernier,
Surprise, éparpillant sa merveilleuse note,
Dans les airs tout remplis d'arôme printannier.

Ce jour-là, tout riait ; la lande ensoleillée
S'enveloppait au loin de reflets radieux
Et, sous chaque arbrisseau, l'oreille émerveillée
Entendait bourdonner des bruits mélodieux,

Le soleil était chaud, la brise caressante ;
De feuilles et de fleurs les rameaux étaient lourds ;
La linotte disait sa chanson ravissante
Près du berceau de mousse où dormaient ses amours,

Alors, au souvenir de ces jours clairs et roses
Qu'à remplacé l'hiver avec son ciel marbré,
Mon cœur,—j'ai quelquefois de ces heures moroses,—
Mon cœur s'émut devant ce vieux nid délâbré.

Et je songeai longtemps à mes blondes années,
Frêles fleurs dont l'hiver a détruit les parfums ;
A mes illusions que la vie a fanées ;
Au pauvre nid brisé de mes bonheurs défunts !

Car quelle âme, ici-bas, n'eut sa flore nouvelle,
Son doux soleil d'avril et ses tièdes saisons
Epanouissement du cœur qui se révèle !
Des naïves amours mystiques floraisons !

O Temps ! courant fatal où vont nos destinées,
De nos plus saints espoirs aveugle destructeur,
Sois béni ! car, par toi, nos amours moissonnées,
Peuvent encor revivre, ô grand consolateur ?

Dans l'épreuve, par toi, l'espérance nous reste :
Tu fais, après l'hiver, reverdir les sillons ;
Et tu verses toujours quelque baume céleste
Aux blessures que font tes cruels aiguillons.

Au découragement n'ouvrons jamais nos portes :
Après les jours de froid, viennent les jours de mai ;
Et c'est souvent avec nos illusions mortes
Que le cœur se refait un nid plus parfumé,

D'un nouvel an, demain, va s'éveiller l'aurore :
Frères saluons-là par un hymne d'espoir !
L'âme la plus en deuil peut refleurir encore :
Le soleil luit toujours derrière le ciel noir !

On croirait lire un fragment des *Rayons et les ombres*, ou des *Voix intérieures* de Victor Hugo.

Maintenant voici la seconde pièce qui est dans un genre tout différent :

SOUVENIR.

---

*Hélas ! que j'en ai vu mourir de jeunes filles !*
VICTOR HUGO.

*Dans sa première larme elle noya son cœur*
LAMARTINE.

Je passais... Dans les charmilles,
L'œil au guet,
Un duo de jeunes filles
Gazouillait.

Blonde et rêveuse était l'une,
Je crus voir
De l'autre la tresse brune
Et l'œil noir.

Deux anges, quelle voix douce
Ils avaient !
Les pervenches, dans la mousse,
En rêvaient.

On causait bals et toilettes,
Et troublé,
S'ouvrait l'œil des violettes
Dans le blé.

On jasait, c'était merveille ;
Et je vis
Des oiseaux prêter l'oreille
Tout ravis.

Moi, caché sous le feuillage,
Dans le thym,
J'écoutais leur babillage
Argentin.

Et du vent l'aile mutine,
Souffle pur,
Égrenait leur voix lutine
Dans l'azur.

.....

J'y revins... c'était l'automne ;
Dans l'air froid,
Vibrait le son monotone
Du beffroi.

Des nuages aux flancs sombres
Et marbrés
Réflétaient leurs grises ombres
Sur les prés.

Des sanglots montaient des vagues,
Et parfois,
Se mêlaient aux plaintes vagues
Des grands bois.

Plus de fleurs, plus de charmilles,
Verts réseaux ;
Plus de fraiches jeunes filles,
Plus d'oiseaux.

La grille était entr'ouverte...
Du jardin
L'avenue était déserte...
Plus d'Eden !

Où donc étaient les doux anges
Dont la voix
Ici charmait les mésanges,
Autrefois ?...

Hélas ! sur ces frêles roses,
Tout glacé,
Le vent des douleurs moroses
A passé...

Telle on voit la fleur fauchée
Se flétrir,
L'une, un matin, s'est penchée
Pour mourir.

L'autre a, sous la froide étreinte,
Du malheur,
Perdu l'illusion sainte
De son cœur.

L'une dort au cimetière
Pour toujours;
L'autre a mis dans la prière
Ses amours.

Voilà certes de bien beaux vers comme aimaient à en lire et en apprécier Jules Janin et Théophile Gauthier.

Nous pourrions citer un grand nombre d'autres pièces qui ne le cèdent en rien à celles-ci ; mais pour rendre complètement justice à l'auteur, il faudrait les citer toutes, car elles portent toutes l'empreinte de génie.

Nos meilleurs recueils littéraires *Les Soirées Canadiennes*, *Le Foyer Canadien*, l'*Opinion Publique*, ont eu tour à tour, le précieux avantage et la bonne fortune de compter Fréchette au nombre de leurs collaborateurs les plus estimés et les mieux goutés.

Aussi habile à conduire la plume du prosateur qu'à tenir la lyre des poëtes, Fréchette est l'auteur de plusieurs ouvrages en prose, entr'autres d'une charmante petite comédie-bouffe intitulée : *Les notables du village.* Sans être irréprochable,—c'était son début—cette pièce est une charge bouffonne mais très bien réussie, contre ces parvenus ignorants comme on en voit un si grand nombre dans nos conseils municipaux. Elle a été représentée plusieurs fois et a toujours été bien accueillie.

Mais le plus beau succès de théâtre obtenu par Fréchette est, sans contredit, son drame émouvant

de *Félix Poutré* dont les *Souvenirs d'un prisonnier d'état canadien en* 1838, lui ont fourni les matériaux. Ce drame a été plusieurs fois représenté sur la scène canadienne, et chaque fois, grace au talent de l'auteur et il faut le dire, grace aussi aux souvenirs patriotiques et palpitants d'intérêt qu'il évoquait, a obtenu un succès aussi considérable que mérité.

Fréchette est encore l'un des collaborateurs les plus goûtés de *L'Opinion Publique.* Cet intéressant journal a publié son admirable étude sur la ville de Chicago, telle qu'elle était avant l'incendie, et une charmante nouvelle qui a pour titre : *Une touffe de cheveux blancs.* On remarque dans ces deux écrits, une exhubérance d'idées et une fraicheur de style qui étonnent et ravissent.

Dans le mois d'avril dernier, à Montréal, et subséquemment à Saint-Hyacinthe—où il y a quelques années, on lui avait offert un témoignage public d'estime et d'admiration pour ses beaux talents de poëte et d'orateur,—Fréchette a fait une conférence sur les poëtes canadiens qui a été, pour lui, un double triomphe. L'auditoire s'attendait à un chef-d'œuvre d'éloquence et de littérature, et son attente a même été dépassée. Il a parlé de nos poëtes comme un poëte de son talent et de sa force littéraire peut et a le droit d'en parler : en rendant justice à chacun d'eux suivant son mérite.

Maintenant, si de l'écrivain nous passons à l'homme politique, nous trouvons que Fréchette est aussi bien doué sous ce dernier aspect que sous l'autre. Ceux qui s'imagineraient que Fréchette est une espèce de Pierre Gringoire à la figure étique et portant une chevelure d'Absolon comme le soliciteur-général

Chapleau, seraient dans la plus complète erreur à ce sujet. D'abord son physique ne laisse rien à désirer : il est taillé nous ne dirons pas en Hercule mais en tribun. C'est un beau grand garçon blond, portant moustache à la hussarde, de haute taille, bien cambré, à la jambe solide et bien prise, au bras nerveux, et qui n'a pas, comme on dit, *froid aux yeux*, ainsi que peut l'attester le député Blanchet. De larges épaules, une tête splendide, un front large et resplendissant de force, d'intelligence et d'audace ; une voix forte, sonore, mais ayant cependant un timbre sympatique, plein de douceur et d'agrément, un maintien superbe, une vrai pose de tribun, en font comme on dit un beau brin d'homme. Ajoutez a cela, une élocution facile, entrainante, une phrase riche, correcte et cadencée ; des idées neuves, saisissantes, d'un atticisme le plus fin, le plus délicat et d'une attrayante originalité, voilà le conférencier et même le tribun. Il y a dans Fréchette, comme orateur, du Soulard et du Plamondon. Les luttes de géant qu'il a eu à soutenir contre son adversaire le député Blanchet, ont prouvé qu'il était aussi grand orateur qu'habile diplomate, fécond écrivain que poëte brillant. Le jour où les électeurs intelligents du populeux comté de Lévis, le choisiront pour les représenter en Parlement, le pays aura un tribun de plus et le peuple un nouveau défenseur sincère et dévoué.

Il y a des gens aveuglés par l'ignorance, le fanatisme ou les préjugés, guidés par un esprit de parti étroit et mesquin, qui prétendront que les écrivains et, surtout, les poëtes, sont inhabiles à se mêler de politique, et à plus forte raison, à gouverner les peuples ! Cette prétention est certainement erronée.

Sans prétendre que tous les gens de lettres soient des politiciens plus parfaits, des hommes d'état plus habiles ou plus honnêtes que ne sont les financiers, les marchands, les avocats, les médecins ou autres ; on peu dire que l'histoire offre de nombreux exemples qui prouvent surabondamment qu'il y a des hommes de génie et des imbéciles dans tous les états, dans toutes les sphères. Mais dire que l'on ne peut être un bon politique si l'on est poëte, c'est prouver son ignorance ou son manque d'intelligence, c'est parler contre l'histoire et le bon sens.

Victor Hugo est un très grand poëte, mais il est aussi un orateur de premier ordre. Dans la Chambre des pairs et dans la Chambre des députés, il a fait ses preuves, admiré de la France entière.

Lamartine, un poëte, n'a-t-il pas sauvé la république française de 1848, en mettant de côté le drapeau rouge et en conservant le drapeau tricolore en face de l'émeute ?

—" Votre drapeau rouge, dit-il, avec une juste indignation aux émeutiers, n'a fait que le tour du *Champ de Mars*, tandis que l'étendard national de la France, le drapeau tricolore, a fait le tour du monde ! "

Un financier, un marchand, un avocat, un agriculteur, un ouvrier n'aurait pas été plus courageux, plus énergique que ne le fut en cette occasion l'auteur des *Harmonies*.

Qu'était Guizot ? Un historien. Qu'est donc Thiers, le seul homme d'état français qui, par son habileté, a délivré la France des griffes de la Prusse ? Un historien ; un *petit bourgeois*.

Que sont Gladstone et d'Israeli ?

Deux littérateurs.

Fréchette est aussi un littérateur, un poëte, mais il est de plus un homme d'énergie, un homme pratique. L'infortune et l'expérience l'ont complètement modifié. Il est véritablement devenu un tout autre homme, tant le malheur est un grand maitre. Aujourd'hui tout démontre chez lui qu'il est du bois dont on fait les bons députés. Il a soutenu contre le docteur Blanchet, deux luttes électorales qui suffiraient seules pour rendre son nom à jamais célèbre, tant elles ont montré combien il était à la hauteur des circonstances, et, surtout, avec qu'elle force et qu'elle facilité il pouvait, grâce à son magnifique talent d'orateur, à ses solides et vastes connaissances, défendre les intérêts du pays en général, et, en particulier, des électeurs du comté de Lévis.

Comme tous les hommes de talent en ce pays, Fréchette a été en butte à la calomnie et à la persécution ; mais comme les hommes d'esprit et, surtout, de cœur, il s'est moqué d'une manière heureuse des imbéciles qui l'insultaient parce qu'ils ne pouvaient le comprendre ni l'apprécier. De ses persécuteurs il s'est vengé en les confondant. Il a fait taire en les écrasant de son génie, les pigmées qui, ne pouvant le combattre avec les armes de la raison et de la vérité, lui jetaient de la boue à la figure. Après avoir réussi à mettre les rieurs de son côté, il a fini par conquérir l'estime des gens sérieux. Enfin, il est sorti de ces luttes, grandi de cents coudées !

Honneur au comté de Lévis qui a donné le jour à un aussi beau talent !

## GÉRIN-LAJOIE.

Par une de ces froides mais belles soirées d'hiver comme on n'en voit qu'en Canada, alors que des millions de météores font de la voute du ciel comme une incommensurable gaze d'azur parsemée de saphirs ; nous cheminions de compagnie avec un ami, sans pouvoir néanmoins soutenir une conversation suivie. Nos pas foulaient le sol durci du Canada, mais notre imagination, prenant les ailes infinies de la pensée, se transportait en France. C'était quelques semaines après le sanglant deux décembre du féroce égorgeur de la république française, du bourreau impérial qui fit, avec les os des démocrates français, un cimetière de Cayenne—le ridicule héros de Sédan—nous avions comme tous les démocrates sincères, comme tous les vrais républicains, le cœur brisé, découragé. Nous ne pouvions nous décider à croire, et combien d'autres avec nous !—à tant de cynisme joint à tant de cruauté de la part de celui qui venait de noyer dans des flots de sang ce qu'il avait solennellement juré de défendre à peine quelques mois auparavant !

Tout ce qui touche à la France, nous intéresse, nous réjouit ou nous afflige selon que le bonheur ou l'adversité frappe notre ancienne mère-patrie. Nous étions donc triste et quand on a à peine vingt-ans, la tristesse est encore, il nous semble, plus lourde à porter.

Si nous étions soucieux, le compagnon ou plutôt

l'ami qui nous accompagnait, l'était encore d'avantage. C'était un Français, un Parisien, et il venait de recevoir, ce jour-là même, une lettre dans laquelle on lui annonçait que son père, coupable comme tant d'autres, d'avoir voulu maintenir intactes la constitution et les libertés de la république française, avait été jeté dans un cachot comme devaient l'être bientôt aussi Thiers, Hugo, Ledru-Rollin et des centaines d'autres hommes illustres de cette époque.

Nous cheminions donc très tristement tous deux, notre ami et nous, dans une des rues du faubourg Saint-Roch, à Québec, devisant sur les tristes événements qui nous occupaient, lorsque tout à coup, nous entendimes une voix jeune et fraiche mais quelque peu plaintive et mélancolique,—une voix de jeune fille,—jeter comme un chant de cygne, de l'intérieur d'une mansarde, les strophes suivantes :

" Un Canadien errant,
Banni de ses foyers,
Parcourait en pleurant, } bis.
Des pays étrangers !

" Un jour, triste et pensif;
Assis aux bords des flots,
Au courant fugitif, } bis.
Il adressait ces mots :

" Si tu vois mon pays,
Mon pays malheureux,
Va dire à mes amis, } bis
Que je me souviens d'eux !

Qui de nous, en entendant ce chant si triste mais si patriotique et si plaintif,—qui résonne comme la touchante barcarolle et soupire comme la plaintive

ballade,—ne s'est pas rappelé avec tristesse les sombres et douloureux événemements de 1837 et 1838 ? Ces stances de Gérin-Lajoie ne brillent pas d'un éclat sans pareil ; on peut dans cent autres poëtes, trouver beaucoup mieux sous le rapport du style et de la rime, mais nous avons rarement lu ou entendu chanter quelque chose de plus canadien. C'est simple et naïf, mais c'est suave et attendrissant de mélancolie et de patriotisme ! Le cœur du poëte est triste et sa lyre pleure !

Certes ce ne sont pas toujours les grands mots à effet, les expressions recherchées, les phrases brillantes ou sonores qui font penser, raisonner ou pleurer ! Quoi de plus simple que le chant national : *A la claire fontaine* qui nous vient originairement de France, ou *Vive la Canadienne*, ou bien encore la tendre complainte de *C'est la belle Françoise ?* Cependant, on ne les chante pas, la musique n'en joue jamais l'air devant un Canadien-Français sans qu'il ne songe au pays et que son cœur ému ne tressaille d'allégresse et d'attendrissement !

La chanson du Canadien errant, eût un effet aussi magique sur notre ami.

—De qui est donc cette belle mais trop courte chanson ? me demanda-t-il.

—D'un de nos poëtes canadiens ; reprimes-nous.

—Et le nom de l'auteur ?

—Gérin-Lajoie.

—Eh ! bien, M. Gérin-Lajoie peut se vanter de m'avoir fait pleurer !

Nous donnâmes ensuite les renseignements voulus

en pareille circonstance, sur l'auteur du *Jeune Latour* et de *Jean Rivard*, à notre compagnon qui s'intéressa vivement à notre littérature et à nos écrivains.

Gérin-Lajoie n'aquit le 4 août 1825, dans la paroisse d'Yamachiche, comté de Maskinongé, district des Trois-Rivières. Il fit ses études au collège de Nicolet, puis en 1844, vint se fixer à Montréal, où il prit part pendant plusieurs années à la rédaction de *La Minerve*. Tout en ridigeant le journal, il étudia le droit, et dans le mois de septembre 1848, il fut reçu avocat au barreau de Montréal. Gérin-Lajoie n'était pas riche ; les journalistes et les étudiants étaient, à cette époque encore plus qu'aujourd'hui, peut-être, obligés de gagner péniblement leur existence au bout de leur plume ; mais comme il avait autant de courage que de talent, il persévéra et lutta tant et si bien, qu'il finit par soumettre la fortune, jusque là rebelle à ses désirs et à ses efforts. Le gouvernement de l'époque voulant récompenser dignement ses services de journaliste, le nomma à un emploi public dû à son mérite et à son talent.

Certes, si le gouvernement ne faisait que des nominations aussi judicieuses et aussi méritées que celle-là, jamais le public n'aurait droit de se plaindre.

En 1844, Gérin-Lajoie publia, pendant la dernière année de son séjour au collége de Nicolet, sa célèbre tragédie intitulée : *Le jeune Latour*.

Le sujet de cette pièce est tirée d'un passage de l'Histoire du Canada par Bibaud. Voici comment cet historien s'exprime au sujet du siége du *Cap-de-Sable* dont il est question dans la tragédie de Gérin-Lajoie :

" Pendant que les Anglais se rendaient maitres de Québec et du Canada, le capitaine Daniel, de Dieppe, les chassaient du Port-aux-Baleines, sur les côtes de la Gaspésie, et un jeune officier nommé Latour leur résistait au Cap-de-Sable, le seul poste, à peu près, qui restât aux Français dans l'Acadie. Le père de ce jeune officier, qui s'etait trouvé à Londres pendant le siége de Larochelle, et y avait épousé en secondes noces, une des filles d'honneur de la reine, avait promis au gouvernement anglais de le mettre en possession du poste où commandait son fils, et sur cette promesse, on lui donna deux vaisseaux de guerre, sur lesquels il s'embarqua avec sa nouvelle épouse.

" Arrivé à la vue du Cap-de-Sable, il se fit débarquer, et alla trouver son fils, à qui il fit un exposé magnifique du crédit dont il jouissait à la cour d'Angleterre, et des avantages qu'il avait lieu de s'en promettre. Il ajouta qu'il ne tenait qu'à lui de s'en procurer d'aussiconsidérables; qu'il lui apportait l'ordre du Bain, et qu'il avait pouvoir de le confirmer dans son gouvernement, s'il voulait se déclarer pour sa majesté britannique.

" La surprise du jeune commandant fut extrême: il dit à son père qu'il s'était trompé, s'il l'avait cru capable de trahir son pays; qu'il faisait beaucoup de cas de l'honneur que le roi d'Angleterre voulait lui faire, mais qu'il ne l'achèterait pas au prix d'une trahison; que le monarque qu'il servait àtait assez puissant pour le récompenser de manière à ne pas lui donner lieu de regretter d'avoir rejeté les offres qu'on lui faisait; et qu'en tous cas, sa fidélité lui tiendrait lieu de récompense.

" Le père qui ne s'était pas attendu à une pareille réponse, retourna aussitôt à son bord. Il écrivit le lendemain, à son fils, dans les termes les plus pressants et les plus tendres; mais sa lettre ne produisit aucun effet. Enfin, il lui fit dire qu'il était en état d'emporter par la force ce qu'il ne pouvait obtenir par les priéres, que quand il aurait débarqué ses troupes, il ne serait plus temps pour lui de se repentir d'avoir rejeté les avantages qu'il lui offrait, et qu'il lui conseillait, comme père, de ne pas le contraindre à le traiter en ennemi.

" Ces menaces furent aussi inutiles que l'avaient été les sollicitations et les prières. Latour, le père, en voulut venir à l'exécution: on attaqua le fort; mais le jeune officier se défendit si bien qu'au bout de deux jours, le commandant anglais, qui n'avait pas compté sur la moindre résistance, et qui avait déjà perdu plusieurs soldats, ne jugea pas à propos de s'apiniâtrer d'evantage à ce siége. Il le déclara à Latour, père, qui se trouva fort embarrassé: comment, en effet, retourner en Angleterre, et s'exposer au ressentiment d'une cour qu'il avait trompée?

Quant à son pays natal, il ne pouvait songer à y entrer, après l'avoir voulu trahir. Il ne lui resta d'autre parti à prendre que de recourir à la générosité de son fils : il le pria de souffrir qu'il demeurât auprès de lui ; ce qui lui fut accordé."

C'est sur ces données de l'historien, que Gérin-Lajoie, alors fort jeune, composa sa tragédie. On ne doit pas s'attendre à trouver dans ce début d'un collégien, et surtout, d'un collégien du Canada, le brillant, le pittoresque et le fini que l'on admire dans les grands drames de l'école romantique, ou le style, sévère et correct des belles tragédies classiques. Il manque dans la tragédie du *Jeune Latour*, ce qui constitue la vie, l'âme de tout drame, de toute tragédie : le rôle de la femme. Aucun auteur n'a produit de chef-d'œuvre dramatique sans cela ; tant il est vrai que partout où l'on retranche le rôle de la femme, on n'obtient que demi-effets, des demi-succès, des demi-triomphes. On nullifie l'intrigue, refroidit l'action, et amoindrit les pérépities, les émotions, pour ne garder qu'une rigidité de glace dans les paroles, dans la mise en scène et dans l'action entière de suget.

*Le jeune Latour* n'est donc pas une tragédie, comme en faisaient Corneille, Racine ou l'auteur de Zaïre, encore moins un drame dans le genre romantique. C'est un canevas sobre, correct et sans prétentions théatrales.

On pouvait certainement tirer un meilleur parti de ce beau sujet historique, et probablement que si l'auteur avait à faire de nouveau la tragédie du *Jeune Latour*, il donnerait à son œuvre un cadre plus large, une action plus dramatique, des décors plus attrayants et plus en harmonie avec la scène.

Il y a dans *Le jeune Latour* un rôle de femme tout trouvé : celui de l'épouse du père de ce héros. Le rôle que cette fille d'honneur de la reine d'Angleterre, qui ne consent à épouser Latour, père, qu'à condition qu'il fasse décider son fils à trahir la France, et à livrer le Cap-de-Sable à l'Angleterre, aurait été d'un effet palpitant d'intérêt et d'émotions. Quelles luttes terribles, quelles scènes admirables entre l'intérêt, l'ambition des uns, et le patriotisme et l'honneur des autres !

Il est vrai qu'allusion est indirectement faite à tout cela dans le récit, mais l'effet aurait été beaucoup plus grandiose, plus théâtral, plus imposant, plus naturel, plus tragique, si un personnage féminin, ou même deux,—en y joignant l'amante du *Jeune Latour*, que l'on aurait pu facilement mettre en scène,—s'étaient mêlés au récit et à l'action de la pièce.

Mais la règle des collèges s'opposant à l'introduction des rôles remplis par des personnages du sexe, l'auteur dût laisser de côté les rôles de femmes, et se contenter de créer des rôles d'hommes. Voilà pourquoi, sans doute, il a fait un récit plutôt qu'une tragédie ou un drame à proprement parler. C'est donc, si l'on veut, une tragédie, mais comme on en fait dans les colléges : un canevas simple et chaste, mais dépourvu des charmes, des graces et de l'intéret que lui auraient donné les rôles de femmes, rôles si nécessaires, si indispensables sur un théâtre public où l'auditoire exige la vérité et non le simulâcre de l'art. En mettant des limites au génie, sous prétexte de ne pas blesser l'oreille ou le regard, on lui coupe les ailes. Laissé libre sur un autre théâtre, Gérin-Lajoie eût probablement fait un beau et bon drame d'après

nature et non suivant les règles du puritanisme littéraire.

Cependant il ne faut pas conclure de là, que *Le jeune Latour* soit sans mérite, au contraire. On y découvre un talent réel pour la poësie, un goût assez correct et même expérimenté de la mise en scène du sujet. L'inexpérience se fait certainement sentir dans l'ensemble, mais il y a des détails de l'œuvre qui sont marqués au coin du génie dramatique, des positions habilement ménagées et que ne savent produire que ceux qui ont une expérience approfondie des hommes et des choses, et surtout du théâtre.

Pour un jeune homme de l'âge de Gérin-Lajoie, c'était un beau début, un beau triomphe.

Outre *Le jeune Latour* et beaucoup de pièces de poësie fugitive éparpillées dans plusieurs recueils littéraires, Gérin-Lajoie est l'auteur du *Cathéchisme politique mis à la portée du peuple ;* livre honnête et plein d'enseignements utiles qu'il publia dans le temps où il s'occupait encore de politique militante.

Gérin-Lajoie a écrit beaucoup en prose et en vers. Il a collaboré aux *Soirées Canadiennes* et au *Foyer Canadien*, deux recueils littéraires dont il a été l'un des principaux fondateurs. Le *Répertoire National* contient aussi quelques uns de ses essais poétiques et sa tragédie du *Jeune Latour*.

Mais son plus beau titre de gloire littéraire, est sans contredit, son roman de *Jean Rivard* dans lequel il a mis en scène le défricheur canadien aux prises avec les épreuves, les infortunes, les difficultés que rencontre le nouveau colon, et finalement le succès

qu'il remporte par son énergie et son travail. *Jean Rivard* n'est pas seulement un beau et bon livre bien pensé et bien écrit, mais c'est un bon exemple destiné à produire de bons résultats, et qui certainement en a produit déjà. Tous les chefs de famille, dans nos vieilles paroisses, surtout, devraient avoir un exemplaire de ce livre agréable et utile, afin de le faire lire en famille, le soir, pendant les longues veillées d'hiver. Cette lecture ranimerait et fortifierait l'amour des enfants pour le sol natal, chasserait le désir mal inspiré de l'émigration et le goût extravagant et funeste des aventures. Les fils des cultivateurs finiraient pas imiter *Jean Rivard* et par tenter ce qu'il avait entrepris et mené à bonne fin.

De son côté, le ministre de l'Instruction Publique devrait ordonner, dans le but de les offrir en prix aux élèves de nos écoles, l'achat d'un certain nombre d'exemplaires de cet ouvrage et de beaucoup d'autres dus à la plume de nos auteurs Canadiens. Ce serait rendre service à ces derniers, aux élèves et aux pays.

Ce fut d'abord dans *Les Soirées Canadiennes* et ensuite dans le *Foyer Canadien*, que fut publié *Jean Rivard*, livre vraiment canadien dans la forme et surtout dans le but.

Jean Rivard le héros du livre, est un jeune homme qui vient de terminer ses études et qui, comme beaucoup d'autres dans sa position au sortir du collége, ne sait pas de quel côté tourner la tête, ni dans qu'elle voie diriger ses pas, enfin, qui ne sait quel emploi qu'elle profession choisir. Le monde où il cherche à s'orienter, lui apparait comme un théâtre où tous les rôles se trouvent remplis et même encombrés ; comme un champ où tous les

sentiers ont été battus, et où les bons travailleurs ne trouvent plus de place.

Après s'être convaincu qu'en embrassant l'une ou l'autre des professions dites libérales mais dans la réalité très ingrates, ou qu'en se livrant à l'un des emplois encombrés qui s'offrent à lui dans les villes, il ne gagnera rien mais perdra tout, en fin de compte ; il se décide à mettre en pratique une idée qui peut paraitre irréalisable, ridicule même aux yeux d'un grand nombre, mais qui, suivant lui, est la seule qui offre des avantages assurés ou au moins quelque chance probable de succès. Il est vrai que l'exécution de cette idée offre des difficultés, des déboires, des dangers même, mais il est convaincu aussi, qu'avec du courage, du travail, de l'énergie et de la persévérance, il se fera un avenir bien autrement brillant et durable, qu'en consumant sa vie dans l'inaction ou l'inutilité, sans espoir de parvenir, de s'enrichir ou de se distinguer. Il n'hésite donc plus à mettre sa théorie en pratique. Avec un capital de deux cents piastres, il entreprend de se créer un chez soi, un nom et une fortune au sein des forêts vierges des cantons de l'Est, Il se dévoue à être le pionier de la civilisation et le promoteur de sa propre fortune.

En dépit des obstacles et des déboires de toutes sortes, il parvient, grâce à son indomptable énergie, à vaincre tout ce qui s'oppose à la réalisation de son œuvre.

Enfin, la fortune sourit au courage du pionier, à l'infatiguable bucheron.

Son avenir est fondé. Ce qui est encore plus

satisfaisant à un cœur bien né, Jean Rivard est suivi par beaucoup d'autres de ses compatriotes qui vont le rejoindre dans la localité qu'il a le premier ouvert à l'industrie et à la civilisation. Enfin, il est reconnu comme le fondateur et le père du désert où il pénétra quelques années auparavant et qui est maintenant un village populeux et florissant.

Bref, Jean Rivard, devenu fortuné, donne sa main et son cœur à celle qu'il a choisie et qu'il aime, puis finalement est élu d'abord maire de son village, puis ensuite, député de son comté. Mais quatre ans plus tard, quand le terme de son mandat est est expiré, le défricheur franc et loyal a acquis assez d'expérience pour savoir à quoi s'en tenir sur la valeur du système politique qui nous régit. Il se retire dégouté de la vie publique et retourne se livrer, et cette fois pour ne plus les quitter, aux paisibles travaux des champs qui le font vivre content et fortuné. Ce qui contribue beaucoup à embellir la position de Jean Rivard, c'est qu'il cultive autant son intelligence que sa ferme, et que s'il s'est procuré tout ce qui peut améliorer l'art agricole et le rendre facile et productif, il s'est formé aussi une bibliothèque variée et bien choisie. C'est là et alors que Gérin-Lajoie le rencontre et qu'il apprend de lui les intéressantes aventures qui sont si bien racontées dans *Jean Rivard*.

Voilà, autant que possible, une analyse succinte de ce livre simplement écrit mais qui renferme néanmoins des pages palpitantes d'intérêt. *Jean Rivard* n'est certainement pas un roman aux scènes émouvantes, où la passion joue le premier rôle ; non, mais c'est un récit intéressant dans lequel

l'auteur a dramatisé les ipales scènes de l'existence du défricheur car. en. Si le style n'a pas le brillant des romanciers à la mode, il est en revanche d'une clarté, d'une rectitude admirables. La simplicité fait sa force et sa beauté.

Il y a dans ce livre des détails dont le récit est palpitant d'intérêt historique. Le récit de l'incendie du parlement et des scènes dignes des Vendales, qui eurent lieu à cette occasion, est écrit de main de maitre. On croirait lire une page d'histoire de la révolution française.

Les lettres que Jean Rivard adresse à ses amis pendant la durée de son mandat, méritent aussi d'être lues et méditées. Elles contiennent une étude exacte des faits et gestes des députés ; une critique sévère mais véridique des hommes et des choses politiques.

Le chapitre qui contient ces lettres, pourrait être vraiment intitulé : " Tableau des mœurs et des habitudes parlementaires." Beaucoup de députés peuvent se reconnaitre facilement, car les types sont parfaits de ressemblance et de vérité. C'est une peinture fidèle, et en même temps, une charge spirituelle faite par un écrivain consciencieux.

Voici quelques extraits qui donneront une idée de son style et de sa manière de voir et de juger :

.....

" Il y a, écrit Jean Rivard, à l'un de ses amis, de drôles de corps parmi les membres. Les uns sont toujours fâchés, les autres rient sans cesse ; j'ai un deuxième voisin, à droite, qui ne parle jamais sérieusement ; il n'ouvre pas la bouche sans faire un calembour. Durant les séances il s'amuse à jeter des boulettes de papier à celui-ci, à celui-là ; c'est un excellent garçon, d'ailleurs, dont les folies contribuent beaucoup à égayer les autres. Il y en a qui passent le temps à bailler et semblent en peine de leur carcasse ; d'autres qui sont toujours affairés ;

qui travaillent sans cesse, prennent des notes, écrivent lettres sur lettres, pour envoyer je ne sais où. Ils emploient à eux seuls tous les petits pages de la Chambre.

" Nous en avons plusieurs de ces enfants que nous appelons pages, qui font nos commissions dans la Chambre, vont porter nos lettres, vont nous chercher des livres, et sont attentifs à tout ce que nous voulons. A part tout cela, nous avons des serviteurs en grand nombre ; nous en avons pour nous ouvrir la porte quand nous entrons, pour la fermer quand nous sortons, pour nous aider à nous *décapoter*, pour pendre nos chapeaux, etc. S'ils pouvaient nous exempter de marcher, ils le feraient de grand cœur ; je n'ai jamais vu tant de prévenance. Pour moi qui n'ai pas été accoutumé à ce genre de vie, je trouve ces égards un peu gênants."

.....

" Après un débat de quinze jours, l'adresse a été enfin votée. Mais à peine cette besogne était-elle terminée que nous en avons entrepris une nouvelle. Il s'agit maintenant d'un vote de non-confiance ; voilà trois jours que la discussion est ouverte et je ne sais quand elle finira. Les orateurs répètent, à tour de rôle, ce qu'ils ont déjà dit dans le début sur l'adresse ; pas une idée nouvelle n'est émise, pas un fait nouveau n'est constaté. On parle pour le plaisir de parler. Je regrette quelquefois que les orateurs ne puissent parler tous à la fois : ce serait plustôt fait et le pays y gagnerait.....

" Le seul recours offert aux membres contre l'ennui des longs débats, c'est le comité de la pipe, où chacun peut, tout en fumant et en se promenant de long en large, dire sa façon de penser. Sans le comité de la pipe, la vie parlementaire serait insupportable à plusieurs d'entre nous .....

" Nous continuons à discuter toutes sortes de questions plus ou moins intéressantes les unes que les autres. Je n'ai jamais vu une dépense de mots comme celle que nous avons faite depuis quelques jours. Un membre a parlé trois heures sans désemparer, un autre cinq heures ; un troisième a parlé sept heures. Ce sont bien là ce que Cormenin appelait des enfileurs de paroles....."

" Une des choses les plus ennuyeuses, à mon avis, c'est ce que nous appelons parmi nous, les discours pour " tuer le temps." Voici comment cela arrive le plus souvent. Supposons qu'on soit sur le point de prendre un vote important, un vote de non-confiance, par exemple, et qu'on s'aperçoive tout à coup qu'un membre est absent, le parti qui réclame ce membre s'arrange pour prolonger la séance jusqu'à son retour. Les meilleurs enfileurs de paroles s'entendent pour enfiler chacun son tour. Nous avons eu dernièrement une séance qui a duré deux jours et deux nuits. Dès la fin de la première nuit, la moitié des membres dormaient

sur leurs siéges ; d'autres étaient étendus sur des bancs dans les corridors. Au point du jour, on entendit dans la Chambre un vacarme épouvantable ; des coqs chantaient, des chiens jappaient, des moutons bêlaient ; la salle des séances semblait s'être convertie en une vaste ménagerie. Mais bientôt un changement notable s'accomplit ; la gaité s'empara de l'assistance, et les chants joyeux commencèrent. Les enfileurs de poroles suspendirent leur travail et vinrent se mêler au concert ; l'aurore en se levant, éclaira une des scènes les plus réjouissantes. L'orateur profita de ce répit pour dormir un somme sur son fauteuil. Cependant une nouvelle pénible arriva, le membre absent ne pouvait arriver que le lendemain ! Force fut donc de recommencer à " tuer le temps." La nuit suivante fut beaucoup moins gaie ; il y eut un moment où tout le monde ronflait, à l'exception de l'enfileur de poroles pour le moment d'alors ; ce dernier même en vint à s'assoupir de temps à autre, tout en restant debout et en continuant à parler. Je l'avoue, mon cher ami, j'aurais donné beaucoup pour être chez moi et dormir tranquillement dans mon lit. Je pestais en moi-même contre cet enfantillage, cet entêtement ridicule qui me forçait de rester debout, lorsque la nature m'invitait au sommeil. ....."

Nous avons cru être agréable au lecteur en reproduisant les parties les plus saillantes et les plus spirituelles d'un des chapitres les plus intéressants de *Jean Rivard ;* mais combien d'autres passages de ce beau livre, mériteraient d'être cités ? Le principal talent de l'auteur, est sa facilité à donner à ses personnages, à leur language, à leurs manières, aux scènes dans lesquelles ils remplissent un rôle, le vrai caractère canadien. Comme roman de mœurs de la campagne, *Jean Rivard* est un modèle. D'autres romans canadiens, l'emportent, sans doute, sous le rapport du style, mais au point de vue des idées, des aspirations, des tendances, des usages, en un mot comme échantillon de mœurs rurales, ce livre ne peut être surpassé. Oui, lorsque beaucoup d'autres seront tout à fait oubliés, *Jean Rivard* sera cité comme un tableau parfait de l'existence du défricheur canadien.

Lorsque ce livre nous tomba sous la main, nous le

plaçames distraitement parmi nos papiers et nos livres où il resta quinze jours. Nous ne pouvions nous décider à le lire, tant le sujet qu'il traitait nous paraissait aride et prosaïque. La crainte d'être obligé d'en discontinuer la lecture, nous empêchait de la commencer. Cependant un jour, après réflection faite, nous voulumes savoir à quoi nous en tenir au suget de ce livre et nous commençâmes immédiatement à le lire. Quand nous nous arrêtâmes, nous étions rendu à la seconde partie de l'ouvrage qui fut notre lecture du lendemain. On voit que nous y avions trouvé ce que nous n'espérions pas. Nous avons rarement gouté un livre avec plus de satisfaction. Quand on a lu *Jean Rivard* on est tout étonné de voir que notre sol soit si beau, si riche et si fertile, mais hélas! qu'il soit si peu exploité par les Canadiens.

Que de chapitres intéressants, que de belles descriptions de nos bois, de nos forêts, de nos lacs, de nos rivières, de nos vallons et de nos montagnes; quel tableau de nos ressources et de nos richesses agricoles, on trouve dans ce livre savamment et consciencieusement fait!

Rien de plus curieux et en même temps de plus exact que l'historique de cette existence du défricheur canadien. Ses travaux, ses luttes, ses ennuis, ses fatigues, ses chagrins, ses joies, ses revers et ses succès, tout y est relaté du commencement à la fin avec esprit et vérité.

Ce livre a du coûter à son auteur, beaucoup d'étude, de recherches, de travail et de temps.

Parmi les plus intéressants chapitres, on peut citer

en première ligne, celui intitulé : *La sucrerie* que nous transcrivons ici, et qui contient tous les principaux détails de la fabrication du sucre canadien :

.....

" A l'une des extrémités de la propriété de Jean Rivard se trouvait, dans un rayon peu étendu, un bosquet d'environ deux cents érables ; il avait dès le commencement résolu d'y établir une sucrerie.

" Au lieu d'immoler sous les coups de la hache ces superbes vétérans de la forêt, il valait mieux, disait Pierre, les faire prisonniers pour en tirer la plus forte rançon possible.

" Nos défricheurs improvisèrent donc au beau milieu du bosquet une petite cabanne temporaire, et après quelques jours employés à compléter leur assortiment de *goudrelles* ou *goudilles*, *caseaux*, et autres vases nécessaires, dont la plus grande partie avaient été préparées durant les longues veillées de l'hiver, tous deux, un bon matin, par un temps clair et un soleil brillant, s'attaquèrent à leurs deux cents érables.

" Jean Rivard, armé de sa hache, pratiquait une légère entaille dans l'écorce et l'aubier de l'arbre, à trois ou quatre pieds du sol, et Pierre, armé de sa gouge fichait de suite au-dessous de l'entaille la petite goudrelle de bois, de manière à ce qu'elle pût recevoir l'eau sucrée suintant de l'arbre et la laisser tomber goutte à goutte dans l'auge placé directement au-dessous.

" Dès les premiers jours la température étant favorable à l'écoulement de la sève, nos défricheurs purent en recueillir assez pour faire une bonne *brasée* de sucre.

" Ce fut un jour de réjouissance. La chaudière lavée fut suspendue à la crémaillière, sur un grand feu alimenté par des éclats de cèdre, puis remplie aux trois quarts de l'eau d'érable destinée à être transformée en sucre. Il ne s'agissait que d'entretenir le feu jusqu'à parfaite ébulition du liquide, d'ajouter de temps en temps à la sève nouvelle, de veiller enfin, avec une attention continue, aux progrès de l'expération. Tâche facile et douce pour nos rudes travailleurs.

" Ce fut d'abord Pierre Gagnon qui se chargea de ces soins, ayant à initier son jeune maître à tous les détails de l'intéressante industrie.

" Aucune des phases de l'opération ne passa inapperçue. Au bout de quelques heures, Pierre Gagnon allant plonger dans la chaudière une écuelle de bois, vint avec sa gaité ordinaire la présenter à Jean Rivard, l'invitant à faire une *trempette*, en y émiettant du pain, invitation que ce dernier se garda bien de refuser.

" Pendant que nos deux sucriers savouraient ainsi leur *trempette*, la chaudière continuait à bouillir, et l'eau épaississait à vue d'œil. Bientôt Pierre Gagnon y plongeant de nouveau sa *micouenne* l'en retira remplie d'un sirop doré presqu'aussi épais que le miel.

" Puis vint le tour de la *tire*. Notre homme prenant un lit de neige en couvrit la surface d'une couche de ce sirop devenu presque solide, et qui en se refroidissant forme la délicieuse sucrerie que les Canadiens ont baptisé du nom de *tire*, sucrerie d'un goût beaucoup plus fin et plus délicat que celle qui se fabrique avec le sirop de canne ordinaire.

" Cependant la chaudière continuait a bouillir,

Et de la densité suivant les promptes lois,
La sève qui naguère était au sein du bois
En un sucre solide a changé sa substance.

Pierre Gagnon s'aperçut aux granulations du sirop que l'opération était à sa fin et il annonça par un hourra qui retentit dans toute la forêt, que le sucre était cuit ! La chaudière fut aussitôt enlevée du brasier et déposée sur des branches de sapin où on la laissa refroidir lentement, tout en agitant et brassant le contenu au moyen d'une palette ou *mouvette* de bois ; puis le sucre fut vidé dans des moules préparés d'avance.

" On en fit sortir, quelques moments après, plusieurs beaux pains de sucre, d'un grain pur et clair.

" Ce résultat fit grandemant plaisir à Jean Rivard. Outre qu'il était assez friand de sucre d'érable,—défaut partagé d'ailleurs par un grand nombre de jolies bouches,—il éprouvait une satisfaction d'un tout autre genre : il se trouvait à compter de ce jour, au nombre des producteurs nationaux ; il venait d'ajouter à la richesse de son pays, en tirant du sein des arbres un objet d'utilité publique qui sans son travail y serait resté enfoui. C'était peut-être la plus douce satisfaction qu'il eût ressentie depuis son arrivée dans la forêt. Il regardait ses beaux pains de sucre avec plus de complaisance que n'en mettait le marchand à contempler les riches étoffes étalées sur les tablettes de sa boutique....."

Au physique, Gérin-Lajoie n'est pas un géant. Sa physionomie et toute sa personne n'annoncent pas l'homme que ses succès littéraires vous font imaginer. Sa taille est petite mais assez bien prise. Il a les cheveux et les favoris bruns, et une moustache bien fournie orne sa lèvre. Traits sinon réguliers, du moins portant le cachet d'une bonhomie charmante ;

figure pleine et calme, regard doux, limpide et serein, voix tendre et sympathique, tout chez cet homme dénote une bonté innée. Ses traits sont imprégnés de bienveillance.

Il est aussi humble et aussi timide qu'il est bon. Ce n'est pas lui qu'on pourrait accuser d'être un auteur pédant. Il est loin de rechercher la flatterie et la louange que ses talents et ses succès littéraires lui offrent l'occasion de faire éclore. L'humilité n'est pas la qualité ordinaire et dominante des écrivains en général ; mais c'est le caractère distinctif chez Gérin-Lajoie. Les rudes épreuves qu'il a rencontrées dans le cours de sa carrière, ont contribué beaucoup à former ainsi son caractère. Avant d'être journaliste, il lui a fallu franchir plusieurs obtacles, subir beaucoup de contrariétés. D'abord simple correcteur d'épreuves, il passa aux faits divers avant d'arriver définitivement au fauteuil éditorial.

Un jour fatigué, harassé, par les luttes du journalisme, l'état de sa santé le forçant à quitter l'arène de la politique, Gérin-Lajoie visita une partie des Etats-Unis. Le voyage fut pour lui, outre une occasion d'agrément et de repos, un moyen d'études qu'il sut mettre à profit.

Quand un homme a livré aussi rudement que lui, la bataille de la vie, il a droit aux lauriers et au repos. Gérin-Lajoie a obtenu les deux. Nommé d'abord en 1852, traducteur français de la Chambre d'Assemblée, il fut promu, quelques années plus tard, à la charge d'assistant-bibliothécaire de la Chambre des Communes. Il coule paisiblement ses jours au milieu des trésors littéraires qui l'entourent. Mais

aujourd'hui il parait se reposer sur ses lauriers. Sa lyre est silencieuse. Depuis la discontinuation des *Soirées Canadiennes* et du *Foyer Canadien* dont il fut l'un des fondateurs et des collaborateurs, il semble avoir dit adieu aux lettres. Le poete, le journaliste et le romancier, ont fait place à l'homme pratique, à l'homme de bureau, qui songe plus à l'avenir qu'à la gloire, au réalisme qu'à l'idéal.

A plusieurs reprises Gérin-Lajoie a été nommé président de l'Institut-Canadien de Montréal. Il avait contribué puissamment à fonder cette institution littéraire.

## FABRE.

—

Si tous les écrivains qui se mêlent d'être publicistes, soutenaient une polémique aussi courtoise et aussi spirituelle que celle que Fabre se fait toujours une gloire et un devoir d'entreprendre et de conduire, le journalisme canadien, au lieu d'être un champ où croissent *les ronces et les épines de la solitude*, comme disait autrefois feu M. Emile de Fenouillet quand il était rédacteur du *Journal de Québec*, serait, au contraire, un jardin tout parsemé de fruits et de roses.

Nous ne connaissons pas un écrivain avec lequel il soit plus agréable de différer d'opinion, et contre lequel on soit moins empêché de rompre une lance que le rédacteur-en-chef de l'*Evénement*. Il a beau être aux antipodes politiques de son adversaire, il garde toujours envers ce dernier, dans la chaleur de la discussion et jusque sous le feu des passes-d'armes les plus animées, les plus ardentes, le cachet du savoir-vivre et de la bonne compagnie. Fabre raille, ridiculise, égratigne et terrasse même l'imprudent qui veut l'atteindre, mais ne l'insulte jamais. Pour lui, le caractère privé de l'adversaire demeure toujours sacré, inviolable.

Que de différence, grand Dieu ! entre Fabre et Cauchon ! Fabre est vraiment un journaliste parisien transplanté en Canada. Comme les Français aux Anglais, à Fontenoy, il semble,—dès que la discussion menace de devenir trop brûlante,—adresser à ses adversaires, ces mots chevaleresques : " Après vous, messieurs !"

Il y a de la délicatesse dans sa manière d'assommer les gens, et l'on ne sait vraiment si l'on doit rire ou se fâcher des *éreintements* qu'il leur inflige ! En lisant un article de Fabre, il nous semble reconnaitre le style et le ton des écrivains spirituels et polis du *Figaro*, du *Gaulois*, ou autres feuilles bien posées de Paris.

Quand il darde si habilement et, en même temps, d'une manière si spirituelle, son très cher ami Cauchon, on croit voir le taon qui pique le lion du désert ! Cauchon rugit, Fabre lève et abaisse, en riant, l'épieu fatal, et retourne, sans toutefois l'arracher complètement, l'arme du ridicule et de la satire, dans la plaie profonde et béante de son adversaire qui fait en vain trembler les échos de la presse ! Le ci-devant président du sénat canadien et de bien d'autres choses, étouffe de colère et, c'est à peine s'il peut vociférer distinctement le cri de *girouette ! girouette !* qu'il lance à la figure de son adversaire qui se rit de lui. Le cri de *girouette* résonne toujours aux propres oreilles de Cauchon comme le glas funèbre de son passé politique !

Le style de Fabre a des paillettes d'or. Sa phrase brille, étincelle de verve et d'esprit. C'est un diamant qu'il cisèle avec art, et, disons le sans réticence, avec un rare bonheur. Sous sa plume gauloise, les sujets les plus froids, les plus indifférents, prennent un aspect agréable, attrayant. Il donne aux questions les plus arides, les plus scabreuses, une désinvolture, un brillant, un coloris qui plaisent toujours si elles ne persuadent pas, ce qui arrive rarement.

Fabre débuta d'abord par la culture des muses, mais il s'aperçut bien vite que *son astre en naissant ne*

*l'avait pas fait poête !* Aussi abandonna-t-il pour toujours la lyre pour prendre la plume de journaliste qu'il a depuis constamment gardée et qu'il manie avec autant d'art et de dextérité qu'un habile maitre d'escrime peut faire de son fleuret.

Fabre est aussi un des *jeunes* que dans un avenir très prochain, on devra voir siéger sur les banquettes législatives de l'une ou l'autre Chambre.

Fabre, (Hector) est né à Montreal, en 1835. Son père, l'un des amis les plus dévoués et les plus fidèles de Papineau, était un marchand-libraire des mieux posés et des plus considérés de la métropole commercialle du Canada, et qui a joué autrefois un rôle très important dans les affaires du pays. Ceux qui se mêlaient activement d'élections, il y a vingt ans, se rappellent encore aujourd'hui, de cette lutte mémorable que fit à feu M. Fabre, feu le docteur Wolfred Nelson, le héros de Saint-Denis, soutenu par feu Sir Cartier. Cette élection est restée célèbre à cause de l'ardeur et de l'opiniâtreté de ceux qui y prirent part. Les trois principaux acteurs de cette lutte sont morts, et le suprême arbitre des destinées humaines a prononcé sur eux : gardons le silence. Disons seulement que d'une simple question municipale on vit alors surgir une brûlante querelle politique. La scission était déjà faite, hélas ! parmi les Canadiens-Français ! Feu M. Fabre subit une défaite, grace à Sir Cartier, son gendre, qui fit de l'élection du docteur Nelson, sa propre affaire, pour ainsi dire. Jamais lutte pour la mairie ne fut plus vive, plus ardente. Ce n'était pas seulement une simple élection municipale mais une terrible lutte

politique qui se faisait, car à cette époque le docteur Nelson était devenu l'adversaire de Papineau, son ancien chef, et le glorieux prestige toujours grandissant de l'ancien tribun national, du patriote intègre, empêchait Sir Cartier de dormir tranquille. Feu M. Fabre étant resté fidèle à Papineau, le célèbre baronet crut qu'il était de bonne politique de lui faire subir un échec. Cette défaite qu'il devait en grande partie à son gendre, affecta péniblement feu M. Fabre, et contribua beaucoup à épuiser ses forces qui ne purent résister aux atteintes de la maladie dont il périt victime en 1854.

Le rédacteur-en-chef de l'*Evénement* est frère de Mgr. de Gratianapolis et beau-frère de Sir Cartier. Il peut donc s'appliquer l'antique devise : *Noblesse oblige*, et certes il n'y a jamais manqué. Comme ses deux illustres parents, il a fait aussi sa marque dans la société. Dans les lettres canadiennes et surtout dans le journalisme de ce pays, il tient une place proéminente.

Depuis plusieurs années, celui qui fait le sujet de cette biographie était, sous le rapport de la politique, aux antipodes avec le célèbre baronet défunt.

Fabre est d'une taille au-dessous de la moyenne, mince, frêle mais élancée. Il a les manières d'un parfait gentilhomme, et l'ensemble de sa figure porte le cachet de la distinction. Sa lèvre qui est ornée d'une légère moustache, laisse errer un sourire narquois qui, pour ceux qui le connaissent, est l'indice d'un écrivain spirituel et frondeur.

Il fit ses études au collége des Jésuites, à Montréal ; mais celui à qui nous devons le plus, en définitive,

de posséder dans le journalisme canadien, l'écrivain le plus accompli comme littérateur, et le plus gentilhomme dans la discussion et la polémique, est, sans contredit, feu M. Hervioux, le savant et distingué professeur de français que Québec et Montréal ont tour à tour eu l'honneur de posséder Cet excellent homme nous disait, un jour, que Fabre avait été son plus brillant élève et qu'il était fier de lui.

Au retour d'un voyage qu'il avait fait à Paris, vers 1859, croyons-nous, Fabre fut appelé à rédiger l'*Ordre* de Montréal. Il occupa ce poste jusqu'à la formation du ministère McDonald-Sicotte, en 1862, et devint à cette époque, rédacteur du *Canadian*, l'organe des ministres d'alors, mais en particulier de l'honorable Evanturel. Il rédigea le *Canadien* jusqu'en 1866.

Ne pouvant se prêter aux caprices politiques du propriétaire du *Canadien*, il résolut d'avoir un journal à lui, et en conséquence, en mai 1867, il fonda à Québec l'*Evénement*, dont il est le propriétaire et le rédacteur-en-chef.

L'apparition de ce journal quotidien fut un véritable événement. Par son énergie, son talent et son habileté, Fabre a réduit au silence tous ceux qui lui prédissaient ou qui du moins lui souhaitaient intérieurement une ruine complète. On considère aujourd'hui l'*Evénement* comme le journal le mieux fait et le mieux renseigné de toute la presse franco-canadienne. Ce journal a contribué, surtout depuis les cinq dernières années, peut-être plus qu'aucun autre organe libéral, à réveiller l'opinion publique endormie du district de Québec. Il a fait une guerre acharnée, quoique maintenue dans les bornes voulues de la

légalité, à tous les abus, à toutes les intrigues et à toutes les bassesses du pouvoir soit fédéral ou local. A tel point qu'aujourd'hui l'*Evénement* est regardé comme le journal qui représente le mieux l'opinion publique du district de Québec.

Nous venons d'apprécier Fabre comme journaliste, nous allons maintenant le considérer en sa qualité de conférencier ou de lecteur comme on dit communément.

Fabre n'est pas seulement un simple délamateur, mais il est aussi un causeur émérite dans toute l'acception du mot. Nous pouvons même dire qu'il n'est pas seulement un aimable et habile conférencier, mais aussi un orateur brillant, accompli, débordant de verve et d'imagination. Il fait plus que plaire, il charme, fascine et enthousiasme son auditoire, le suspend pour ainsi dire à ses paroles et l'y retient par l'attrait de sa logique persuasive et le charme de son entrainante diction. Il n'argumente pas seulement avec la froide raison des faits ou la logique inflexible des événements, mais il persuade souvent aussi par l'éloquence entrainante des idées progressives et des principes avancés. Il parle encore plus au cœur qu'à l'esprit de l'auditeur. En un mot, il est encore plus artiste que logicien. Chaque discours qu'il prononce, chaque conférence ou lecture qu'il donne, est pour lui un nouveau succès, un nouveau triomphe littéraire. Sa parole distincte et facile va droit au but. Il persuade son auditoire sans être obligé de s'émouvoir outre mesure. Enfin, il est aussi maitre de lui-même que de ceux qui l'écoutent.

Sa célèbre conférence sur l'annexion a pris beaucoup de monde par surprise, et ceux même qui ne

voulaient pas le suivre aussi loin, ne pouvaient s'empêcher d'admettre qu'il avait traité la question d'une manière tout-à-fait habile et à un point de vue pratique et élevé.

Fabre est un dissertateur de premier ordre et un critique litttéraire de première force aussi spirituel que profond. Ses deux principales critiques littéraires sont d'abord celle sur Napoléon Bourassa, cet artiste et ce littérateur qui manie aussi bien le pinceau que la plume, et ensuite celle sur l'abbé Casgrain. Ces deux critiques publiées dans la *Revue Canadienne*, sont deux œuvres littéraires aussi bien écrites que bien pensées. C'est de la haute critique aussi profondément sentie qu'artistement rendue. On dirait du Sainte-Beuve, quant au style seulement, bien entendu, car Fabre n'appartient certes pas à l'école philosophique de ce dernier.

Afin que le lecteur puisse apprécier et juger par lui-même la manière d'écrire aussi spirituelle et correcte qu'originale et pittoresque de cet écrivain à la fois satirique et convenable, nous détachons les quelques extraits suivants d'une causerie qu'il a faite à Montréal, en novembre 1866, à une soirée musicale et littéraire organisée au profit des incendiés de Québec :

" C'était autrefois une affaire capitale, un événement dans la vie d'un homme qu'un voyage de Montréal à Québec. Il y pensait longtemps d'avance et avant de partir ajoutait un codicile à son testament. On se décide plus vite maintenant à aller en Europe, et les malles sont plutôt prêtes. La famille allait reconduire au port le hardi voyageur, on lui faisait des recommandations touchantes, des adieux émouvants ; on se jetait à l'eau pour lui serrer une dernière fois la main.

" Le voyage se faisait en goëlette. Parfois, au bout de huit jours de vents contraires et de navigation en arrière, on apercevait encore le toit de la maison paternelle et le mouchoir agité en signe d'adieu par une

main infatigable ; heureux si la barque ne faisait pas naufrage sur l'Isle Sainte-Hélène ou n'allait pas se perdre dans les Isles de Boucherville.

" Le lac Saint-Pierre était redouté à l'égal de la mer. On lui prêtait une humeur d'océan, on lui attribuait des naufrages dont il était innocent. Régulièrement, en le traversant les estomacs sensibles avaient le mal de mer.

" Le voyage durait parfois quinze jours. Les gens qui faisaient le trajet à pied vous dépassaient sans allonger le pas.

Aux goëlettes succédèrent les bateaux à vapeur, qui n'allaient guère mieux Il fallait les faire remorquer par des chevaux pour qu'ils pussent remonter le Pied-du-Courant. Ils arrivaient péniblement et essouflés.

" Plus tard les vapeurs devinrent meilleurs, mais il fallut par patriotisme continuer à voyager dans ceux qui n'allaient pas. Les bons appartenaient à des Anglais, et les mauvais à des Canadiens et le prix de passage sur ceux-ci n'en était pas plus cher. N'importe ! on n'hésitait pas, on laissait les bureaucrates voyager à l'aise et l'on montait, le cœur joyeux, le corps résigné, à bord du *Charlevoix*, du *Patriote* ou du *Trois-Rivières*.

" J'en ai bien peur, il ne faudrait pas recommencer l'épreuve. De ce temps-ci, le *Patriote* voyagerait à peu près vide. Parmi ceux qui m'écoutent cependant, il y en a qui se souviennent avec bonheur du temps que je rappelle et qui recommenceraient volontiers à voyager dans le *Charlevoix*, si on leur rendait la jeunesse qui leur fesait trouver les lits moins durs et le trajet trop court.

" Québec avait à cette époque un renom d'hospitalité, d'amabilité qu'il a conservé, quoique nos mœurs aient perdu de leur entrain. Aussitôt qu'on signalait un étranger à l'horizon, une partie de la population se portait à sa rencontre. Les uns s'occupaient de ses malles, les autres lui offraient leur voiture ou le débarrassaient de sa canne, de son chapeau, de ses enfants. C'était à qui l'aurait le premier.

.....

" L'hospitalité Québecquoise, de nos jours encore, à cela de particulier qu'elle n'attend pas pour s'offrir que le temps soit passé de l'accepter. Elle est spontanée, aimable, pressante. Dès l'arrivée, les invitations pleuvent, les portes s'ouvrent et les plats sont sur la table. En abordant les étrangers on ne leur dit pas comme ailleurs :

—" Tiens ! vous voilà, vous arrivez ! Quand partez-vous ?

" Québec, le vieux Québec, le Québec d'en dedans des murs, est avant tout une ville aristocratique. Il n'est pas permis de se loger dans les faubourgs sans sortir de ce qu'on appelle la *société ;* il ne faut pas

franchir les fortifications, limites sociales aussi bien que militaires, ou aller hors barrières....

« La population Québecquoise aime la vie au grand air. Autant que possible, elle passe les belles journées hors de chez elle. La rue Saint-Jean est trop étroite pour la contenir. Je commets peut-être une imprudence en disant que la rue Saint-Jean est étroite, car le faible d'un certain nombre de Québecquois est de la croire large, un peu trop large même....

« La rue Saint-Jean a d'admirables succursales où les promeneurs sont à l'aise : la Plateforme, le Jardin du Gouverneur, l'Esplanade.

« La Plateforme est le rendez-vous des flaneurs. C'est là que les gens d'affaires vont s'ouvrir l'appétit et digérer les bons diners. A toute heure de la journée, il y a quelqu'un, un oisif qui se chauffe au soleil ou un penseur qui rafraichit son front brûlant.....

« La vue de la Plateforme est incomparable Ue spectacle est si beau, que je lui rendrai l'hommage discret de ne point le décrire, après tant d'autres qui n'ont point réussi à le bien rendre. Au matin d'un beau jour, on se croirait à Naples....

« Un soir d'été, lorsque la Plateforme est couverte de flaneurs, que Lévis se parsème de lumières, que la basse ville illumine ses rues étroites, ses longues lucarnes, et laisse monter la vive rumeur que fait le mouvement des affaires, que l'on distingue sur les grandes ombres des navires qui louvoient dans le port; la scène est d'une animation merveilleuse. C'est alors que l'on est frappé de la ressemblance entre Québec et les villes européennes; on dirait d'une ville de France ou d'Italie transplantée : la physionomie est la même, et il faut que le jour revienne pour que l'on remarque l'altération du trait produite par le passage en Amérique. Le vieil escalier de la rue de Lamontagne, bordé de magasins où le jour ne pénètre jamais, de boutiques que l'on ne saurait peindre, est un monument qui ne serait pas déplacé à Vénise ou à Madrid. On rencontrerait sur ses marches Figaro en personne, que l'on ne songerait pas à s'en étonner et qu'on le saluerait comme une vieille connaissance, un joyeux ami; on verrait sortir une *senora* au long voile d'une de ces petites boutiques, qu'on se rangerait machinalement sur son passage, sans songer ensuite à se retourner .....

« Les côtes de Québec sont célèbres et redoutées des piètons. Dans cette ville à pic, on monte toujours et l'on arrive surement quand on a de bonnes jambes.

« Le grand événement de l'hiver, à Québec, c'est le pont de glace. Prendra-t-il ou ne prendra-t-il pas? Telle est la question qui s'agite dans tous les esprits durant le mois de décembre. Chacun a sa théorie

pour faire prendre la glace, celui qui n'en pas est suspect d'indifférence à l'égard de la prospérité de la ville. Chaque soir, les gens se quittent en se promettant que le pont prendra dans la nuit. En se retrouvant le matin, ils ont une excuse toute prête pour le pont qui n'a pas pris. Lorsqu'enfin il prend, c'est un cri de joie à le faire repartir, s'il avait les nerfs sensibles. Tous les gens en état de patiner se précipitent et ne le quittent plus .....

" En arrivant, on ne voit que la Basse et Haute-ville, et l'on croit que c'est tout Québec. On ne songe ni à Saint-Roch ni à Saint-Sauveur, qui sont derrière, ni aux trois Lévis, qui sont vis-à-vis. Il faut pourtant en tenir grand compte en assignant à Québec son rang parmi les autres villes. Tandis que Lévis voit approcher un avenir brillant, Saint-Roch grandit sans cesse. Saint-Sauveur, au moment où le désastre que nous déplorons est venu le renverser sur des ruines fumantes, s'étendait rapidement. Québec est donc comme un groupe de villes.

" Cette population de Saint-Roch et de Saint-Sauveur, si douloureusement éprouvée, est pleine d'énergie et de vitalité. C'est peut être la plus profondément, la plus exclusivement canadienne de tout le pays. Gaie et ardente, elle a conservé et comme retrouvé le caractère français. Les jours de fêtes, elle sort de la ville et se répand dans la campagne. On se croirait dans les environs de Marseilles ou de Bordeaux, si la nature n'était ici bien plus belle que là-bas.

" Saint-Roch et Saint-Sauveur, ainsi que Lévis sont l'avenir de Québec.

" Montréal est la capitale commerciale du Canada, Québec est la ville des grands souvenirs de notre histoire. C'est là où notre nationalité à commencée, et pendant un demi siècle, la ville de Champlain a abrité dans ses murs le Parlement national du Bas-Canada, à qui nous devons la liberté. Ne jetons jamais sur ce passé un voile que la postérité lèverait pour nous condamner ; ne laissons s'effacer de notre mémoire aucun souvenir, ne laissons se lézarder aucun monument....."

Fabre a été reçu avocat mais ne s'est jamais occupé de sa profession : il s'est constamment livré au journalisme. Aussi est-il rompu à la politique.

Il est regrettable à tous les points de vue, que l'on ait préféré à un aussi beau talent, une médiocrité cousue d'or. Le proverbe qui dit : " Bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée," devrait toujours être présent à l'esprit des électeurs quand les candi-

dats sollicitent leurs suffrages. S'il agissait ainsi, le peuple ne jugerait pas un candidat d'après son ramage, ni, surtout, son plumage, mais suivant le plus ou moins de talent et de mérite qu'il peut faire valoir. Si, dans la dernière lutte électorale du comté de Québec, le choix des électeurs eût été fait de cette manière, on aurait été certainement témoin d'un résultat bien différent de celui qui a été obtenu, grace à notre déplorable système électoral.

Le comté de Québec a été autrefois représenté en Parlement par un gentilhomme instruit et sympatique aux Canadiens-Français, l'honorable John Neilson ; dans la personne de l'honorable Chauveau, ce comté trouva une de nos plus belles intelligences littéraires sinon un homme d'état du premier ordre ; aujourd'hui ce beau comté, si l'on en juge par le résultat de la dernière élection, semble être, comme beaucoup d'autres circonscriptions électorales, de plus en plus malheureux dans le choix de ses représentants. Venu à la dernière heure, malgré lui, et sur les plus pressantes sollicitations des plus notables électeurs de ce comté, quand son adversaire était inutilement à l'œuvre depuis plusieurs mois, Fabre qui avait les plus grandes chances de succès, les plus belles perspectives de victoire, fut néanmoins laissé de côté. Au journaliste le plus lettré, le plus gentilhomme de la presse canadienne, on lui a préféré une riche nullité, un jeune homme inconnu et qui n'avait donné aucune preuve de savoir ou d'expérience politique. Le comté de Québec a certainement perdu au change ; car, si le talent, l'énergie et les connaissances de Fabre sont incontestables et incontestées même par ses adversaires, et que le choix d'un tel homme

comme député eût été un heureux et profitable événement, (sans calembourg!) et un honneur pour ses constituants, nous ne voyons vraiment pas trop comment son riche mais insignifiant adversaire pourra les dédommager.

Ayant accepté la lutte malgré lui, Fabre apprit sa défaite sans surprise comme sans chagrin. Il reçut la nouvelle le plus philosophiquement du monde. Quand tant d'autres se seraient arraché les cheveux de désespoir, il a accueilli ses amis et ses partisans découragés avec le sourire et le calme du philosophe qui ne s'arrête pas à s'affliger sur les contrariétés passagères du moment, mais qui compte sur l'avenir pour reprendre sa revanche.

Fabre tient dans la presse canadienne le sceptre que Girardin a conquis dans le journalisme parisien. Des écrivains comme ceux là, sont une bonne fortune et une gloire pour le pays qui les possède.

## DE GASPÉ.

Il y a environ douze ans, nous passions, un jour, dans la rue Desjardins, à Québec, rue étroite et tortueuse qui n'a d'autre titre à la curiosité du touriste que l'avantage de le conduire à la petite église des Ursulines où se trouve l'épitaphe en marbre blanc, érigée en l'honneur de Montcalm. Devant nous marchaient gravement et à pas comptés deux respectables vieillards. Comme ils étaient engagés dans une conversation qui semblait les intéresser beaucoup, ils avaient ralenti leur pas, d'ordinaire peu accéléré. La voie n'était guère large et nous dûmes attendre une occasion favorable pour les dépasser sans les heurter ou sans être obligé de poser le pied à côté du trottoir. Pendant que nous attendions ainsi, nous fûmes dans l'obligation d'entendre et d'écouter un lambeau de conversation des deux promeneurs.

—" Oui, mon cher ami, disait l'un d'eux, je désirerais beaucoup, moi aussi, laisser des Mémoires ; les matériaux ne me manquent point, certes, mais mêlé à des événements politiques dont beaucoup d'acteurs sont encore vivants et le seront probablement encore lorsque je ne serai plus, je crains d'irriter leur susceptibilité ombrageuse en les jugeant non d'après leur désir, leur caprice, mais celon la justice et la vérité. Je préfère donc me taire plutôt que de soulever des tempêtes ! Mais quant à vous, mon cher ami, c'est bien différent ; vous pouvez publier vos mémoires qui seront d'autant plus intéressants que vous ne serez pas oubligé d'être sévère....."

En ce moment, les deux vieillards s'arrêtèrent à l'encoignure des rues Desjardins et Du Parloir, et il nous fut permis de passer outre.

Nous ne prétendons pas avoir rapporté textuellement ce lambeau de conversation, mais nous pouvons certifier en avoir rendu à peu près le sens exact et complet. Nous avions tout à fait oublié cette rencontre et cette conversation, lorsque plusieurs années plus tard, nous lûmes dans les journaux que les *Anciens Canadiens* et les *Mémoires* de De Gaspé allaient paraitre.

Cette conversation saisie à l'improviste et pour ainsi dire à la volée, nous revint alors soudainement à la mémoire, et nous reconnûmes que les deux vieillards que nous avions, par hasard, rencontrés, étaient deux de nos plus belles gloires nationales : l'honorable N. A. Morin et Philippe-Aubert De Gaspé !

Tous deux sont morts, hélas ! mais leur souvenir ne périra jamais. L'un a gravé son nom sur le piédestal de nos libertés politiques en rédigeant sous l'œil de Papineau, les immortelles 92 résolutions ; et l'autre à élevé un monument littéraire qui sera lu et admiré tant qu'il y aura un Canadien-Français capable de le lire et, surtout de l'apprécier !

De Gaspé, (Philippe-Aubert) naquit à Québec, le 30 octobre 1786. Il est le père de cet autre de De Gaspé, l'auteur de *L'influence d'un livre*, qui est mort jeune après avoir laissé des preuves qu'il aurait pu devenir l'un de nos plus beaux talents littéraires La famille de De Gaspé, originaire de France comme l'indique son nom, appartenait à la noblesse, et vint s'établir au Canada dès les premiers temps

de la fondation de la colonie. Elle joua un rôle aussi important qu'honorable avant et après la conquête.

L'auteur des *Anciens Canadiens* a demeuré longtemps à Saint-Jean-Port-Joly, magnifique paroisse dont il était le seigneur bienfaisant et aimé. Le souvenir qu'il y a laissé est celui d'un gentilhomme et d'un bon citoyen. L'illustre écrivain a aussi accupé pendant longtemps, autrefois, l'importante charge de *Sherif* de Québec, et, coïncidence bizare, le même emploi est encore aujourd'hui rempli par l'un des gendres du regretté défunt : l'honorable Charles Alleyn.

Pendant de longues années après qu'il eût cessé d'être *Sherif*, l'auteur des *Anciens Canadiens* et des *Mémoires* mena une existence paisible et retirée. Il ne songeait guère à immortaliser son nom dans les lettres canadiennes. Ce ne fut que quelques années avant sa mort qu'il se décida tout à coup—et fort heureusement on peut le dire,—à doter notre littérature nationale de ces deux ouvrages qui en sont et seront toujours les ornements les plus beaux et les plus utiles.

Voici en quels termes il annonce au lecteur cette détermination, dès la première page des *Anciens Canadiens :*

.....

" Ce chapitre peut, sans inconvénient, servir en partie, de préface, car je n'ai nullement l'intention de composer un ouvrage *secundum artem ;* encore moins de me poser en auteur classique. Ceux qui me connaissent seront, sans doute, surpris de me voir commencer le métier d'auteur à soixante-et-seize ans, je leur dois une explication. Quoique fatigué de toujours lire, à mon âge, sans grand profit, ni pour moi, ni pour autrui, je n'osais cependant passer le Rubicon ; un incident assez trivial m'a décidé.

" Un de mes amis, homme de beaucoup d'esprit, que je rencontrai, l'année dernière (1862) dans la rue Saint-Louis de cette bonne ville de Québec, me saisit la main d'un air empressé, en me disant :—' Heureux de vous voir, j'ai conversé ce matin avec onze personanges ; eh bien ! mon cher, tous êtres insignifiants ! pas une idée daus la caboche !' Et il me secouait le bras à me le disloquer.—' Savez-vous, lui dis-je, que vous me rendez tout fier, car je vois, à votre accueil chaleureux, que je suis l'exception, l'homme que vous attendiez pour....'—Eh oui, mon cher, fit-il, sans me permettre d'achever ma phrase, ce sont les seules paroles spirituelles que j'aie entendues ce matin ! Et il traversa la rue pour parler à un client qui se rendait à la cour : son douzième imbécile, sans doute.

—" ' Diable ! pensais-je, il parait que les hommes d'esprit ne sont pas difficiles, si c'est de l'esprit que je viens de faire : j'en ai alors une bonne provision ; je ne m'en étais pourtant pas douté.'

" Tout fier de cette découverte, et me disant à moi-même que j'avais plus d'esprit que les onze imbéciles dont m'avait parlé mon ami, je vole chez mon libraire, j'achète une rame de papier *foolscap*,—c'est-à-dire, peut-être, *papier-bonnet* ou *tête de fou*, comme il plaira au traducteur,—et je me mets à l'œuvre.

" J'écris pour m'amuser, au risque de bien ennuyer le lecteur qui aura la patience de lire ce volume ; mais comme je suis d'une nature compatissante, j'ai un exellent conseil à donner à ce cher lecteur : c'est de jeter promptement le malencontreux livre, sans se donner la peine de le critiquer : ce serait lui accorder trop d'mportance, et, en outre, ce serait un labeur inutile pour le critique de bonne foi, car à l'encontre de ce vieil archevêque de Grenoble, dont parle Gil Blas, si chatouilleux à l'endroit de ses homélies, je suis, moi, de bonne composition : et au lieu de dire à ce cher critique : ' je vous souhaite toutes sortes de prospérités avec plus de goût,' j'admettrai franchement, qu'il y a mille défauts dans ce livre, et que je les connais.

" Quant au critique malveillant, ce serait pour lui un travail en pure perte, privé qu'il serait d'engager une polémique avec moi. Je suis, d'avance, bien peiné de lui enlever cette douce jouissance et de lui rogner si promptement les griffes. Je suis très vieux et paresseux avec délices, comme le Figaro d'ironique mémoire. D'ailleurs, je n'ai pas assez d'amour propre pour tenir, le moins du monde, à mes productions littéraires. Consigner quelques épisodes du bon vieux temps, quelques souvenirs d'une jeunesse, hélas ! bien éloignée, voilà mon ambition.

" Plusieurs anecdotes paraitront sans doute, insignifiantes et puériles à bien des lecteurs ; qu'ils jettent le blâme sur quelques-uns de nos

meilleurs littérateurs, qui m'ont prié de ne rien omettre sur les mœurs des anciens Canadiens. 'Ce qui paraitra insignifiant et puéril aux yeux des étrangers, me disaient-ils, ne laissera pas d'intéresser les vrais Canadiens, dans la chronique d'un septuagénaire, né vingt-huit ans seulement après la conquête de la Nouvelle-France.'

" Ce livre ne sera ni trop bête ni trop spirituel : trop bête ! certes, un auteur doit se respecter tant soit peu. Trop spirituel ! il ne serait apprécié que des personnes qui ont beaucoup d'esprit, et, sous un gouvernement constitutionel, le candidat préfère la quantité à la qualité.

" Cet ouvrage sera tout canadien par le style, il est malaisé à un septuagénaire d'en changer comme il ferait de sa vieille rédingote pour un paletot à la mode de nos jours.

" J'entends bien avoir, aussi, mes coudées franches et ne m'assujétir à aucune règles prescrites,—que je connais d'ailleurs,—dans un ouvrage comme celui que je publie. Que les puristes, les littérateurs émérites, choqués de ces défauts, l'appellent roman, mémoire, chronique, salmigondis ou pot pourri, peu m'importe !....."

Eh ! bien, vraiment, si c'est là le style d'un auteur septuagénaire, ce n'est certainement pas celui d'un *imbécile*, et son ami l'avocat aura sans doute trouvé, comme beaucoup d'autres, que la lecture des deux ouvrages de De Gaspé, est encore plus attrayante et plus spirituelle que sa conversation. Sa plume joint la légèreté et la vigueur de celle du jeune homme à la bonhomie et à l'expérience de celle du vieillard.

Parlons d'abord des *Anciens Canadiens*. C'est un roman sans aucune des prétentions du romantisme, mais simplement calqué sur notre histoire nationale et les mœurs canadiennes du dernier siècle. Ce livre renferme plusieurs anecdotes légendaires et entremêlées de beaucoup de traditions de familles. C'est une peinture correcte, vive et animée, bien que très naturelle, de ce bon vieux temps où les mœurs et les usages avaient encore quelque chose de patriarcal.

Ce qui ajoute encore à la valeur de ce livre déjà si intéressant sous tant de rapports, ce sont les quelques

soixante pages de *Notes et éclaircissements* qui, publiées à la fin du volume, deviennent pour le lecteur avide de renseignements historiques, une source de matériaux aussi curieux qu'instructifs. Plusieurs points d'histoire jusqu'alors obscurs, y sont éclaircis ou expliqués d'une manière aussi lucide que savante.

Cet excellent ouvrage a été traduit en anglais, et méritait certainement à bon droit de l'être.

Les *Mémoires* de De Gaspé sont certes bien différents de ceux de Saint-Simon. Notre illustre compatriote était d'abord et, avant tout, Canadien par le style et par les sentiments. On rechercherait donc inutilement dans son livre la moindre allusion à scandale comme on en rencontre si souvent dans les *Mémoires* de la plupart des écrivains d'outre-mer. De Gaspé se montre, dans son livre, un conteur aimable, sans prétention aucune. Il fait du lecteur son ami, son compagnon de causerie, le confident de ses souvenirs joyeux ou tristes, de ses regrets et de ses espérances. Le but de ses *Mémoires* n'est pas de mordre ou de déprécier la vie privée de ceux qui sont en cause, comme tant d'écrivains ont la manie ou plutôt la méchanceté de le faire. Sa plume n'a pas de fiel ; elle court librement et sans arrière pensée. Il écrit, non pas pour faire parler de lui comme écrivain, mais pour sauver de l'oubli ce que lui, le seul survivant peut-être d'une triste et glorieuse époque, a pu voir et juger. Il raconte, avec esprit et bonhomie. Ce n'est pas un critique acerbe, mais un causeur bienveillant, qui laisse tomber avec finesse, avec bonté, un à un, ses nombreux et intéressants souvenirs.

Alphonse Karr a dit, un jour, que s'il avait la main

pleine de vérités, il ne voudrait pas l'ouvrir. De Gaspé s'est montré moins difficile et plus prodigue. Il possédait des trésors de souvenirs : il les a répandus à profusion, et ses compatriotes se sont empressés de les recueillir et les conserveront avec respect et admiration.

Les *Anciens Canadiens* et les *Mémoires* sont deux ouvrages que l'on lit avec plaisir et profit. Il y a du La Fontaine dans la manière de raconter de De Gaspé.

Qui mieux que lui pouvait raconter avec plus d'exactitude et de facilité les événements de son époque ? Né 28 ans à peine après la conquête du pays par les Anglais, il a connu ceux qui avaient été témoins des victoires et des désastres de la France dans les derniers temps de sa domination en Canada. Tenant par sa famille à la noblesse canadienne, et plus tard, après la conquête, pouvant, grâce à sa position sociale élevée dans le pays, voir, étudier et juger une foule de personnages qui, par le rang, la beauté, la fortune ou le talent, faisaient les ornements ou les délices de la cour vice-royale et qui emcombraient les salons du célèbre et galant prince Edouard ou des gouverneurs anglais qui ont successivement gouverné le pays ; il a été, plus qu'aucun autre Canadien, en état de pouvoir écrire avec justice et vérité les mémoires de son temps. Aussi s'est-il acquitté de sa tâche avec impartialité et d'une manière tout à fait heureuse.

Il a fait revivre, dans ses *Mémoires*, cette société si gaie, si brillante, si aristocratique ; il a décrit la splendeur de ses fêtes, de ses parties de plaisirs, de ses chasses, de ses bals, de ses promenades de la Grande-Allée ; il a buriné avec sa plume facile de

chroniqueur aimable et véridique, les traits de tous ces hôtes illustres qui furent, pour la plupart, ses amis; il a raconté l'existence fastueuse et souvent menée à grands guides des habitués de la *Holland-House*, génération chevaleresque, mais se livrant aux plaisirs avec autant d'ardeur qu'à la gloire !

De Gaspé n'a pas seulement conservé le souvenir de tous les grands personnages de son époque; il s'est aussi occupé du peuple. Il fait passer sous nos yeux des figures aussi étranges qu'intéressantes, des types aussi curieux que caractéristiques; des individus qui, quoique nés dans l'obscurité, n'en ont pas moins joué, dans leur temps, un rôle marquant soit par leur courage, leur bravoure, leur honnêteté ou leur force physique extraordinaire.

Quand on a lu le récit des exploits de Grenon et de ses pareils, on ne s'étonne plus ensuite des prodiges étonnants qu'accomplirent cette race d'hommes de fer qui résistèrent pendant si longtemps avec de si faibles ressources aux forces innombrables et toujours renaissantes du colosse anglais.

Les *Mémoires* de De Gaspé sont véritablement des souvenirs intimes, des souvenirs de cœur plutôt que des mémoires destinés à remplir le rôle de la critique ou de la satire à l'égard des hommes et des choses de son temps.

Ces *Mémoires* peuvent donc être considérés comme un livre précieux et intéressant. Les Canadiens doivent être aussi fiers de De Gaspé que les Français le sont de Saint-Simon, de l'auteur des *Mémoires d'outre-tombe*, et de maintes autres.

La littérature canadienne compte déjà de dignes

représentants, dans la poësie, dans l'histoire, dans le roman, dans le journalisme, la botanique, l'ortithologie, etc., etc., seul le genre épistolaire n'est pas représenté. Cet art est négligé. Pour en retrouver des modèles, il faut fouiller dans les archives des anciennes familles canadiennes. Nous ne manquons pourtant pas d'écrivains capables de marcher sur les traces de madame de Sévigné.

De Gaspé est le seul Canadien, croyons-nous, qui a publié des mémoires. La chronique littéraire et les lettres épistolaires sont donc deux genres sinon inconnus du moins très peu cultivés en Canada.

Les *Mémoires* de Joinville, de la duchesse d'Abrantès, de madame de Staël, de Bourrienne, de Chateaubrilland, et de beaucoup d'autres, ont fait et font encore les délices des lecteurs français ; les *Mémoires* de De Gaspé sont destinés produire les mêmes résultats dans notre classe instruite.

L'auteur des *Mémoires* était un beau et grand vieillard, portant bien sa verte vieillesse et qui rappellait de toutes manières les anciens Canadiens. C'était dans toute l'acception du mot, un parfait gentilhomme. Au milieu de notre génération, il était comme le type le plus accompli de celle qui parut lorsque le dernier siècle s'éclipsa. Son souvenir est maintenant aussi impérissable que le mérite de ses deux magnifiques ouvrages est immortel.

## L'ABBÉ H. R. CASGRAIN.

Nous nous trouvions, un jour de l'été dernier, dans les vastes ateliers de M. Desbarats, celui que l'on qualifie à juste titre de Mécène canadien. Admirant tour à tour l'ordre, la bonne tenue et la richesse de l'établissement, nous nous abandonnions à des idées philosophiques sur le progrès que les arts et la littérature ont fait en Canada, depuis quelques années, grâce à l'énergie, à l'esprit d'entreprise et à la libéralité de M. Desbarats, quand tout à coup, la porte de la salle où nous nous étions fait transporter,* s'entr'ouvrit et livra passage à un homme d'une assez haute stature et qui paraissait âgé d'environ quarante ans. Au premier coup d'œil, nous reconnûmes, à l'habillement, un prêtre dans la personne du visiteur.

Il s'avança d'un air libre et confiant, le buste droit et la démarche dégagée. On devinait de suite qu'il connaissait le monde et qu'il était partout un peu chez lui.

Un feutre noir couvrait sa tête, et les besicles vertes qu'il portait, nous apprirent qu'il avait le malheur d'être quêlque peu affligé de cécité. Nous pensâmes aussitôt à Milton et à Thierry. Heureusement que celui qui était alors devant nous, n'est pas complètement privé de la lumière du soleil, comme l'était le chantre du *Paradis perdu* ou l'auteur de l'*Histoire de la conquête d'Angleterre*, et il faut espérer qu'il ne le sera jamais. Ce qui dans notre esprit plaçait encore

* L'auteur ne peut marcher.

d'avantage ce visiteur au même rang que ces deux grands génies que nous venons de nommer, c'était l'affinité ~~[illegible]~~ qu'ils ont entre eux; car l'auréole de la gloire littéraire qui couronne déjà depuis longtemps les deux premiers, a commencé à briller aussi pour le troisième.

Le teint bronzé du visiteur, son air franc, ouvert, ses allures vives, animées, sans gène et sans façons, le faisaient ressembler à un voyageur Canadien, ou à un missionnaire revenant de quelque contrée lointaine. Tout plaisait, attirait et intéressait dans cet inconnu qui, malgré un apparence quelque peu cavalière, avait néanmoins les manières distinguées. d'un gentilhomme campagnard. Il portait sur toute sa personne le cachet de la franchise et de l'énergie.

Bientôt le prote l'aperçut, et, l'appelant par son nom, s'empressa de lui faire les honneurs de l'établissement Desbarats.

Ce nom, nous le déclinerons dans un instant, mais disons de suite que ce qui frappa le plus notre esprit dans cette rencontre fortuite, fut une parole qui, tombée des lèvres de ce visiteur, jusqu'à ce moment à nous personnellement inconnu, nous le montra dans tout son jour et sous son véritable aspect. Comme le prote lui témoignait son étonnement de le voir si ardent au travail, malgré la grande faiblesse de sa vue, il répondit vivement et d'une manière énergique:

—" Ah! c'est que voyez-vous, je suis toujours le même, et je me dis sans cesse comme l'Anglais: *Keep up your spirits!*"

Ces quatre mots nous convainquirent que nous

avions devant nous un homme de cœur et de persévérance. Comment pouvait-il en être autrement, puisque nous avions l'honneur de voir celui qui, de nos jours, a contribué, peut-être plus qu'aucun autre, à réhausser l'état de notre littérature nationale: le biographe, l'ami de Garneau et de Parkman, en un mot, l'abbé H. R. Casgrain!

Cet éminent écrivain, fils de feu l'honorable Charles Casgrain, chef d'une des plus anciennes et des plus respectables familles du pays, naquit en 1831, à la Rivière-Ouelle, jolie et florissante paroisse du comté de Kamouraska, sur la rive sud du majestueux Saint-Laurent. Il étudia d'abord au collége de Sainte-Anne-de-la-Pocatière et termina ses études au séminaire de Québec.

Vers 1853, il quitta ce dernier collége, et, pendant quelque temps, étudia l'art d'Esculape, mais bientôt, abandonnant la profession médicale, il se retira au Grand Séminaire de Québec, pour y apprendre la théologie. Trois ans plus tard, il était reçu prêtre. Il fut d'abord, pendant quelque temps, professeur au collége de Sainte-Anne, et nommé ensuite vicaire à la cathédrale de Québec, où il exerce encore le ministère sacré, tout en se livrant au culte et à l'étude des lettres.

Depuis longtemps, l'abbé Casgrain s'occupe de littérature et d'études archéologiques; aujourd'hui encore, malgré la pénible et cruelle infirmité qui le prive presque de l'usage de la vue, il consacre ses heures de loisir à ses études favorites. De concert avec son ami et émule, feu l'abbé Laverdière, archéologue aussi érudit que modeste, qu'une mort préma-

turée vient d'enlever à l'Eglise et aux lettres, il a doté notre littérature nationale de deux magnifiques et précieux ouvrages : *Les Œuvres de Champlain* et *Le Voyage de Jacques-Cartier.*

La publication de deux œuvres aussi importantes, aussi précieuses, suffirait seule pour immortaliser ceux qui l'entreprirent, s'ils n'avaient pas encore d'autres titres à l'estime et à l'admiration des amis des lettres en ce pays.

L'abbé Casgrain a fait un voyage en France, au sujet du tombeau de Champlain, et l'on se rappelle la discussion orageuse que soulevèrent la recherche et la découverte de cette tombe immortelle du fondateur de Québec. Feu l'abbé Laverdière, l'abbé Casgrain, et surtout M. Drapeau et le rédacteur du *Journal* de Québec, soutinrent le feu de cette polémique de savants et d'antiquaires.

L'abbé Casgrain a reçu du Pape une magnifique croix d'or, en récompense des services qu'il a rendus à la religion comme écrivain.

Critique, poëte, biographe, l'abbé Casgrain s'est révélé dans plusieurs genres, littérateur aussi érudit que brillant.

Comme Montalembert, de la plume duquel il semble avoir hérité, il a écrit aussi un livre religieux qui a fait sa réputation littéraire. *La Vie de la Mère de l'Incarnation* et *L'Histoire de la Vie de Sainte-Elizabeth de Hongrie*, sont deux livres dignes l'un de l'autre. La position sociale de l'une des deux héroïnes était, sans doute, encore plus élevée que celle de l'autre, mais la même similitude dans les aspirations, dans les vertus, dans les afflictions, dans

les œuvres, dans le but religieux, se rencontrent dans ces deux saintes héroïnes, dont l'une fut une reine, et l'autre, fille, femme et mère de nobles.

Le récit des labeurs, des déboires, des misères, des privations et des infortunes de cette femme héroïque, a quelque chose de romanesque et d'austère à la fois. Tour à tour épouse, mère et veuve, à un âge où la femme à besoin d'un guide et d'un protecteur ; alliée à l'une des premières familles de la noblesse de France, elle abandonna famille, pays, honneurs et richesses pour venir s'ensevelir dans les solitudes du Nouveau-Monde, et consacrer le reste de son existence à des fins religieuses et d'éducation.

On conçoit que ce livre n'est guère fait pour les esprits indifférents ou les cœurs sceptiques. Il est tout imprégné de mysticisme religieux. Le parfum du cloitre et l'arôme de la prière s'en exhalent à chaque page. L'ascétisme le couvre de ses blanches et chastes ailes. Voilà pourquoi les gens qui ne connaissent que les jouissances et les frivolités du monde, ne pourront pas l'apprécier. Ils ne le comprendront pas et surtout ne pourront en goûter ni le mérite ni la beauté qui représentent, au point de vue religieux, un des nombreux mais non des moins intéressants aspects du caractère national d'autrefois. Tout en admirant les vertus de la femme chrétienne, ils trouveront sans doute, que cette existence toute d'abnégation, de dévouement sans bornes et d'ascétisme—poussé jusqu'aux dernières limites du sacrifice,—d'une mère qui met l'intérêt et le bonheur matériels d'un fils unique au-dessous des intérêts religieux d'une colonie, n'est pas un exemple qui puisse être facilement imité par beaucoup de mères de famille ; qu'à leur point

de vue, c'est trop sacrifier l'amour maternel et l'esprit de famille à l'avenir et au bonheur du prochain ; que les projets, les travaux, les épreuves, les sacrifices de cette mère exceptionnelle, obtiennent leur admiration, mais qu'ils estimeraient encore d'avantage la femme vaillante et vertueuse offerte comme modèle, si, tout en devenant une héroïne, une sainte, elle avait conservé le caractère sacré, inaliénable de mère que Dieu lui avait donné, non pas pour en faire le sacrifice en faveur d'un peuple, mais pour s'en servir au profit d'un enfant unique ; que ce serait méconnaître étrangement l'inépuisable bonté de Dieu et interprêter mal sa volonté divine qui ne peut errer, que de vouloir prétendre qu'il trouvera plus agréable qu'une mère de famille dévoue exclusivement son existence à un pays en sacrifiant l'amour maternel quand Dieu lui ordonne visiblement le contraire, puisqu'il permet l'existence d'un enfant qui reclame toute la tendresse et tous les soins de sa mère ; que nous ne sommes plus au temps où Abraham consentait à immoler Isaac sur l'ordre d'un ange ; qu'enfin il sont de l'avis du spirituel et profond critique, Hector Fabre, qui a dit, en parlant du sacrifice que fit la *Mère Marie de l'Incarnation*, en abandonnant jusqu'à son enfant unique pour se dévouer à la conversion des habitants de la Nouvelle-France :

"Le livre de l'abbé Casgrain ravira bien des cœurs purs, excitera bien des transports d'un pieux enthousiasme, mais il ne trouvera pas de mères qui comprendront ce trait d'héroïsme maternel; elles passeront vite sur cette page."

Tel sera probablement le langage de la plupart des gens du monde; mais ceux qui jugent les choses terrestres au point de vue divin, seront certainement

d'une autre opinion, c'est-à-dire de celle du pieux et brillant panégyriste.

Si, à l'époque de son immense et incomparable sacrifice, cette femme héroïque et vertueuse, qui avait un peu du caractère de la mère des Gracques sous le rapport de l'héroïsme maternel, et qui, au point de vue religieux, avait beaucoup aussi des vertus de Blanche de Castille, eût été fille, ou libre des devoirs qu'imposent la maternité ou les obligations et les intérêts de la famille, ce rigorisme outré dans la préférence qu'elle accorde à un motif religieux au détriment du premier devoir maternel,—préférence que beaucoup de ces personnes auxquelles il est fait allusion plus haut, ne peuvent comprendre ni apprécier entièrement, malgré toute la meilleure volonté du monde, bien qu'elle existe cependant,—ne pourrait plus, croyons-nous, être invoqué comme un argument bien défavorable à l'héroïne.

On pourrait aussi ajouter que pour mieux juger la question, il faut tenir compte des temps et des lieux où s'est accompli ce sacrifice extraordinaire, et faire la part des circonstances exceptionnelles où se trouvaient alors la colonie et la femme héroïque et désintéressée, qui sacrifiait tout pour le bonheur moral de ses habitants. Tel acte, tel fait, tel événement qui, aujourd'hui, paraitrait incompatible avec nos mœurs, nos besoins, nos aspirations, enfin notre état de société, pouvait être, il y a deux siècles, d'une importance et d'une nécessité absolues et devenir praticables sans choquer les sentiments humains, briser les liens ou nuire aux intérêts de famille. La conduite tenue par la *Mère de l'Incarnation*, nous rappelle celle d'un grand nombre de croisés qui, eux

aussi, abandonnaient tout pour aller délivrer le saint-sépulcre ; mais il n'en faut pas conclure que de nos jours une nouvelle croisade pourrait ou devrait être faite. Comme un écrivain l'a dit : autres temps, autres mœurs. Respectons tous les âges, car notre siècle sera jugé aussi et ne sera pas à l'abri de la critique.

Au reste, il n'entre pas dans nos idées de contester à qui que ce soit, sa manière d'apprécier cette question délicate ; nous n'avons ni le temps ni le désir de controverser dans ces pages, au sujet de l'opportunité du sacrifice de l'héroïne en question ; notre but n'a été seulement que de faire remarquer, en passant, la manière de voir d'un certain nombre de personnes du monde à ce sujet. Quand à nous, nous croyons que l'héroïne du beau livre de l'abbé Casgrain est une des plus curieuses, des plus édifiantes et des plus idéales figures de l'histoire religieuse du Canada. Comme la littérature d'un peuple se compose de différentes parties dont l'une des principales est, sans contredit, la partie religieuse, il s'en suit que négliger de reconnaitre l'un de ces aspects formant partie du caractère général, c'est diffigurer celui-ci, c'est-à-dire, le tout ; et que, d'un autre côté, en faire connaitre un aspect religieux ou autre, c'est contribuer à rendre ce tout homogène, familier et le populariser.

C'est sous ce dernier point de vue que nous considérons l'œuvre admirable de l'écrivain dont nous nous essayons de crayonner les principaux traits ; c'est surtout sous le rapport du style et au point de vue littéraire plutôt que des idées et des considérations religieuses, qui ne sont pas de notre compétence, que nous nous faisons un devoir de reconnaitre et de

signaler ce beau livre comme digne d'être lu et étudié.

A première vue, on ne croirait pas rencontrer autant d'attrait à la lecture de ce livre, mais l'auteur a su faire disparaitre l'aridité naturelle du sujet par la grâce et le fini de son style imagé. Celle que l'on a surnommé la Sainte-Thérèse de la Nouvelle-France, a trouvé un digne et éloquent panégyriste dans la personne de l'abbé Casgrain. La plume qui a écrit l'histoire de la *Mère Marie de l'Incarnation*, est une plume poétique et nationale qui se trempe dans des eaux limpides et toujours resplendissantes. Sa muse s'abreuve à une source pure et féconde. En France, l'abbé Casgrain aurait été considéré comme digne de figurer à côté du père Gratry.

Si la France s'enorgueillit avec droit d'avoir donné le jour à Blanche de Castille, à Jeanne D'Arc, à Jeanne Hachette, à madame Rolland, à Charlotte Corday; le Canada se glorifie avec non moins de raison de compter parmi ses femmes qui s'illustrèrent par la vertu et la pratique du bien, madame d'Youville, madame de la Pelleterie, les Marguerite Bourgeois, les demoiselles Le Ber, Mance,—et combien d'autres! —qui furent véritablement des héroïnes! Car, l'on peut dire sans exagération, que sous la domination française en ce pays, les femmes canadiennes contribuèrent, au moins pour une bonne moitié, à édifier l'édifice national. Ce furent elles qui inspirèrent et soutinrent de leur parole, et souvent de leur exemple, les héros qui défendirent si vaillamment le sol du Canada. Pour que nos ancêtres devinsent des héros, il fallait nécessairement que leurs femmes possédassent aussi l'*amour sacré* de la patrie et fussent,

sous tous les rapports, leurs émules et leurs égales. Au reste, on n'a qu'à lire l'histoire du pays pour s'en convaincre.

C'est en écrivant de main de maitre, au point de vue religieux, l'histoire de la vie de la plus marquante de ces héroïnes, que l'abbé Casgrain a voulu élever un monument littéraire qui, dès son apparition, est devenu national. Il a mis dans cette œuvre tout son esprit et tout son cœur. Entrant dans le domaine des lettres canadiennes, la croix d'une main et la lyre de l'autre, il a tracé au milieu des fleurs déjà écloses de notre parterre littéraire et national, un sentier large, riche et correct, en harmonie avec ses goûts classiques quelque peu empreints, cependant, de la manière pittoresque d'écrire de l'école romantique, mais d'après ses idées et à son point de vue. L'abbé Casgrain possède une imagination pour ainsi dire orientale, qui nous rappelle les poëtes arabes.

Outre l'*Histoire de la Mère de l'Incarnation*, l'abbé Casgrain a publié *Les Légendes* dont nous parlerons dans un instant. On doit aussi à sa lyre un joli volume de poësie qu'il a modestement intitulé : *Les Miettes Poëtiques*, mais qui sont plutôt des fleurs fraiches et parfumées. Ce livre pourrait être intitulé : *Les paillettes d'or.*

Il a aussi traduit en vers avec un rare bonheur le magnifique poëme du *Chateau de Chillon*, dû à la muse du chantre de *Child Harold.* Cette belle traduction a été publiée, l'année dernière, sur *L'Opinion-Publique.*

Que dire maintenant de ses charmantes biographies de Garneau, de De Gaspé, de Ferland, de Falardeau,

d'Aubry, de Livernois et de Parkman, sinon qu'elles feraient honneur à Hippolyte Castille ou à Eugène de Mirecourt. On trouve dans ses appréciations littéraires une largeur de vues dans les idées, une ampleur et une pureté de forme dans le style qui plaisent, intéressent et charment tout à la fois.

Sa phrase a une tournure toute française et son style porte l'empreinte littéraire et l'allure franche et dégagée de celui de l'écrivain parisien. Rien de défectueux ni d'entortillé dans sa phrase que l'on trouve toujours brillante et correcte. C'est un limpide ruisseau qui coule libre et tranquille à l'ombre d'un feuillage riche et varié.

Placé au-dessus des luttes et des intrigues de la politique; voué par goût et par devoir aux vertus du sacerdoce, il apparait comme écrivain, entouré de tout ce qui constitue le génie réel qui se montre modeste parce qu'il est fort et sur de lui-même. Devant un pareil talent, la critique se trouve à l'aise et parfaitement libre, car si l'appréciation du mérite littéraire est toujours une tâche délicate et difficile, elle n'est certainement pas, dans le cas actuel, ni épineuse, ni ingrate. On n'est pas obligé de manquer ni à la justice, ni à la vérité pour apprécier l'écrivain selon son mérite. Ce n'est pas du clinquant que l'on voit, mais du solide et du réel que l'on admire. On peut différer d'opinion avec lui, sur certaines idées, certains points, certaines questions; mais on chercherait en vain dans ses biographies un endroit qui prête le moins du monde à la malveillance ou à la partialité. Sa plume est une plume loyale, son esprit un esprit correct, et son cœur un cœur droit.

L'appréciation qu'il a faite du mérite littéraire de

Chauveau et de plusieurs autres de nos écrivains, dans sa *Critique Littéraire*, est en ce genre un modèle sévère, mais impartial et correct. Il les a jugés en connaisseur et tout en leur rendant justice. Son jugement restera et fera loi en matière littéraire. S'il a mécontenté quelques esprits ombrageux, trop exigeants et beaucoup trop jaloux de leur mérite littéraire, il a, en revanche, satisfait à toutes les exigences de la saine et juste critique.

*Les Légendes Canadiennes* que l'auteur a publiées en 1861, se composent de trois récits légendaires: *Le Tableau de la Rivière-Ouelle*, *Les Pionniers et la Jongleuse*. C'est une œuvre d'imagination. L'auteur prend occasion de décrire dans la première légende, les beautés incomparables des endroits les plus poëtiques de la rive sud de notre beau fleuve Saint-Laurent; et, dans les deux autres, il rapporte quelques uns des sanglants et atroces épisodes dont les féroces Iroquois se rendirent si souvent coupables envers les premiers colons de la Nouvelle-France. Le style de l'ouvrage, bien que brillamment imagé, rappelle pourtant aussi beaucoup la manière des écrivains du 17me siècle. On a reproché comme un défaut à l'écrivain d'être trop prodigue d'imagination; mais cette exubérance de métaphores, de séve littéraire, pour ainsi dire, est un défaut qui, appliqué avec prudence et à propos, peut devenir une grande et belle qualité, ce qui, du reste, a été compris par l'auteur, si l'on en juge par son *Histoire de la Mère de l'Incarnation* qui est de beaucoup supérieure aux *Légendes* comme fond et comme forme. Le dernier ouvrage, qui est le premier essai de l'auteur, ne peut certainement pas être mis au même rang que l'*Histoire de la Mère*

*de l'Incarnation*. On ne pourrait pas se montrer juste envers l'écrivain, si on ne le jugeait que par *Les Légendes*, qui furent, pour ainsi dire, son début dans les lettres. L'auteur s'est ensuite élevé d'avantage dans ses autres écrits subséquents.

Si *Les Légendes* doivent céder le pas à l'*Histoire*, elles renferment aussi, cependant, beaucoup de qualités qui les font lire avec plaisir et intérêt. En un mot, *Les Légendes* sont plus romantiques, et l'*Histoire* plus classique.

Nous regrettons de n'avoir pu nous procurer une copie de ce dernier livre pour en reproduire un extrait, car tous les exemplaires ayant été brûlés chez M. Desbarats, à Ottawa, il est maintenant très difficile de s'en procurer une copie.

L'abbé Casgrain est un travailleur laborieux et infatigable, et si l'on tient compte des difficultés presqu'insurmontables qu'il éprouve par suite de la faiblesse de sa vue, on est vraiment tout étonné de voir son imagination riche et féconde produire tant et de si nombreux et de si brillants écrits.

On ne saurait trop applaudir aux efforts de ceux qui, comme l'abbé Casgrain, par amour des lettres et dans le but de stimuler le goût littéraire et d'augmenter les trésors de notre littérature nationale, se dévouent à l'étude et se livrent à des recherches laborieuses et pénibles pour sauver de l'oubli tant de richesses que renferme l'histoire du Canada.

Répandons donc, à son exemple, parmi nous, autant que possible, le goût du *bon*, du *beau* et du *vrai ;* trois choses que nous pouvons trouver si abondamment dans notre histoire nationale qui, proportion gardée,

est assurément la plus riche en péripéties de tous genres, la plus émouvante et la plus héroïque après celle de France, notre première et toujours bien-aimée mère patrie !

Fouillons les mines inépuisables que nous offre notre glorieux et émouvant passé. Les héros, les martyrs, les gloires, dans tous les rangs de cette société si chevaleresque d'autrefois, ne se comptent pas : ils se nomment légion ! Notre magnifique épopée, œuvre de nos aïeux, est pour ainsi dire ruisselante de poësie, d'idéal et de merveilleux chrétien et n'attend que des poëtes dignes d'elle pour la chanter ! Nous nous trompons : nos poëtes, nos écrivains dans tous les genres, nous les avons ; il ne nous reste plus qu'à les encourager, et au premier rang brille celui qui fait le sujet de cette biographie.

## L'ABBÉ HOLMES.

Dès que la révolution éclata à Paris, en 1848, elle se répandit aussitôt de tous côtés comme une trainée de poudre. Rome, Vienne, Berlin, Bruxelles, ressentirent le choc. L'Italie fut comme sur un volcan encore plus terrible et plus dangereux que le Vésuve.

Afin de laisser passer la tempête et d'attendre des jours plus calmes, Pie IX avait quitté le Vatican et s'était retiré à Gaëte, dans les états du roi de Naples. Garibaldi, Mazini et leurs partisans tenaient tête au général français Oudinot, qui assiégeait la ville des Césars et la capitale des Papes. La catholicité était en deuil, et dans toutes les chaires catholiques on racontait aux fidèles les malheurs du successeur de Saint-Pierre. A Québec, l'abbé Holmes fut choisi pour donner une série de conférences dans la chaire de la cathédrale de cette ville, à propos des graves événements qui bouleversaient alors le monde, et désolaient particulièrement l'Eglise.

La circonstance était mémorable et solennelle, car jamais peut-être, la position de la papauté n'était apparue plus critique.

Pour traiter de pareils événements, il fallait un prédicateur d'un talent hors ligne et d'un savoir incommensurable. L'abbé Holmes seul, peut-être, pouvait remplir toutes les conditions exigées pour un tel rôle, et l'on peut dire qu'il s'acquitta de sa tâche difficile à la satisfaction de ses supérieurs et des fidèles.

La cathédrale de Québec ne peut certainement pas être comparée à Notre-Dame de Paris ou même à celle de Montréal. Son portail en pierre de taille surmonté, depuis 25 ans, d'une seule tour encore inachevée, lui donne l'apparence d'un géant écrasé qui n'a qu'un bras. Ses autres murailles blanchies à la chaux, rappellent bien l'époque triste, quoique glorieuse, où elle fut rebatie. Mais si l'extérieur de l'édifice ne frappe pas la curiosité et ne provoque pas l'admiration du visiteur, en revanche, l'intérieur mérite une mention spéciale, et a droit de fixer l'attention du touriste et du connaisseur. Il y a d'abord de chaque côté des murs de la nef, une gallerie de tableaux de prix, dus au pinceau d'artistes d'un grand talent; et puis, le dôme peint de couleur d'or qui est comme suspendu au-dessus du chœur, est d'un aspect sévère et grandiose qui produit un très bel effet.

La chaire convenablement placée dans l'endroit le plus propice dans un temple divisé plus pour contenir autant de monde possible que pour rencontrer les règles de l'acoustique et la commodité des fidèles, est simplement mais assez artistiquement travaillée, et offre un coup d'œil ravissant. Mais ce qui donne du prix et du relief à cette tribune sacrée, c'est que les plus éloquents prédicateurs canadiens l'ont illustrée. De cette estrade se sont fait entendre les Plessis, les Proulx et maints autres, sans compter des prédicateurs étrangers, tels que les de Nancy et les de Charbonnel.

Celui qui devait se faire entendre en 1848, était certes digne de leur succéder. Aussi était-ce bien l'opinion générale, si l'on en juge par le nombre et

la position de la majorité des auditeurs qui suivirent ses conférences. Tant qu'elles durèrent, il y eût foule, chaque dimanche, à la vieille cathédrale de la ville fondée par Champlain. On s'empressait, on courrait, pour ainsi dire, pour pouvoir entendre le grand prédicateur canadien.

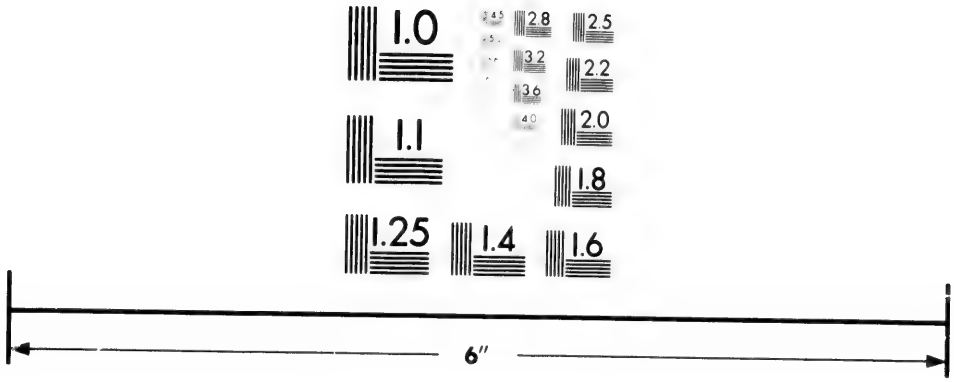
Les conférences avaient lieu après vêpres, à trois heures, mais deux heures avant l'arrivée du prédicateur, toutes les places étaient prises. Son arrivée était attendue avec la plus vive impatience, et son apparition dans la chaire était accueillie par le silence le plus absolu, le plus religieux. On avait hâte de le voir et surtout de l'entendre. Dès qu'il paraissait dans la chaire, dès qu'il avait parlé, on aurait pu entendre bourdonner une mouche, tant l'attention des auditeurs était concentrée sur lui. On semblait craindre que le moindre bruit ne fit perdre une seule de ses éloquentes paroles, une seule de ses pittoresques expressions, ou de ses magnifiques et de ses incomparables comparaisons.

Un silence profond, solennel, régnait donc partout.

Dans la chaire, l'abbé Holmes semblait chez lui, et à son aise. Il dominait son auditoire de toutes manières et semblait le tenir comme dans sa main ou comme suspendu, enchainé à sa parole merveilleuse. Pour les uns, il semblait un nouveau prophète, pour les autres un tribun religieux, et pour tous le plus parfait des prédicateurs de la chaire canadienne.

L'abbé Holmes était de taille moyenne. Ses traits aigus, sévères, reflétaient l'énergie dont il était doué. Ses cheveux blonds, courts et clairsemés qui retombaient par légères touffes sur ses tempes, dénotaient un peu de négligé, mais de ce beau négligé

**IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)**




Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
2.5
3.2
2.2
3.6
2.0
1.8
1.0

du savant et du lettré. C'était le beau désordre dont parle le poëte Son front large et proéminent reflétait l'intelligence, et son regard limpide et scrutateur, laissait une impression qui ne s'effaçait jamais de la mémoire de ceux qui voyaient et qui, surtout, entendaient le prédicateur-modèle.

Geste théâtral, imposant ; voix plutôt m´tallique et vibrante que sonore et forte, mais qui cependant avait de l'étendue, de l'élasticité, l'abbé Holmes avait parfois des accents qui frappaient l'esprit et allaient au cœur. Il n'avait peut-être pas les éclats de voix ressemblant au grondement du tonnerre, comme en faisaient entendre l'évêque de Nancy ; mais sa voix se répercutait comme le son strident du clairon qui appelle le soldat à la bataille ! En l'entendant on songeait à la voix qui renversait les murs de Jéricho ! Et quel style donc ! Jamais les voutes de la plus ancienne cathédrale du pays, n'en avaient entendu et n'en entendront peut-être jamais de semblable !

A Notre-Dame de Paris, l'abbé Holmes eut certainement été placé sur la même ligne que les Lacordaire et les Ravignan. Avec lui, la chaire devenait une tribune et l'orateur sacré se montrait un tribun. Alors, si ceux qui ne partageaient pas complètement toutes ses idées sur les hommes et les choses de cette époque d'agitation sociale et politique, ne pouvaient être convaincus et amenés à courber la tête comme autrefois le *fier Sicambre* Clovis ; ils étaient au moins obligés de l'écouter et de l'admirer, tant sa parole était puissante, tant son raisonnement était entrainant et persuasif. Il captivait ses auditeurs par la beauté de son langage, et les enlevait par la force de sa logique. C'était un raisonneur de première force, un

lettré, un artiste littéraire sans pareil en son genre. Pour se faire une idée exacte de son style et de sa logique, il faut lire toutes ses conférences ; mais quelqu'attrayante qu'en soit la lecture, l'éloquence du grand prédicateur qui faisait de chacune de ses harangues sacrées, un chef-d'œuvre de l'art oratoire, ne pouvait être justement apprécié que quand on l'entendait. La lettre ne peut, hélas ! jamais avoir ce feu, cette vie que donnait à ses pensées, l'éclat de sa parole.

Voici quelques pages de sa première conférence qui donneront une idée des autres :

.....

" Au moment où la civilisation européenne s'agite, se trouble, s'élance dans la terrible carrière des révolutions civiles ; où tant de peuples atteints de ce *frémissement* dont parle le roi prophète, *Quare fremuerunt gentes*, s'efforcent de briser tous les liens du passé,—s'irritant contre les obstacles—mêlant quelquefois aux cris d'une fiévreuse liberté des menaces contre cette religion seule capable de reconstruire leurs sociétés en ruines—ordonnant à Dieu, à son Christ de se taire, tandis que lui, assis au haut du ciel, se moque de leurs vains complots, *Qui habitat in Cœlis irridebit eos*, fait gronder autour d'eux, la foudre, *Tunc loquetur ad eos in irâ suâ*, et les menace lui, du silence de la mort ; au moment où l'enfer, profitant de la confusion universelle, redouble ses attaques contre l'Eglise, le christianisme, toutes les verites, tous les devoirs ; au moment où, dans notre pays, dans notre Canada, l'un des plus anciens séjours de cette heureuse civilisation que donne et qu'entretient la foi, tous les esprits sages s'inquiètent et se demandent quelles seront pour nous et pour notre avenir les suites de tant de phenomènes lugubres—il m'a paru non seulement utile, opportun, mais nécessaire, d'essayer à ranimer votre foi, à l'éclairer, à vous rappeler ce qu'elle fut dans tous les temps, ce qu'elle a été, ce qu'elle est pour vous en particulier et pour votre commune patrie—sans vous cacher, Dieu m'en garde, l'abime qui s'ouvrirait devant vous si cette foi venait à s'éloigner de vous, pour aller faire le bonheur d'un peuple plus docile à ses inspirations.

" Maintenant, mes frères, si vous me demandez quel sera le plan de ces conferences, je vous répondrai qu'il se trouve tout entier dans le

texte dont j'ai fait le choix, *Jesus Christus heri et hodié, et in secula*, et dans le rapide commentaire que vous venez d'entendre. Le grand fait de la création sera notre point de départ. Des milliers de siècles ne suffiraient pas pour contempler en détail ce qu'un *Verbe*, une parole toute puissante y fit éclore de merveilles. Nous nous y arrêterons seulement pour reconnaitre la place que nous occupons, nous, dans l'immense échelle des êtres visibles et invisibles : nous, si petits, si voisins du néant, nous, si grands toutefois, si voisins de la divinité.

« Nous entrerons dans ce mémorable *jardin*, berceau de l'humanité : nous n'en sortirons qu'après avoir vu la porte d'un autre *jardin*, théâtre d'une autre *création*, où l'homme *renaitra du sang*, du sang d'un Dieu ! Instruits déjà de bien des mystères, nous errerons assez longtemps autour de ces lieux où retentit, hélas ! la sentence d'un irrévocable exil. Puis nous nous embarquerons sur le *fleuve des temps ;* nous parcourerons les six âges du monde, guidés dans notre course par la révélation, éclairés de distance en distance par des phares de plus en plus brillants, jusqu'à celui qui s'élèvera devant nous avec cette auréole : 'Je suis la lumière du monde.' Nous voguerons alors au grand jour du christianisme, non sans écueils, non sans tempêtes, non sans pertes désastreuses, mais toujours sans crainte de naufrage. Parvenus enfin aux rives contemporaines, nous jeterons l'ancre, pour fixer nos regards sur l'avenir ; bien endurcis, bien aveugles serons-nous, si un pareil voyage et de pareilles scènes n'ont pour effet, comme ils auront pour but, le renouvellement de notre foi et la réforme de nos mœurs !

« Du reste, mes frères, je n'entends pas vous asservir à des formes rigoureuses, à un simple enchainement de preuves et de conséquences. Le fonds sera puisé dans l'histoire ; mais je veux être libre de rapprocher le présent et même l'avenir des événements les plus antiques. Je veux surtout et partout et à tout propos saisir les applications morales et sociales. Je m'appuirai au besoin sur la science et les savants ; j'interrogerai la nature, les monuments des arts, les langues et les coutumes des peuples, et plus souvent encore, peut-être, votre raison et votre cœur.

« Tous les grands faits, et toutes les grandes vérités de la religion avec les erreurs actuelles les plus séduisantes, auront leur place et leur tour, au moins assez de ces vérités et de ces erreurs pour donner à vos convictions une nouvelle énergie, assez pour vous mettre en défiance contre cette inondation de systèmes et de théories qui distinguent l'époque où nous vivons.

« Me sera-t-il accordé de remplir un si vaste cadre dans une seule ou plusieurs années ? Votre zèle et votre assiduité m'y accompagneront-ils jusqu'à la fin ? Dieu le sait ; il peut tout par les plus faibles moyens ;

sa grace ne nous sera point refusée : comptons sur elle, mais implorons-la avec ferveur, avec persévérance....."

On peut juger par cet extrait de quelle magnificence de style, de quelle richesse d'expressions, et de quelle profondeur de vues, l'abbé Holmes pouvait disposer.

Hors de la chaire, l'abbé Holmes était un tout autre homme. A le voir se promener seul dans la cour ou le jardin du séminaire, par un solstice d'été, un manteau négligemment jeté sur les épaules, et tenant à la main un parapluie ouvert, le poing sur le côté comme pour enfoncer le mal qui le faisait souffrir d'une manière atroce, marchant sans parti pris, au hasard, et en jetant un regard inquiet et effaré, celui qui ne le connaissait pas, l'aurait certainement pris pour quelque philosophe excentrique ou au moins original. Devant cette brusquerie de manières, ce négligé dans les allures, vous restiez quelque peu déconcerté ; mais si vous aviez la bonne fortune de pouvoir entrer en conversation avec cet homme qui paraissait si étrange ; fussiez-vous vieillard ou enfant, vous vous aperceviez bien vite que devant vous posait un penseur, un savant. Son immense savoir vous éblouissait. Son intelligence vous inondait de ses vastes rayons. Devant ce profond et brillant génie qui embrassait tout, devant cet océan de science, vous restiez étonné, ebahi, comme un pigmée en face des pyramides d'Egyyte !

Ah ! c'est que l'abbé Holmes était un véritable savant dans toute l'acception du mot. En fait de progrès scientifique et d'éducation supérieure, il marchait avec son siècle. *Yankee* de naissance, il était resté tel, même après avoir revêtu la robe du prêtre. Le *Go ahead !* était sa devise

Aussi l'Université-Laval lui est-elle beaucoup redevable. C'est lui qui, plus que tout autre, peut-être, a aidé, encouragé et soutenu de ses lumières et de son expérience, les messieurs du séminaire de Québec, quand il s'est agi de fonder une université en Canada. On hésitait, on craignait de succomber dans une aussi grande entreprise. La tâche paraissait trop lourde ; mais l'abbé Holmes, avec le flegme et l'énergie froide et raisonnée de sa nation, relevait le courage en s'écriant : *Go ahead !* L'éducation supérieure a trouvé dans l'abbé Holmes un digne émule des Demers et des Casault. Il était l'âme des délibérations du séminaire. Aujourd'hui son *Go ahead !* est devenu un fait accompli. Par sa plume, par sa parole, il a contribué puissamment à rendre l'éducation, dans cette institution, l'une des plus fortes et, en même temps, l'une des plus libérales pour les laïques du Canada.

C'est à lui aussi que les élèves du séminaire de Québec furent redevables de ce volume de géographie moderne, si bien classifié et en même temps si agréablement écrit.

Que dire maintenant de son *Histoire moderne*, qui n'était qu'en manuscrit, mais qui méritait certainement d'être imprimée sur du papier de luxe, sinon que nous n'avons jamais rien lu d'aussi bien raconté dans ce genre.

En 1831, il avait déjà publié son *Histoire Ancienne des Egyptiens, des Assyriens, des Mèdes, des Perses, des Grecs et des Carthaginois, à l'usage de la jeuneese.* L'année suivante parut son *Nouvel Abrégé de géographie moderne suivi d'un appendice et d'un abrégé de géographie sacrée, à l'usage de la jeunesse,*

Ce dernier ouvrage eût six éditions !

Mais le chef-d'œuvre qui a mis le sceau à sa réputation d'écrivain et surtout d'orateur sacré, est sans contredit, son livre intitulé : *Conférences de Notre-Dame de Québec.*

L'abbé Holmes naquit à Windsor, dans l'Etat du Vermont, Etats-Unis, en 1799.

Il étudia d'abord la théologie dans le but de se faire recevoir ministre de l'église Wesleyenne ; mais avant d'avoir terminé ses études, il fut, comme Saint-Paul sur la route de Damas, éclairé d'une nouvelle inspiration et se convertit au catholicisme.

Reçu prêtre de l'église de Rome, il enseigna la philosophie au séminaire de Québec, dont il fut pendant longtemps le directeur.

Quelques années avant sa mort, la maladie qui le minait depuis longtemps et le faisait souffrir comme un martyr, prit des proportions menaçantes et le força à rechercher un repos difinitif. Il se retira à Lorette, près de Québec, chez son ami le curé Laberge.

Ce fut là que la mort vint l'enlever à l'Eglise qu'il avait si brillamment et si efficacement servie, et aux lettres canadiennes à la diffusion et au succès desquelles il avait l'un des premiers contribué d'une manière si digne et si puissante.

Il est bon de faire remarquer ici que deux écrivains d'origine étrangère, ont été, pour ainsi dire, les plus zélés à faire naitre, en ce pays, le réveil des lettres et le goût des arts. L'abbé Holmes, et feu M. Ronald MacDonald, tous deux d'origine anglaise, mais français de cœur, d'esprit, d'affection et de sen-

timent, furent ces deux hommes. La reconnaissance des amis des lettres doit, ce nous semble, être encore plus grande envers eux qu'envers ceux de notre origine qui les ont imités, car nos nationaux étaient obligés par devoir, tandis que ces deux hommes agissaient par amitié, par sympathie pour notre nationalité. On dit que la *ponctualité est la politesse des rois*, pourquoi la reconnaissance ne serait-elle pas la vertu des peuples ?

## AU LECTEUR.

Nous terminons ici ce premier volume des biographies de *Nos hommes de lettres*. Beaucoup d'autres méritaient de figurer dans ce volume : nous avons fait connaitre en commençant, les raisons qui s'y opposaient ; mais ce qui est différé n'est pas perdu. Si le lecteur trouve que nous méritons qu'il nous continue sa bienveillance, nous tâcherons de compléter une nouvelle série de biographies dans un temps qui sera déterminé par l'encouragement que recevra celle-ci.

Nous ne nous abusons pas au point de croire que notre humble ouvrage soit sans reproche ou au-dessus de la critique, loin de là, mais nous espérons que le lecteur ne nous refusera pas au moins le mérite de l'impartialité. Il n'y a pas un seul de nos écrivains qui ne soit doué de quelque talent particulier, à lui propre ; et nous croyons l'avoir reconnu sans réticence et sans partialité envers chacun d'eux dans la mesure que notre conscience nous le dictait.

Avec ce reproche de moins à encourir, nous pouvons attendre plus stoïquement les foudres de la critique, surtout en nous rappelant ces vers aussi

bien appropriés qu'encourageants du spirituel Désaugiers, ce précurseur de Béranger :

" Si j'eus la double maladresse
D'écrire ce recueil et de le publier,
Un mot va me justifier :
Quel homme est sans défaut, quel auteur sans faiblesse ?
L'arrêt qu'on va lancer ne me fait pas frémir.
Et quand déjà la critique s'éveille,
Ma vanité loin d'en gémir,
Vient tout bas me dire à l'oreille :
Il vaut mieux l'éveiller encor que l'endormir."

Tout livre, quelqu'il soit, humble ou considérable, doit avoir un but. Si par l'exposé des talents de nos écrivains, des obstacles qu'ils ont rencontrés et surmontés, et des succès qu'ils ont obtenus, nous pouvons contribuer quelque peu à relever le courage de ceux qui sont déjà dans la carrière des lettres ou de ceux qui ont le désir d'y entrer, nous nous trouverons amplement dédommagé.

---

N. B. Dans le cours de sa biographie, nous avons dit que Cauchon devait, dans son intérêt même, se démettre de la charge de président de la Compagnie du Chemin de fer du Nord. Ce livre était presque complètement imprimé, quand nous avons appris que Cauchon avait réalisé notre désir. Le lecteur voudra bien tenir compte de ce changement quand il lira la biographie de Cauchon.

Le lecteur voudra bien remarquer aussi que la biographie de Chauveau, dans laquelle il est question de feu Sir Cartier, était imprimée quand la mort de ce dernier a été connue. Ceci explique pourquoi nous parlons du baronet au présent et non au passé.

Les quatre stances suivantes ont été omises :

O jeunesse ! tu fuis comme un songe d'aurore...
Et que trouve-t-on quand ton rêve est fini ?
Quelques plumes, hélas ! qui frisonnent encore
Aux branches où le cœur avait bâti son nid.

Et je revins chez moi, ce soir-là sombre et triste.
Mais, quand la douce nuit m'eut versé son sommeil,
Dans un tourbillon d'or, de pourpre et d'améthyste,
Je vis renaître au loin le beau printemps vermeil.

Je vis, comme autrefois, la lande ranimée
Etaler au soleil son prisme aux cent couleurs :
Des vents harmonieux chantaient sous la ramée,
Et des rayons dorés pleuvaient parmi les fleurs.

La nature avait mis sa robe des dimanches ;
Et je vis deux pinsons, sous le feuillage vert,
Qui tapissaient leur nid avec les plumes blanches
Dont les lambeaux flottaient naguère au vent d'hiver.....

Ces stances auraient dû être placées à la page 203, avant la strophe qui commence par ces mots :

O temps ! courant fatal, etc.

# TABLE.


| | Pages. |
|---|---|
| Au lecteur | |
| Introduction | I |
| Aubin | 1 |
| Painchaud | 17 |
| Cauchon | 28 |
| Petitclair | 61 |
| Garneau | 75 |
| Huot | 102 |
| Chauveau | 124 |
| Crémazie | 154 |
| Fréchette | 178 |
| Gérin-Lajoie | 211 |
| Fabre | 230 |
| De Gaspé | 242 |
| L'abbé Casgrain | 251 |
| L'abbé Holmes | 265 |
| Au lecteur | 274 |

# ERRATA.

Malgré tout le soin possible, plusieurs fautes graves sont restées inapperçues dans cet ouvrage. Nous attirons particulièrement l'attention du lecteur sur les suivantes qui sont les principales :

Introduction, page I. 1re ligne, au lieu de *whishes*, lisez ' wishes ' ; page III, 23e ligne, au lieu de *Boccaccio*, lisez ' Boccacio '; page IV, 12e ligne, au lieu de *Finmore Cooper*, lisez ' Fenimore Cooper ' ; page VI, 27e ligne, au lieu de *le moindre de*, lisez ' le moindre éclat de '

Aubin, page 10, 16e ligne, au lieu de *poësie*, lisez ' poësie d'Aubin '

Painchaud, page 26, 25e ligne, au lieu de *ne plus contenir*, lisez ' de ne plus contenir '

Cauchon, page 41, 6e ligne, au lieu de *mais un peu tard*, lisez ' mais trop tard ' ; page 45 29e ligne, au lieu de *quand s'éleva*, lisez ' quand s'élevait ' ; page 46, 1re ligne, au lieu de *ce ne fut*, lisez ' ce n'était ' ; page 48, 9e ligne, *tel à point*, lisez ' à tel point ' ; page 52, 30e ligne, au lieu de *M. le Roy*, lisez ' M. le docteur Roy ' ; page 55, 14e ligne, au lieu de *que*, lisez ' qui ' ; page 55, 16e ligne, au lieu de *maloutru*, lisez ' malotru ' ; page 56, 14e ligne, au lieu de *à Cauchon*, lisez ' contre Cauchon ' ; 59, 12e ligne, au lieu de *vilan*, lisez ' vilain '

Petitclair, page 62, 20e ligne, au lieu de *dillettanti*, lisez dillettante ' ; page 63, 24e ligne, au lieu de *l'eût*, lisez ' l'eussent ' ; page 63, 32e ligne, au lieu de *vers*, lisez ' en ' ; page 72, 25e ligne, au lieu de *suppose*, lisez ' j'suppose ' ; page 72, 31e ligne, au lieu de *enfin*, lisez ' afin ' ; page 73, 29e ligne, au lieu de *perdus*, lisez ' perdues '

## ERRATA.

Garneau, page 77, 18e ligne, au lieu de *Poe*, lisez Pac' ; page 84, 20e ligne, au lieu de *auraient*, lisez 'aurait' ; page 84, 28e ligne, au lieu de *vendus*, lisez vendues' ; page 85, 26e ligne, au lieu de *adversaires*, lisez 'partisans'

Huot, page 102, 15e ligne, au lieu de *votre*, lisez 'notre' ; page 115, 15e, 23e et 30e lignes, au lieu de *Vive*, lisez Vivent' ; page 118, 19e ligne, au lieu de *exploitateur*, lisez 'exploiteur' ; page 119, 18e ligne, au lieu de *pourrez*, lisez 'pouvez'

Chauveau, page 131, 20e ligne, au lieu de *se rattachent*, lisez 'qui se rattachent' ; page 151, 32e ligne, au lieu de *président au*, lisez 'président du'

Fréchette, page 179, 32e ligne, au lieu de *situé*, lisez 'bâti' ; page 180, 5e ligne, au lieu de *entendus*, lisez 'entendues' ; page 195, 7e ligne, au lieu de *seul sur brèche*, lisez 'seuls sur la brèche' ; page 199, 35e ligne, au lieu de *faillir*, lisez 'jaillir'

Gérin-Lajoie, page 213, 25e ligne, au lieu de *me demanda-t-il*, lisez 'nous demanda-t-il' ; page 216, 21e ligne, au lieu de *de suget*, lisez 'du sujet'

De Gaspé, page 249, 18e ligne, au lieu de *qu'accomplirent*, lisez 'qu'accomplit', page 249, 31e ligne, au lieu de *maintes*, lisez 'maints' ; page 250, 17e ligne, au lieu de *destinés produire*, lisez 'destinés à produire'

Casgrain, page 252, 12e ligne, au lieu de *un apparence*, lisez 'une apparence'

Pac' ; page
urait' ; page
dues' ; page
partisans'
notre' ; page
isez Vivent' ;
lisez ' exploi-
*ourrez*, lisez

*tachent*, lisez
au lieu de

lisez ' bâti ' ;
entendues ' ;
*brèche*, lisez
, au lieu de

*lemanda-t-il*,
gne, au lieu

*ccomplirent*,
, au lieu de
e, au lieu de
'

*arence*, lisez